

Traité de psychologie sociale

La science des interactions humaines

Sous la direction de
Laurent **BÈGUE-SHANKLAND**

2^e édition

PANORAMA COMPLET

- 80 experts
- Tous les champs de la psychologie sociale
- + de 100 questions pour mieux réfléchir



Toutes les synthèses
en audio

+ EN LIGNE

80 vidéos



Traité de psychologie sociale

COLLECTION OUVERTURES PSYCHOLOGIQUES

Des manuels de qualité (originaux en langue française et traductions des plus grands ouvrages anglo-saxons), régulièrement mis à jour avec les données les plus récentes, qui privilégient une organisation pédagogique progressive et offrent à l'étudiant de nombreux outils d'apprentissage.

G. Trudel, *Psychologie clinique et psychopathologie*, 2024.

V. Yzerbyt & O. Klein, *Psychologie sociale*, 2^e éd., 2023.

E. Josse, *Le traumatisme psychique chez l'adulte*, 3^e éd., 2023.

J. Richelle & L. De Noose, *Manuel du test de Rorschach*, 3^e éd., 2023.

L. Licata & A. Heine, *Introduction à la psychologie interculturelle*, 2^e éd., 2022.

K. Faniko, D. Bourguignon, O. Sarrasin & S. Guimond, *Psychologie de la discrimination et des préjugés*, 2^e éd., 2022.

La liste complète est disponible sur notre site web, www.deboecksuperieur.com

Crédits photos : La majorité des illustrations proviennent d'adobe.stock.com.

Pour les autres, nous avons reçu l'autorisation des propriétaires que nous remercions.

Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web : [**www.deboecksuperieur.com**](http://www.deboecksuperieur.com)

© De Boeck supérieur, s.a., 2024

Rue du Bosquet, 7 – B-1348 Louvain-la-Neuve

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale, Paris : septembre 2024

Bibliothèque royale de Belgique, Bruxelles : 2024/13647/062

2^e édition

ISSN : 2030-4196

ISBN : 978-2-8073-4138-8

Sous la direction de Laurent Bègue-Shankland

Traité de psychologie sociale

La science
des interactions humaines

À Willem Doise

Introduction

Présentée comme une « discipline en mouvement » dans la version antérieure de ce traité (en 2013), on peut affirmer que la psychologie sociale l'est aujourd'hui bien plus encore, mais dans un sens inattendu : elle a en effet subi un choc sismique. Depuis une dizaine d'années, plusieurs pans patrimoniaux de cette discipline se sont lézardés, et l'incertitude s'est installée dans un domaine de recherche dont la productivité¹ et la reconnaissance sociale pouvaient laisser croire qu'il était bâti sur un socle granitique et non sur un terrain argileux. De nouvelles exigences scientifiques se sont aujourd'hui imposées, en réponse à ce que l'on désigne désormais comme la « crise de la réplication ». Car avant de retrouver un mouvement ascendant – auquel ce nouveau Traité espère contribuer dans l'aire francophone –, la psychologie sociale a été emportée dans un élan qui aura ressemblé à une chute.

Pour preuve, cet article publié en 2015 dans la revue *Science* qui révélait que seulement un quart des études testées en psychologie sociale apportait des résultats convergents (39 % dans le cas de la psychologie dans son ensemble, *Open Science Collaboration*, 2015). Pour aggraver les choses, une estimation fondée sur près de 320 000 articles publiés entre 1900 et 2012 indiquait que seulement 1,5 % de ceux-ci faisaient état d'une réplication exacte. En outre, pas plus de 2 articles sur 1 000 ne tentaient de reproduire directement un résultat de la littérature (Makel, Plucker, & Hegarty, 2012). Il a également été remarqué que de nombreuses réplifications étaient en réalité de flottantes reproductions « conceptuelles » (Chambers, 2017) qui, par la flexibilité qu'elles autorisaient, leur permettaient de se soustraire partiellement aux exigences minimales de falsifiabilité. À ces limites s'ajoutait le problème endémique posé à la discipline par des échantillons étriqués, ainsi qu'une inquiétante difficulté à estimer la généralisabilité de résultats obtenus auprès de « sujets d'expérience » ayant un profil social et démographique trop peu diversifié.

Cette crise inédite et profonde semblait faire écho à une critique sévère et prémonitoire, formulée par un sociologue au début des années 2000, et qui statuait sévèrement : la psychologie sociale aurait « échoué en tant que science, non parce qu'elle a fait des erreurs, mais parce qu'elle semble incapable de les reconnaître comme telles » (Brannigan, 2004). Mais sur ce dernier point, les choses ont désormais évolué, et cette mutation doit se poursuivre (Schiaivone & Vazire, 2023). Un chapitre entier de ce traité s'attellera à présenter quelles sont désormais les règles du jeu scientifiques qui pourraient finalement invalider le verdict catastrophique de Brannigan. Dotée de nouveaux codes de conduite susceptibles de s'incarner à chaque étape clé du processus de recherche, la psychologie sociale peut et doit devenir plus transparente et rigoureuse (Johnson, 2021). Ce retour sur elle-même sera aussi l'occasion de s'interroger sur ses missions

1. Trois chercheurs avaient publié une pharaonique compilation statistique de 100 ans de psychologie sociale : 25 000 études impliquant huit millions de participants y étaient décrites (Richards, Bond, & Stokes-Zoota, 2003).

fondamentales et ses logiques institutionnelles. En effet, une discipline qui sous-représente les minorités dans ses journaux emblématiques (Roberts *et al.*, 2020), qui invisibilise certaines catégories sociales (Durrheim, 2024) et dont les acquis ne bénéficient qu'à une minorité planétaire (Moghaddam, 2023) ne doit-elle pas progresser pour mériter le nom si ambitieusement programmatique de « psychologie sociale » ?

Le sens de ce nouveau *Traité de psychologie sociale*, entièrement refondu et mis à jour, sera d'exposer un état raisonnablement étendu de ses connaissances fondamentales et appliquées. Ceci n'a été possible que grâce à la contribution de près de 80 spécialistes français et étrangers qui ont accepté de relever un défi collectif et de proposer un rigoureux bilan dans leur périmètre d'expertise. Tous les classiques de la psychologie sociale ne traversent pas victorieusement cet inventaire critique. L'exemple le plus connu, la fameuse expérience de la prison de Stanford, fera l'objet dans ce manuel d'une évaluation défavorable par Thibault le Texier, qui signe sa disparition probable des classiques, à moins qu'elle ne conserve ce statut, mais dans la catégorie des mystifications scientifiques. Mandatés pour faire rigoureusement le point sur les méta-analyses existantes et de ne pas lisser les débats lorsqu'ils existent dans un domaine de recherche, les contributeurs de ce traité nous offrent une mise à jour unique de notre discipline. Par rapport à la première édition, de nouveaux chapitres apparaissent, qui ouvrent une fenêtre sur des domaines de recherche particulièrement actifs et actuels, comme par exemple la désinformation, les enjeux climatiques ou l'extrémisme. L'une des nouveautés de cette édition réside également dans l'introduction, sous forme d'encadrés disséminés dans le livre (et d'un chapitre supplémentaire final), d'éclairages méthodologiques ou statistiques. On y découvre ainsi les principes de base qui régissent l'utilisation de la technique du mouse-tracking, de la mesure implicite des attitudes, ou encore l'analyse des données aberrantes ou de médiation, par exemple.

1. Une discipline fondamentale en prise avec l'activité humaine

La psychologie sociale est une discipline académique dont l'objet n'est rien moins que notre nature sociale. Nos pensées, émotions et conduites sont en effet inspirées et orientées par autrui, présent dans nos représentations, ou face à nous (Allport, 1954). Elle se donne pour ambition de comprendre, au moyen d'outils méthodologiques d'une extrême diversité qui permettent l'objectivation des phénomènes, comment notre activité mentale et nos comportements, automatiques ou réfléchis, dérivent de nos échanges sociaux, les façonnent et s'y inscrivent.

Durant notre existence, notre bien-être et notre santé dépendent de l'importance et de la qualité de nos attaches sociales, et dans son sens le plus strict, notre vie dépend étroitement de l'humus social dans lequel elle s'enracine. Cette idée qui puise aux sources de la sociologie française initiée par Durkheim au début du xx^e siècle a marqué au fer rouge la psychologie sociale européenne et nord-américaine. Membres d'une communauté humaine de près de 8 milliards, l'une de nos préoccupations les plus quotidiennes est de nous inscrire de manière significative dans des groupes sociaux signifiants et d'y combler un inaltérable besoin d'appartenance et de reconnaissance. Façonnés par les échanges humains, nous devons à l'ultrasociabilité de notre cerveau social (Dunbar, 2023) la domination que nous exerçons aujourd'hui sur la planète. Et c'est encore à celle-là que nous devons les émotions que nous éprouvons en constatant que cette domination sur l'environnement terrestre s'accompagne aujourd'hui trop souvent de sa dégradation.

Depuis ses origines, la psychologie sociale a constamment partagé les préoccupations de son époque, qu'il s'agisse de favoriser la motivation au travail (Mayo, 1945), diminuer les antagonismes entre les groupes (Sherif, 1961) ou dévoiler les processus de soumission à une autorité

destructrice (Milgram, 1974). Comment son objet d'étude ne pourrait-il passionner, lorsqu'il s'agit de comprendre l'influence et la manipulation, le racisme, les conduites agressives ou la socialisation du genre, pour ne parler que des thèmes classiques, bientôt complétés par d'autres très actuels, comme les phénomènes sociaux à l'école, les comportements de prévention dans le contexte de la pandémie mondiale que nous avons traversée ou la radicalisation et l'extrémisme ?

2. Organisation du traité

Organisé en trois parties, le traité s'amorce par une introduction historique et méthodologique à la psychologie sociale. Cette première partie permet de situer cette jeune science qui, après un siècle de développements en Europe et aux États-Unis, se trouve aujourd'hui, on l'a dit, face à de nouveaux enjeux. Quel chemin parcouru depuis la psychologie préscientifique des foules d'un Gustave Le Bon (1841-1931) et les théories de l'hypnose sociale d'un Gabriel Tarde (1843-1904) ! Bientôt portée aux fonts baptismaux de la science expérimentale, elle doit ses développements les plus sûrs – mais aussi ses critiques les plus récurrentes – à cette orientation qui l'a définitivement émancipée de la philosophie sociale et de la sociologie qualitative. Les méthodes de recherche et les enjeux de validité scientifique qu'elle soulève sont abordés de manière panoramique et très utilement illustrée par des travaux contemporains dans le chapitre qui s'y consacre. La partie II de ce traité développe ensuite les principaux domaines et théories de référence de la psychologie sociale.

La formation et les processus dynamiques du soi, de l'identité sociale, ainsi que ses déclinaisons interculturelles y sont présentés. Sont introduites également les pierres angulaires de la théorisation psychosociale avec les chapitres sur la cognition sociale, les attributions et les attitudes. Des processus fondamentaux sont également détaillés par le domaine des émotions et affects, de la conformité, des stéréotypes et de la discrimination, l'agression et les représentations sociales. S'ouvre ensuite la troisième partie, qui comprend une présentation détaillée de nombreux domaines applicatifs : l'étude de la pensée de sens commun, l'éducation, la loi et le processus judiciaire, la santé, le travail, le sport, l'environnement, la religion et l'extrémisme idéologique et politique, les déterminants sociaux du bien-être et les neurosciences sociales. Pour les lecteurs intéressés par les méthodes de recherche, un supplément méthodologique et statistique aborde un certain nombre de thèmes discutés actuellement, par exemple le statut du contrôle des manipulations expérimentales ou la gestion des observations aberrantes dans une base de données.

Nous espérons que ce traité saura introduire aux évolutions récentes de la psychologie sociale, convaincre de l'originalité et de la pertinence scientifique du regard qu'elle permet de porter sur le monde et inspirera les acteurs sociaux par sa capacité à étayer des idées favorisant l'inclusion sociale et la participation constructive des collectifs et leurs membres.

Histoire et méthodes

SOMMAIRE

CHAPITRE 1

L'émergence de la psychologie sociale : un héritage européen	13
---	----

CHAPITRE 2

Les méthodes de recherche en psychologie sociale	29
--	----

CHAPITRE 3

Les nouvelles pratiques de recherche en psychologie sociale	53
--	----

L'émergence de la psychologie sociale : un héritage européen¹

SOMMAIRE

1. Introduction	14
2. La psychologie des foules.....	14
3. Une première tentative d'institutionnalisation	18
4. Les premiers pas d'une discipline.....	19
5. De l'institutionnalisation à l'« âge d'or »	21
6. La crise des années 1960	24
7. Conclusion	26

1. Sylvain Delouée, Université de Rennes 2 et Laurent Auzoult-Chagnault, Université de Bourgogne.

MOTS-CLÉS

Interactions sociales, psychologie des foules, Gabriel Tarde, Kurt Lewin, Jean Stoetzel, méthode expérimentale, recherche fondamentale, crise paradigmatique

1. Introduction

Les premières traces de la « psychologie sociale » remontent à la fin du XIX^e siècle en Europe, époque où des penseurs comme Joseph Fourier et Jean-Baptiste Godin ont commencé à explorer la dynamique des interactions sociales à travers des approches telles que l'expérimentalisme social et utopique, l'étude des foules, et la réflexion sur les aspects moraux et sociaux de la vie. Ces premiers travaux ont jeté les bases d'une discipline qui allait s'inscrire dans un espace institutionnalisé et international². Cependant, l'histoire de la psychologie sociale est loin d'être linéaire ou purement chronologique. Influencée par des révolutions scientifiques, des changements épistémologiques et des contextes sociaux, économiques et politiques, cette discipline a connu diverses interprétations et historiographies (Apfelbaum, 1993 ; Moscovici & Markova, 2006). Des figures comme Serge Moscovici (1992) et Robert Farr (1996) ont mis en lumière la complexité de cette histoire, soulignant la diversité des approches et la tendance de la discipline à oublier ou à privilégier certains aspects de son passé. Cette richesse historique reflète la diversité des psychologies sociales – sociologique, psychologique, interactionniste – et marque son évolution en tant que champ scientifique reconnu et riche de multiples dimensions.

2. La psychologie des foules

2.1. Arts et histoire : réalité et imaginaire entremêlés

Pendant la période allant de 1789 à 1914, la France a connu une succession de régimes politiques multiples. Au milieu de cette instabilité, un élément clé a émergé : le rôle et l'influence des foules. Les opposants à la Révolution française ont véhiculé une image dégradante de la foule, mettant en avant ses penchants meurtriers, son irrationalité et sa volatilité. Hippolyte Taine, à travers les différents volumes de son œuvre *Origines de la France contemporaine*, a parfaitement illustré ce danger incarné par les foules, reflétant les craintes d'une société confrontée aux violences collectives caractéristiques du XIX^e siècle (Barrows, 1990).

Taine y analyse en détail les mécanismes et les conséquences des mouvements de foule. Il en souligne le danger inhérent à la puissance collective qui peut émerger de la foule mettant en garde contre les débordements violents et les pulsions meurtrières qu'elle peut engendrer.



► Hippolyte Taine (1828-1893), philosophe et historien, auteur d'une œuvre monumentale intitulée « Les origines de la France contemporaine »

2. Le premier auteur tient à remercier Nikos Kalampalikis et Jean-Pierre Pétard avec lesquels il avait entrepris une analyse réflexive des constructions narratives de l'histoire de la psychologie sociale (Pétard, Kalampalikis, & Delouée, 2001 ; Kalampalikis, Delouée, & Pétard, 2006, 2008 ; Delouée, Kalampalikis & Pétard, 2011). La tâche est d'autant plus difficile de se trouver dans la position du co-auteur d'un chapitre qui se doit d'être « historique ».

Ces analyses résonnent avec les inquiétudes d'une société qui était confrontée à des épisodes de violences collectives marqués par des émeutes, des soulèvements populaires et de nombreux conflits sociaux.

Dans la continuité de l'évolution de la société, la peinture, la littérature, la poésie et le théâtre se sont captivés par les passions collectives qui animent les foules. Ces expressions artistiques se sont approprié le thème des foules, créant ainsi un lien étroit entre les arts et l'histoire, mêlant l'imaginaire et la réalité. La foule devient progressivement un personnage principal et central dans ces productions artistiques, offrant une exploration approfondie de son essence et de son impact. La fascination de la société et des artistes pour les foules a généré une diversité de perspectives. Certains artistes ont cherché à dépeindre les foules comme des entités dangereuses et irrationnelles, mettant l'accent sur les aspects destructeurs de leur dynamique collective. D'autres ont adopté une approche plus empathique, explorant les motivations, les émotions et les aspirations des individus qui composent la foule. Un événement marquant, l'épisode de la Commune de Paris en 1871, a joué un rôle crucial dans la création d'une véritable psychose collective autour de la foule. Cet événement tragique a alimenté les peurs et les angoisses de la société, donnant lieu à une représentation intense et nuancée de la foule dans les différentes formes artistiques.



► La commune de Paris (1871), insurrection qui est devenue une référence durable dans les représentations des foules

Dans le domaine de la peinture, le mouvement réaliste, incarné notamment par Gustave Courbet, représente une rupture dans la manière de représenter la foule (Pernoud, 1999). Les écrivains tels que Victor Hugo, Eugène Sue et Émile Zola se sont également engagés avec ferveur dans la lutte politique. Des œuvres comme *Les Misérables*, *Les Mystères de Paris* et *Germinal* se déploie une autre vision de la foule, où la fascination l'emporte sur l'angoisse et où le pouvoir libérateur prévaut sur l'asservissement.

Guy de Maupassant (1882) – Les foules. *Le Gaulois*, 23 mars 1882.

« Les uns adorent la foule ; d'autres l'exècrent ; mais bien peu d'hommes, à part ces psychologues étranges, à moitié fous, philosophes singulièrement subtils, bien qu'hallucinés, Edgar Poe, Hoffmann et autres esprits du même ordre, ont étudié ou plutôt pressenti ce mystère : une foule.

Regardez ces têtes pressées, ce flot d'hommes, ce tas de vivants. N'y voyez-vous rien que des gens réunis ? Oh ! C'est autre chose, car il se produit là un phénomène singulier. Toutes ces personnes côte à côte, distinctes, différentes de corps, d'esprit, d'intelligence, de passions, d'éducation, de croyances, de préjugés, tout à coup, par le seul fait de leur réunion, forment un être spécial, doué d'une âme propre, d'une manière de penser nouvelle, commune, et qui ne semble nullement formée de la moyenne des opinions de tous. C'est une foule, et cette foule est quelqu'un, un vaste individu collectif, aussi distinct d'une autre foule qu'un homme est distinct d'un autre homme. »

2.2. La foule comme objet d'étude

Vers la fin du XIX^e siècle, des auteurs italiens et français ont entrepris d'analyser la foule d'un point de vue psychologique. Ils ont réduit la foule à une entité unique, la comparant aux « fous », aux femmes ou aux « primitifs » et lui attribuant des caractéristiques telles que la suggestibilité, l'émotionnalité, la versatilité, l'incontrôlabilité et les



► Hypnose (Karoly Laufenauer)

comportements extrêmes. Selon cette perspective, l'individu au sein de la foule, plongé dans l'anonymat, serait soumis à la suggestion (sur le modèle des travaux sur l'hystérie en psychologie) et à la contagion (sur le modèle médical classique assimilant la foule à un organisme et utilisant l'image de la propagation d'une maladie). Dans ce contexte, l'individu se retrouverait dépassé par « l'âme » de la foule (Le Bon, 1895).

Ces analyses psychologiques de la foule se sont nourries des développements scientifiques et intellectuels de l'époque, ainsi que des représentations artistiques qui accordaient une place centrale à la foule. Les auteurs ont cherché à comprendre les mécanismes qui influencent les individus lorsqu'ils font partie d'une masse collective. Ils ont souligné l'impact de la suggestion qui tend à dissoudre les inhibitions et à altérer le jugement individuel au profit de comportements conformes à ceux de la foule. De plus, la notion de contagion a été utilisée pour expliquer comment les émotions et les comportements se propagent rapidement au sein de la foule, créant ainsi un phénomène de « contamination » psychologique. Les premiers théoriciens des foules sont médecins ou juristes, ce qui explique, pour une bonne part, leurs *a priori* et leurs conceptions premières. Partant du postulat que l'individu isolé et solitaire est « par nature » intelligent et rationnel, sa participation à une foule le ferait régresser et le rendrait irrationnel (van Ginneken, 1992).

Scipio Sighele (1868-1913) s'inscrira pleinement dans l'ère du positivisme italien (Bosc, 2007) dont Cesare Lombroso (1835-1909), médecin, est considéré comme le fondateur. Son ouvrage phare, *La Foule criminelle* (*La folla delinquente*), paraît à Turin en 1891. Selon Sighele, une foule criminelle correspond à une foule composée d'hommes criminels. La foule exercerait sur les individus qui la composent une suggestion de type hypnotique même si d'autres facteurs peuvent avoir un effet (ex. l'influence des climats, de la situation économique, des mauvaises récoltes...). L'approche de Sighele mettra l'accent sur l'interaction complexe entre les individus, la dynamique de groupe et les facteurs environnementaux dans la genèse des foules criminelles. En examinant ces différents éléments, il cherche à mieux comprendre les mécanismes sous-jacents aux comportements criminels collectifs et à identifier les facteurs qui peuvent conduire à leur émergence.

Quatre ans après *La Foule criminelle*, Gustave Le Bon (1841-1931) publie un livre qui marquera son époque et sera sans cesse réédité : *La Psychologie des foules* (1895).

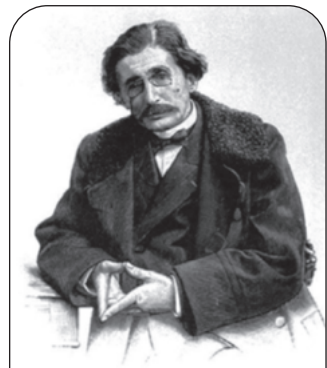
Le Bon y développe des idées assez rapidement controversées sur le comportement des foules. Il soutient que les individus, lorsqu'ils font partie d'une foule, perdent leur individualité et sont sous la coupe d'une mentalité collective et régressive. Selon lui, cette mentalité de foule est caractérisée par une irrationalité infantile, une émotion intense et une tendance à l'extrémisme. Il affirme également que la foule est facilement manipulable et sujette à la suggestion qu'il décrit comme un processus de contagion psychologique³.

2.3. De foule au public. Des foules aux publics

Au début du xx^e siècle, la foule va se voir dotée d'un « esprit » après avoir eu une « âme » (cf. Le Bon, 1895). Un glissement dans les études va en effet s'opérer : la foule devient le « public ». Cela ne signifie pas que la foule serait douée de raison, mais simplement qu'elle peut perdurer dans le temps et agir autrement que par des rassemblements temporaires. En effet, que représente une émeute comparée à une campagne de presse ? Que représente une harangue prononcée une fois devant un millier de personnes comparée à un éditorial publié chaque matin dans un journal à fort tirage ?

Gabriel Tarde, qui a occupé les fonctions de procureur de la République puis de juge d'instruction, s'est également intéressé aux foules criminelles. On verra qu'après les premières considérations d'ordre médical, l'analyse des foules prendra une tournure juridique. Comment juger une foule ? Comment comprendre les comportements extrêmes qu'elle manifeste et qui peuvent la conduire jusqu'au meurtre ou au sacrifice ? Tarde a critiqué le réductionnisme de Lombroso, car selon lui, les êtres humains ne naissent pas criminels mais le deviennent par les influences sociales auxquelles ils sont soumis. Selon Tarde (1901), la présence physique est nécessaire pour qu'il y ait une foule, tandis que la simple « présence psychique » (par exemple, la fréquentation du même média au même moment) suffit à former un public. Cependant, la distinction entre les deux n'est pas radicale. Les foules et les publics ne s'opposent pas aussi simplement. En réalité, ils fonctionnent de la même manière selon Tarde. Chez Tarde, le concept de public peut être considéré comme une généralisation de la foule physique d'un point de vue sociocognitif.

Tarde a ainsi cherché à comprendre les mécanismes qui sous-tendent les comportements collectifs et les dynamiques sociales en mettant l'accent sur l'influence mutuelle et les processus de communication. Il a proposé que les comportements collectifs, qu'ils se manifestent dans les foules physiques ou les publics, résultent d'une interrelation complexe entre les individus, où les idées, les émotions et les actions se propagent et se diffusent. Selon lui, ces interactions sociales façonnent les comportements et les croyances individuelles, contribuant ainsi à la formation des foules et des publics.



► Gabriel Tarde (1843-1904), juriste et sociologue, a publié en 1890 *Les Lois de l'imitation*, œuvre qui propose d'expliquer les conduites sociales par l'analyse des inclinations psychologiques individuelles.

3. Le nom de Le Bon sera à jamais associé à cette discipline naissante. Médecin de formation, son œuvre est hétéroclite et traite aussi bien de photographie, de physique que de dressage des chevaux ou de différences entre les « races ». Parfait vulgarisateur, il saura s'emparer des peurs collectives liées aux foules et du sens commun à son propos à travers une pseudo-théorie basée sur sa haine viscérale des foules.

3. Une première tentative d'institutionnalisation

3.1. Les congrès internationaux de psychologie

La psychologie sociale s'est développée à une époque où la psychologie en tant que discipline commençait déjà à s'institutionnaliser. Des progrès significatifs ont été réalisés, avec l'émergence de sociétés savantes, la publication de bulletins et de revues spécialisées, la rédaction de manuels, la création de chaires universitaires et la dispensation de cours dédiés. Bien que les organismes internationaux n'existaient pas encore au XIX^e siècle, le premier Congrès international de psychologie a été organisé à Paris en 1889 grâce à l'initiative de Charcot et de ses élèves tels que Ribot et Richet. Sur les 131 congrès organisés cette même année dans le monde, cent un se sont tenus à Paris (Tapia, 1980). Après Londres en 1892, il a fallu attendre le troisième congrès qui s'est déroulé à Munich en 1896 pour que la psychologie sociale fasse son apparition de manière indirecte à travers la psychologie des peuples de Wundt⁴.

En 1875, Wundt est nommé professeur ordinaire à l'Université de Leipzig et les autorités mettent à sa disposition une petite salle pour y ranger son matériel et y faire des expériences. En 1879, il effectue une demande au ministère de l'Éducation pour une allocation régulière pour l'acquisition et l'entretien des appareils qui est rejetée. Cette même année, un étudiant produit les premiers résultats publiables, issus de ses travaux sous la direction de Wundt. En 1883, l'Université de Leipzig institue un cours de psychologie expérimentale avec la création d'un laboratoire associé (Kalampalikis, Pétard, & Delouée, 2006; Watson, 1978; Wundt, 1909).

À l'initiative de Ribot, le quatrième Congrès international de psychologie (1900) de retour à Paris confie à Gabriel Tarde la présidence d'une des trois nouvelles sections créées, intitulée «Psychologie sociale et criminelle». C'est dans cette section que Franz Eulenburg justifie la création «d'une branche particulière de la recherche : la psychologie sociale» (1900, p. 530) qui trouverait sa place entre la psychologie des peuples et la psychologie des foules.



► Wilhelm Wundt (1832-1920), fondateur du premier laboratoire de psychologie à Leipzig en 1879.

3.2. De l'expression à la discipline naissante

On peut donc déceler l'origine de la psychologie sociale chez les penseurs des siècles précédents, dans la philosophie et dans des disciplines connexes si l'on adopte une perspective disciplinaire large. Pourtant, l'expression «psychologie sociale» serait apparue dès 1864 en Italie dans l'intitulé d'une conférence de Carlo Cattaneo intitulée «L'antithèse comme méthode en psychologie sociale» (Doise, 1983, 1996). En 1875, une œuvre posthume de Philarète Chasles, intitulée *La Psychologie sociale des nouveaux peuples*, est publiée à Paris. Après l'Italie et la France, c'est en Allemagne qu'apparaît en 1886 l'expression «psychologie sociale», sous la plume d'Alfred Vierkandt (Di Giacomo, 1997). La psychologie sociale naissante recouvre encore bien des réalités et des contenus différents (Delouée, 2011) : un essai aux contours antisémites écrit par Fore-Fauré (*Face aux Juifs! Essai de psychologie sociale contemporaine*, 1891), un livre publié par un abbé (*De l'utilité temporelle de la religion, une page de psychologie sociale*; L. Pieraccini, 1894) ou encore les deux études de psychologie sociale d'Augustin Hamon (Lubek & Apfelbaum, 1989) portant sur le militaire professionnel (1893) et sur l'anarchiste-socialiste (1895). Quelques années plus tard, Gabriel Tarde (1898) publie ses *Études de psychologie sociale* alors que Norman

4. Pour une histoire des congrès internationaux de psychologie, voir Le Marc & Pétard (1992).

Triplett (1897/1898) réalise l'une des premières recherches expérimentales que l'on pourrait qualifier de psychosociale. Son étude traite de l'influence de la présence d'autrui sur les performances individuelles. La même année, Gustav Ratzenhofer rédige un chapitre intitulé « Sozialpsychologie » dans sa *Soziologische Erkenntnis* [Connaissance socio-logique] (1898).

À leur manière, Édouard Claparède et Alfred Binet avec leurs études sur le témoignage et sur la suggestibilité, contribuent également à la naissance de la psychologie sociale. Ce dernier, par ailleurs, plaide quelques années avant sa mort pour la psychologie sociale qu'il est « indispensable et urgent de développer » autant pour des raisons scientifiques que politiques (Binet, 1909). Alfred de Tarde – l'un des fils de Gabriel Tarde – fonde à Paris quelques années plus tard la *Revue de Psychologie Sociale* (1907). Cette psychologie sociale naissante recouvre encore bien des réalités et des contenus différents. Le livre de Chasles (1875), par exemple, n'est qu'un essai de linguistique comparée et n'a strictement rien à voir avec ce que l'on entend aujourd'hui par psychologie sociale.



► Norman Triplett (1861-1934) est l'auteur de l'une des toutes premières expérimentations en psychologie sociale, consacrée à la co-action.

3.3. Exposition et diffusion : les premiers manuels

En 1902, Paolo Orano, psychologue italien, publie *Psicologia sociale*, que l'on peut considérer comme l'un des premiers manuels présentant cette discipline naissante. Il y considère la psychologie individuelle comme limitée et propose de la dépasser. Hélas, son ouvrage, non traduit, restera circonscrit au public italien et son ralliement ultérieur au fascisme ne favorisera pas une diffusion large de ses travaux.

Quelques années plus tard, en 1907, Wilhelm Wundt use du terme de psychologie sociale pour désigner sa *Völkerpsychologie* (*Psychologie des peuples*), dont il rédigera dix volumes entre 1900 et 1920. Cet ensemble de recherches justifie que des manuels d'introduction à la nouvelle discipline voient le jour.

Les deux premiers apparaissent en 1908 aux États-Unis écrits l'un par un psychologue britannique (McDougall, 1908) et l'autre par un sociologue (Ross, 1908), laissant déjà paraître la distinction entre une psychologie sociale *psychologique* et une psychologie sociale *sociologique*. Cette opposition entre le psychologique et le sociologique, ainsi qu'entre la cognition sociale et la pensée sociale, la science et l'action ou encore l'expérimental et le terrain constituent des oppositions structurantes depuis la naissance de psychologie sociale jusqu'à nos jours (Richardot, 2006). À noter que plus d'un tiers du contenu de l'ouvrage de l'Américain Ross est entièrement consacré à la psychologie des foules et la psychologie collective.

Le premier ouvrage de psychologie sociale expérimentale de langue allemande paraîtra quant à lui en 1920 sous la plume de Moede et s'intitulera *Psychologie expérimentale des masses* (*Experimentelle Massenpsychologie*). Et il faudra attendre le début des années 1950 pour que soient publiés en France les premiers manuels (Pétard, Kalampalikis, & Delouvée, 2001).

4. Les premiers pas d'une discipline

4.1. Seconde Guerre mondiale et immigration

Quel impact la Seconde Guerre mondiale a-t-elle eu sur le développement de la psychologie sociale et pourquoi les États-Unis jouent-ils un rôle si crucial dans son histoire ?

Comme nous l'avons précédemment souligné (Kalampalikis, Delouvée, & Pétard, 2006), la référence aux États-Unis renvoie à leur statut de refuge pour les psychologues sociaux européens cherchant à échapper à la montée des extrémismes dans les années 1930. Les États-Unis sont également considérés comme le berceau de la discipline où les premières publications et conférences ont eu lieu, où les premiers départements universitaires ont été créés et où divers courants de recherche ont émergé (tels que le behaviorisme, la théorie des instincts, les études sur les préjugés ethniques, la dynamique des groupes, etc.). De plus, les conditions sociales et économiques qui caractérisent les États-Unis en font un terreau propice aux problématiques sociales et communautaires qui intéressent particulièrement la psychologie sociale (problèmes liés à la société et à la communauté, développement industriel, etc.). Ainsi, la Seconde Guerre mondiale a eu un impact significatif sur le développement de la psychologie sociale, et les États-Unis ont joué un rôle prépondérant en tant que terre d'accueil et d'épanouissement de cette discipline.



► J.-M. Nuttin, G. Jahoda, S. Moscovici, H. Tajfel, M. Mulder pour la fondation de l'EAESP en 1965 (Leuven, Belgique)

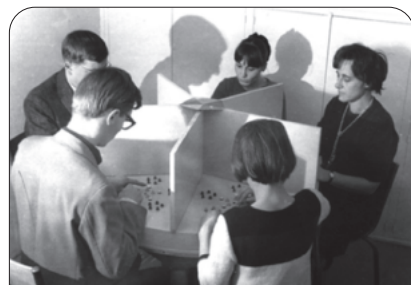
Dès 1964, sera créé aux États-Unis le *Committee in transnational social psychology* du Social Science Research Council de New York. En complément des sociétés savantes existantes (l'Association européenne de psychologie sociale expérimentale – EAESP qui deviendra ensuite EASP – sera également créée en 1964 avec Serge Moscovici comme premier président), ce Comité aura permis de structurer et de développer les relations entre l'Europe et les États-Unis en contribuant à stimuler la recherche, notamment sur l'influence sociale (*via* la théorie des minorités actives) et la théorie de l'identité sociale.

C'est à la Maison des Sciences de l'Homme de Paris que fut ensuite créé en 1976 le Laboratoire européen de psychologie sociale (LEPS) dont le premier comité de direction était composé de Mario von Cranach (Bern), Willem Doise (Genève), Serge Moscovici (Paris), Klaus Scherer (Giessen) et Henry Tajfel (Bristol). D'abord centré sur les relations entre Europe de l'Ouest et États-Unis (Buschini & Kalampalikis, 2001 ; Doise, 2001 ; Pepitone, 2001) ce « laboratoire hors les murs » établira ensuite des relations avec l'Amérique latine et l'Europe de l'Est. Il aura véritablement créé « une psychologie sociale européenne sans frontières » (Kalampalikis, 2003).

4.2. La Sorbonne : l'institutionnalisation de la psychologie sociale française

Le laboratoire est le lieu de la recherche et par conséquent le lieu de la production scientifique. Les lieux de recherche dans les Sciences de l'Homme et de la Société s'intitulent rarement après la Seconde Guerre mondiale « laboratoires », le terme étant surtout réservé aux sciences dites « exactes ». Pourtant, dès sa création, le « laboratoire de psychologie sociale de la Sorbonne » s'intitule comme tel. C'était une manière, semble-t-il, de s'ancrer dans la Science.

Entre 1951 et 1953, Daniel Lagache, titulaire de la chaire de psychologie à la Sorbonne, décide avec quelques chercheurs du CNRS et enseignants de créer



► Laboratoire de psychologie sociale de La Sorbonne. Collection personnelle

un laboratoire de psychologie sociale rattaché à sa chaire. Très rapidement, les psychanalystes partiront du laboratoire. Les groupes de Serge Moscovici et de Robert Pagès vont plus ou moins bien cohabiter, jusqu'à leur séparation à la fin des années 1960. Moscovici va alors créer son propre laboratoire à l'École Pratiques des Hautes Études. C'est donc Lagache qui crée officiellement ce laboratoire et en prend donc naturellement la direction. Malgré son grand intérêt pour Kurt Lewin, il est avant tout psychanalyste et choisit donc un « chef de laboratoire » pour superviser « son » laboratoire en la personne de Robert Pagès. Certains chercheurs de ce laboratoire travailleront pendant un certain temps dans les locaux du Centre d'Études Sociologiques (CES) fondé par Georges Gurvitch en 1946. En 1961, Lagache choisit d'occuper la chaire de psychologie pathologique à la Sorbonne, alors que Jean Stoetzel devient titulaire de la chaire de psychologie sociale. Le laboratoire se trouve alors lié à cette chaire en même temps qu'à D. Lagache, fondateur du laboratoire. Robert Pagès en assure toujours la direction pratique. Dans ses œuvres complètes, Lagache écrira ainsi : « Ma principale création a été celle du laboratoire de psychologie sociale, qui, grâce au dévouement inlassable de mon élève Robert Pagès, est devenu un des premiers centres français de la recherche psychosociologique. »

Malgré la dominance d'une approche expérimentale dans les recherches, l'on comptait portant sur la religion. Fait aussi des contributions historiques, des travaux d'analyse linguistique et des études intéressantes : on trouvait également une animalerie située dans les caves du laboratoire. Ce lieu aura vu passer un grand nombre de psychologues sociaux européens et quelques travaux pionniers en psychologie sociale y ont été réalisés. Il disparaîtra définitivement en 1987.

5. De l'institutionnalisation à l'« âge d'or »

La psychologie sociale ne s'institutionnalise donc véritablement en France qu'après la Seconde Guerre mondiale : création d'un certificat de « psychologie de la vie sociale » à la Sorbonne, puis d'une chaire de psychologie sociale et développement des recherches au CNRS. Elle devient par conséquent plus dépendante de la politique (scientifique ou non) de ses institutions de tutelle, à savoir l'Université et le CNRS. En 1951-1952, l'Unesco dresse un portrait de l'enseignement de la sociologie, de l'anthropologie sociale et de la psychologie sociale dans le monde (de Bie, Lévi-Strauss, Nuttin, & Jacobson, 1954). Selon les rapporteurs, « la France peut être considérée comme le pays de la psychologie sociale » (*ibid.*, p. 141). Depuis 1946, il existe une licence de psychologie qui comporte un certificat de « psychologie de la vie sociale ». De même, dans le cadre des enseignements de sociologie, il existe un certificat de la vie sociale à Paris avec Gurvitch et à Strasbourg. C'est également la même année que Jean Stoetzel, à l'Université de Bordeaux, enseigne un certain nombre de techniques venues des États-Unis (il fondera l'Institut Français d'Opinion Publique – IFOP – en 1938 après un séjour aux États-Unis auprès de l'American Institute of Public Opinion créé en 1935 par Gordon Gallup). C'est ce même Stoetzel qui, après avoir occupé la chaire de sociologie inaugurée par Durkheim, occupera la première chaire de psychologie sociale créée à la Sorbonne (cf. *supra*).



► Jean Stoetzel (1907-1987) est titulaire de la première chaire de psychologie sociale créée en France à la Sorbonne. Il fondera également l'Institut Français d'Opinion Publique (IFOP) ainsi que la *Revue Française de Sociologie*. En 1978, il publie *La Psychologie sociale*, un ouvrage de référence pour des générations d'étudiants.

Un élément fort de l'institutionnalisation de la sociologie après la Seconde Guerre mondiale en tant que discipline fut la mise en place d'un système de publication (Chapoulie, 1991). Il faut patienter près de trente-cinq années après la fin de la Seconde Guerre mondiale pour que soit

éditée une revue française totalement consacrée à la psychologie sociale. En 1979, l'ancien laboratoire de psychologie sociale de la Sorbonne rattaché alors à l'Université Paris-VII débute la publication de *Recherches de Psychologie Sociale*. Cette publication est mise en place pour pallier les problèmes de diffusion des connaissances psychosociales, puisque « la masse critique du public n'assure pas toujours actuellement un marché suffisant aux livres d'exposés et de débats théoriques » (Pagès, 1979, p. 3). Cette revue se met donc progressivement en place et paraît entre 1980 et 1984. C'est au même moment qu'en Belgique, sous l'impulsion de Pierre De Visscher alors responsable de la psychologie sociale liégeoise, débute la publication des *Cahiers de Psychologie Sociale* (1979).

Recherches de Psychologie Sociale (1980-1984) est, d'une certaine manière, l'ancêtre de la *Revue Internationale de Psychologie Sociale*. Cette revue est fondée en 1988 et dirigée par Janine Larrue et Robert Pagès jusqu'en 1991. *Le Monde des Livres* dans son édition du 9 octobre 1992 écrit :

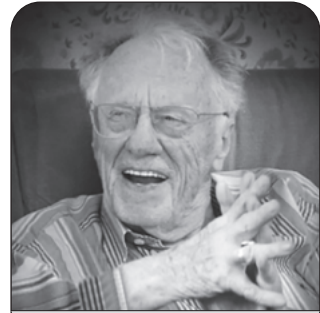
« Créer une revue n'est jamais un acte gratuit. C'est l'expression d'un projet scientifique, intellectuel ou civique, qui est généralement présenté avec une certaine solennité dans un éditorial en forme de manifeste. L'examen de cette "rhétorique des commencements" permet de mieux apprécier les motivations principales de ceux qui se lancent dans l'aventure... Ce désir de rendre plus accessibles des textes confidentiels peut s'étendre à l'ensemble des travaux de recherche. Il s'agit alors de revues très spécialisées ayant pour mission de légitimer des disciplines encore peu reconnues (comme la *Revue Internationale de Psychologie Sociale*). »

C'est ce passage que choisiront Rodolphe Ghiglione et Jean-Marc Monteil pour ouvrir l'éditorial du deuxième numéro de l'année 1992 de la *Revue Internationale de Psychologie Sociale*. Ils vont s'efforcer de montrer en quoi la psychologie sociale n'est pas une discipline « peu reconnue ». En Belgique, les *Cahiers de Psychologie Sociale* (1978-1988) vont eux aussi affirmer leur vocation internationale en publiant, à partir de 1989 et jusqu'au décès de son fondateur le Pr De Visscher en 2023, *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*. Ayant vocation à atteindre un lectorat plus large, l'*European Journal of Social Psychology* est publié depuis 1971 par l'Association Européenne de Psychologie Sociale Expérimentale (EAESP qui deviendra ultérieurement l'Association Européenne de Psychologie Sociale, EASP).

Dans les années 1940 et 1950, on assiste à un renforcement de la psychologie sociale, notamment à travers la méthodologie expérimentale et les nouveaux outils statistiques dont elle se dote avec des travaux portant sur le conformisme, la comparaison sociale ou encore les attitudes. Trois grands modèles théoriques vont alors se dégager : le modèle de la communication et de la persuasion, la théorie de la dissonance cognitive (Festinger, 1957) et le modèle de l'équilibre (Heider).

Les années 1960 et 1970, quant à elles, correspondront à une explosion de différents thèmes de recherche : perception sociale, agression et violence, attraction et amour, prise de décision en groupe, début de la théorie des représentations sociales, altruisme, comportement prosocial... Ce sera « l'âge d'or » de la discipline.

Les techniques importées des États-Unis sont très à la mode et un bon nombre de chercheurs font le voyage, dont des sociologues comme Michel Crozier : « Nous passâmes (à l'Université du Michigan, à Ann Arbor) une semaine à écouter les plus importants chercheurs en psychologie sociale faire le point sur leur spécialité et présenter leurs hypothèses et résultats. Jamais je n'ai appris tant de choses en si peu de temps » (Crozier, 1980, p. 48). Au début donc, enseignement, recherche fondamentale et appliquée sont unis. La recherche psychosociale n'est pas coupée de



► Pierre De Visscher, professeur de psychologie sociale à l'Université de Liège et président-fondateur du Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle

la demande et des enjeux sociaux qu'elle porte en elle. C'est d'ailleurs ceci qui lui a permis de se développer en France à la fin du XIX^e siècle et c'est ce que la psychologie sociale retrouvera aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale. Petit à petit, recherche appliquée et recherche fondamentale vont s'éloigner au profit de cette dernière. La recherche fondamentale, dite aussi recherche pure (l'adjectif n'est pas anodin), devient de plus en plus valorisée. On pourrait expliquer cette valorisation en France, à notre avis, par deux raisons tenant à la culture française. Tout d'abord, la longue tradition philosophique française privilégie la connaissance pour la connaissance, ce que É. Durkheim exprime très bien : « La science étudie les faits uniquement pour les connaître et en se désintéressant des applications auxquelles peuvent se prêter les notions qu'elle élabore » (1910, 1975, p. 609). Une explication complémentaire porte sur le fait de ne pas « se faire exploiter » dans les « lieux de damnation que sont le commerce et l'industrie » (Plon, 1969).

Il faut attendre 1966 pour que la deuxième chaire de psychologie sociale soit créée à l'Université de Nanterre pour Jean Maisonneuve⁵. S'en suivra la création d'un certain nombre de postes de professeurs et de maîtres de conférences en psychologie sociale (Delouée, 2001).

FOCUS SUR...

L'APPORT DÉCISIF DE KURT LEWIN (1890-1947) À L'ÉTUDE DES GROUPES⁶



Le jeune Lewin commença sa carrière de chercheur à l'Université de Berlin où il découvrit l'approche gestaltiste de la perception. La montée du nazisme l'amena à immigrer aux États-Unis et eut, aux dires de ses proches (Marrow, 1969), une certaine influence sur la nouvelle orientation de ses recherches, centrées désormais sur les groupes et leur influence sur leurs membres.

Contrairement à la démarche (dont il voit l'origine chez Aristote) qui consiste à expliquer un événement par les seules caractéristiques des objets ou des personnes impliquées dans cet événement (cet enfant ne travaille pas parce qu'il est paresseux), Lewin considère que c'est l'interaction de ses caractéristiques et des éléments de la situation où a lieu l'événement qui est explicative. Il suit en cela Galilée qui dans sa formulation de la chute des corps intégra non seulement leur caractéristique (leur lourdeur) mais aussi l'environnement où se produit la chute (dans ses expériences, sur un plan plus ou moins incliné). Ainsi, intéressé d'abord essentiellement par des problèmes de psychologie individuelle, Lewin fut amené à prendre en considération l'environnement, le « champ » dans lequel se développent les conduites individuelles, dont les groupes sont un élément essentiel, et dont il fit un objet d'étude à part entière.



► Kurt Lewin (1890-1947) est un des fondateurs de « la psychologie sociale expérimentale ».

Sensible au fait que la théorie de la gestalt s'inspirait des mêmes principes que ceux de la logique galiléenne, puisqu'elle soutient que ce qui structure la perception d'éléments, ce sont moins leurs caractéristiques propres que le rapport de ces éléments entre eux et au cadre qui les contient, il avança qu'un tout (par exemple un tableau, un groupe) est autre chose que la somme de ses éléments, et que c'est la manière dont ces éléments s'agencent entre eux

5. Dans une conférence filmée pour la deuxième conférence sur l'histoire de la psychologie sociale (Dijon, 24-25 novembre 2022), Thierry Meyer retrace l'histoire de la recherche en psychologie sociale à l'Université Paris Nanterre (1964-2024), voir <https://youtu.be/R11C6C6uHZI>
6. Dominique Oberlé, Université Paris Nanterre.

qui est déterminante. Ainsi, un groupe n'est pas réductible aux individus qui le composent, c'est un système dynamique d'interdépendance dans lequel la modification d'un élément (son style de commandement par exemple) modifie les autres (le climat du groupe en particulier). Les membres du groupe sont des éléments de ce système bien sûr, mais aussi les buts du groupe, ses normes, son système de communication, son mode de leadership, la distribution des statuts et des rôles, etc. Parmi ces différents éléments, Lewin attache une importance particulière aux normes, car la conformité à ces normes peut être un frein au changement éventuellement souhaitable d'habitudes.

Ainsi, pendant la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement américain voulut changer les habitudes alimentaires des Américains en les amenant, contrairement à l'usage, à consommer des abats mal considérés, car le pays était confronté à une grave pénurie de viande rouge. Cette mission fut confiée à Lewin. C'était pour lui l'occasion de vérifier son hypothèse selon laquelle l'attachement des gens aux normes de leurs groupes est un frein puissant au changement (Lewin, 1947). Il convia certaines ménagères à se rendre individuellement à des conférences où elles écoutèrent des spécialistes leur vanter l'intérêt civique et diététique de consommer des abats. D'autres ménagères furent invitées à participer à des groupes de discussion pour échanger à ce sujet, avant de prendre publiquement une décision sur leur intention d'achats futurs. Dans le premier cas, seulement 3 % des ménagères achetèrent des abats, dans le deuxième cas, 100 % des ménagères manifestèrent publiquement leur intention de le faire, *c'est-à-dire changèrent la norme*, et 32 % en achetèrent effectivement. La norme ayant été modifiée grâce à la discussion et à la prise de décision en commun d'acheter désormais des abats, ces femmes purent changer leurs habitudes tout en restant conformes ! Cette étude apporta une dimension nouvelle à l'étude de l'être humain en montrant l'impact de ses appartenances groupales sur ses comportements, car elle fait ressortir clairement que les gens agissent différemment comme membres de leur groupe ou comme individus isolés.

Cette recherche et d'autres de Lewin et de ses collaborateurs suscitèrent beaucoup d'intérêt. On découvrait qu'en s'appuyant sur les groupes, il était possible de provoquer les changements désirés, de surmonter les préjugés, de promouvoir des pratiques démocratiques. Le groupe devint donc, dans le cadre du Courant des Relations Humaines, un outil privilégié d'intervention. Il fut aussi confirmé comme un objet d'investigation central pour les chercheurs en psychologie sociale. Dès les années 1930 (voir en particulier Shaw, 1932), ceux-ci avaient commencé à s'intéresser aux performances des groupes, faisant porter ensuite leur intérêt sur des thématiques variées : les performances en groupe toujours, mais aussi les interactions, le leadership, la cohésion, la déviance, les prises de décision en groupe, les affinités, le conformisme.

6. La crise des années 1960

6.1. L'ère des doutes

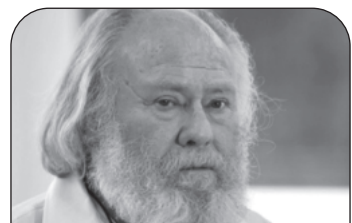
À partir de la fin des années 1960, « l'euphorie cède progressivement la place à la désillusion et à l'impression que la nouvelle discipline n'a pas vraiment su tenir sa promesse » (Aebischer & Oberlé, 1990). La psychologie sociale entre alors dans une « ère de doutes » (Apfelbaum, 1992), ou dans une « crise » (Parkovnick, 1992), que certains qualifieront « de confiance » (Vallerand, 1994), ou « paradigmatique » (Lubek, 1993a; Elms, 1975; Rosnow, 1981; Rijsman & Stroebe, 1989). Tandis que, pour Maisonneuve (1992), la psychologie sociale fait face à un « essoufflement et à un émiettement des travaux et des courants », pour Moscovici (1970) il y a « un malaise » et « des tensions » au sein de la discipline. Larsen (1980) se demande même si cela ne refléterait pas un échec de la psychologie sociale par rapport aux objectifs qu'elle s'était fixée au début du siècle.

Au début des années 1970, l'épistémologue et mathématicien René Thom (1973) constate une crise scientifique, particulièrement dans les sciences exactes, qui diffère des crises antérieures causées par des attaques externes. Cette fois-ci, la crise est endogène, selon Thom. La même année, Kenneth Gergen, un psychologue social expérimental renommé, publie un article intitulé « *La psychologie sociale comme histoire* » dans lequel il soutient que la psychologie sociale est en réalité une branche de l'histoire contemporaine. Gergen affirme que, tout en produisant des connaissances, la psychologie sociale : 1) charge les phénomènes étudiés de valeurs et oriente leur actualisation ; 2) initie des alternatives pour modifier les relations entre les variables qu'elle met en évidence et 3) menace l'autonomie personnelle en décrivant les individus comme étant agis par des lois, ce qui peut susciter de nouvelles conduites par opposition réactive. Par conséquent, les connaissances produites par la psychologie sociale seraient susceptibles d'être altérées par le temps et les circonstances culturelles, ne pouvant être considérées que comme des contingences. Cette perspective de la psychologie inspire le développement d'une psychologie sociale constructionniste (Gergen, 1997). Quelques années plus tôt, Kenneth Ring (1967) avait déjà vivement critiqué l'expérimentation en psychologie sociale. Ainsi, la psychologie sociale entre, notamment avec ces deux articles, dans une période de crise.

Les critiques formulées à l'encontre de la psychologie sociale sont à la fois extérieures et intérieures à la discipline. Commençons par les critiques extra-disciplinaires. La fin des années 1960 est caractérisée en Europe et aux États-Unis par des mouvements sociaux. En France certains étudiants, notamment « la tendance psychosociologique » au sein du syndicat étudiant UNEF, se servent des techniques psychosociales avec plus ou moins de succès pour remobiliser les étudiants (Jakobi, 1992). Pendant l'année 1968, en France, le courant dit de l'analyse institutionnelle va attaquer la psychologie sociale en la qualifiant de nuisance ou au mieux de mystification (Dubost, 1987 ; *Connexions*, 1973, n°s 6 et 7). Ce courant ne fait que reprendre le leitmotiv des marxistes des années 1950 qui considéraient les psychologues sociaux praticiens comme « les alliés latents ou patents du capitalisme américain et du patronat oppresseur » (Maisonneuve, 1992). À l'opposé, les gouvernements se tourneront vers la psychologie sociale pour lui « demander de rendre des comptes » face à ces désordres sociaux qu'elle n'a pu ni prévoir, ni endiguer.

6.2. Crise paradigmatique

La psychologie sociale subit aussi des critiques endogènes, venant parfois de chercheurs influents (Moscovici, 1970 ; Israel & Tajfel, 1972 ; Harré & Secord, 1972). L'un des procès intentés à la psychologie sociale concernait la méthode expérimentale. Certains, en effet, considèrent que la séparation est trop grande entre « la vie réelle » et « l'activité de laboratoire » (Pêcheux, 1969), et dans le même sens d'autres critiquent l'artificialité du laboratoire (Harré, 1979 ; Silverman, 1977 ; Galdin & Ingle, 1975). Moscovici (1970) pense que le débat qui oppose les tenants de l'expérimentation de laboratoire à ceux de l'enquête sur le terrain peut et doit se résoudre par une (re-)définition de la psychologie sociale. Mais la discipline essuie également alors d'autres critiques dont les principales sont : le fait que les résultats empiriques européens sont basés sur des données collectées dans des universités américaines sur des étudiants de première année de psychologie ; la séparation entre « ce à quoi [les psychologues sociaux] voudraient servir et ce à quoi ils ont l'impression d'être utilisés » (Pêcheux, 1969 ; Rapoport, 1963) ; l'orientation des généralisations et la définition des unités spécifiques à l'approche psychosociale, enfin, sont deux autres « lignes de tension » pour Moscovici (1970). Certains dénoncent aussi l'absence d'autonomie et de portée théorique de la



► Jean-Léon Beauvois (1943-2020) a critiqué le modèle individualiste de l'être humain présent dans les théories dominantes en psychologie sociale

psychologie sociale, cherchant même « à la réduire à un aspect de la psychologie comparative » (Maisonneuve, 1992). Enfin, en Europe, des chercheurs critiquent le modèle individualiste de l'être humain et du lien social importé des États-Unis (Beauvois, Joule, & Monteil, 1998).

Vingt ans après l'article de Ring (1969), Moscovici (1989) s'interroge : « quelle sorte de psychologie sociale voulons-nous ? » À notre tour, nous pouvons nous interroger : plus de vingt ans plus tard, aujourd'hui, quelle psychologie sociale avons-nous ? L'ère des doutes est-elle finie ?

Pour Moscovici (1989), les critiques formulées à l'encontre de la psychologie sociale dans les années 1970 n'ont pas eu l'impact que leurs initiateurs souhaitaient, notamment dans leur tentative de renverser la tendance individualiste. Dans un numéro spécial du *European Journal of Social Psychology* (19, 1989), les rédacteurs écrivent que la crise a trouvé une résolution en divisant la discipline en deux psychologies sociales et émettent un souhait vers une troisième psychologie sociale qui serait un compromis entre les deux premières tendances. En 1991, les chercheurs s'interrogent encore sur la psychologie sociale : le thème de la table ronde finale de la conférence internationale sur l'histoire de la psychologie sociale était consacré à « la psychologie sociale et ses engagements » (Blanchet, Dorna, Jakobi, Lubek, Matalon, & Minton, 1992).

Concernant la question de l'impact de la vie réelle et de la culture sur les connaissances produites en psychologie sociale, plusieurs auteurs ont tenté de dépasser les contradictions entre ces différentes approches à travers ce que Jost et Kruglanski (2002, p. 175) qualifient de post-positivisme. Cette dernière implique la prise en compte de relations récursives et dynamiques, l'incorporation de l'histoire et la culture, ceci à différents niveaux d'analyse. L'approche de Campbell (qualifiée de réalisme critique évolutionniste) rend compte de cette perspective. Le « monde étant tel qu'il est », on doit considérer qu'il s'imposera dans le temps à toute croyance qui s'avérerait erronée en éliminant les scories associées aux différents contextes. Il s'agit donc de générer plusieurs hypothèses alternatives (représentations) dont une sera sélectionnée, à travers le temps et l'accumulation de résultats, comme étant la plus convaincante. L'approche de McGuire (qualifiée de perspectivisme) offre un second exemple de post-positivisme. Lui aussi reconnaît le caractère construit de la connaissance et l'impact des différents contextes. Il propose, une fois une hypothèse générée (et l'hypothèse contraire : point de vue pluri-théorique), de repérer des récurrences (des patterns de covariation) en croisant les résultats obtenus à l'aide de méthodologies variées, quantitatives et qualitatives (McGuire, 1999).

Du reste, quelle que soit l'approche psychosociale (expérimentaliste, critique ou constructionniste), Jost et Kruglanski (2002) soulignent que ces perspectives partagent l'idée : 1. Que l'être humain construit activement et symboliquement le monde qui l'entoure ; 2. Que les pensées et les comportements ne peuvent être compris qu'en relation avec des contextes historique, culturel et idéologique spécifiques ; 3. Que les événements sociaux s'expliquent à travers la subjectivité et le pouvoir de la situation : « les gens sont influencés par leur environnement social et matériel, par la façon dont la situation immédiate les force à se voir et se comporter de façon nouvelle et différente, par la façon dont les facteurs culturels et historiques modifient leurs idées, leurs émotions et leurs comportements, ainsi qu'à travers le processus interactionnel de définition et de négociation de la situation » (p. 172) ; 4. Que les représentations sont dans l'ensemble des déformations (des connaissances biaisées et inexactes).

7. Conclusion

La psychologie sociale, se déployant à la fin du XIX^e siècle, s'est développée en réponse à un besoin croissant d'explorer le social dans une perspective scientifique. Cette branche, à la fois autonome et intégrée dans le champ plus large de la psychologie, a évolué grâce à des contributions diverses, tant théoriques que pratiques, et à travers le voyage des idées et des individus. L'histoire de la psychologie sociale, ainsi évoquée par Moscovici (1992) comme « fragmentée », peut être vue comme une mémoire collective, riche de ses oublis, sélections et reconstructions.

De multiples conceptions de l'être humain en société ont été façonnées, transformées, et parfois critiquées. De la distinction entre rationalité individuelle et irrationalité collective à celle entre le scientifique et le citoyen ordinaire, la discipline a exploré divers paradigmes. Elle s'est adaptée et transformée, reflétant ainsi les progrès scientifiques et les changements de paradigmes, comme décrits par Kuhn et Lakatos.

Le développement institutionnel de la psychologie sociale a également été inégal, tant dans l'espace que dans le temps, avec des différences notables entre les pays et les époques. Par exemple, le contraste entre la France des années 1950 avec ses quelques cours et son premier laboratoire et les universités américaines offrant des doctorats en psychologie sociale est frappant. En conclusion, la psychologie sociale continue sa métamorphose, influencée par la mémoire collective de la discipline, les transformations conceptuelles, les développements institutionnels et les contributions de différentes sources. Il est encore trop tôt pour établir quelle sera la profondeur des transformations qui résulteront de la « crise de la réplication » que la psychologie sociale vient de traverser et qui modifie de manière profonde le rapport à son héritage scientifique (voir le chapitre 3). Cette crise récente et les réponses qui lui ont été apportées, tout comme les évolutions qui viennent d'être rappelées dans ce chapitre, soulignent l'engagement de la discipline à mieux comprendre les interactions humaines et les dynamiques sociales.

L'essentiel



Résumé



Résumé audio



[www.lienmini.fr/
1388-audio1](http://www.lienmini.fr/1388-audio1)

- La psychologie sociale a été reconnue comme discipline scientifique en Europe à la fin du XIX^e siècle.
- L'histoire de la psychologie sociale est marquée par des révolutions scientifiques et des changements épistémologiques, influencés par des contextes institutionnels et idéologiques.
- De 1789 à 1914, des auteurs comme Taine et Le Bon ont analysé les foules, mettant en avant leur suggestibilité et irrationalité.

- Après la Seconde Guerre mondiale, la psychologie sociale s'est institutionnalisée et a connu un « âge d'or » dans les années 1960-1970.



Des questions pour mieux retenir

1. Quels philosophes ont manifesté un intérêt précoce pour les objets psychosociaux avant la reconnaissance formelle de la psychologie sociale ?
2. Comment les travaux de Fourier et Godin ont-ils contribué à la formation de la psychologie sociale ?
3. Quel rôle la littérature et l'art ont-ils joué dans l'étude des foules au XIX^e siècle ?
4. En quoi la Seconde Guerre mondiale a-t-elle influencé le développement de la psychologie sociale aux États-Unis ?
5. Quels étaient les principaux thèmes de recherche en psychologie sociale durant son « âge d'or » des années 1960-1970 ?

Vidéo pour aller plus loin



II^e Conférence Internationale sur l'Histoire de la Psychologie Sociale
(Université de Bourgogne, France, 2022)

www.lienmini.fr/1388-vid1-1

Les méthodes de recherche en psychologie sociale¹

SOMMAIRE

1. Introduction : producteurs et consommateurs de recherches scientifiques.....	30
2. L'observation systématique : variables et méthodes de collecte des données.....	31
3. Méthodes de recueil des données.....	40
4. Conclusion : des méthodes multiples pour une compréhension globale.....	48

1. Fabrice Gabarrot, Université de Bourgogne et Thomas Carrel, Unidistance Suisse.

MOTS-CLÉS

Variables, affirmations de fréquence/d'association/de causalité, relation de médiation/de modération, validé de construit/externe/interne/statistique, recherches qualitatives et quantitatives, observation, questionnaire, recherches expérimentales et quasi expérimentales, analyse documentaire

1. Introduction : producteurs et consommateurs de recherches scientifiques



► On entend parfois les hémisphères du cerveau à des rôles très différents, et que le « cerveau gauche » serait responsable de la logique et des mathématiques, tandis que le « cerveau droit » est responsable de la créativité et des émotions. Pourtant, les deux hémisphères travaillent de concert, il n'y a pas de compartiment séparé pour les émotions ou les mathématiques par exemple, et encore moins des gens qui utiliseraient de façon privilégiée leur « cerveau gauche » ou leur « cerveau droit ».

Vous avez déjà probablement déjà entendu l'une ou plusieurs des affirmations suivantes :

- « Les êtres humains n'utilisent que 10 % de leur cerveau »,
- « Les personnes créatives utilisent principalement leur cerveau droit alors que celles qui ont l'esprit analytique et logique utilisent majoritairement leur cerveau gauche »,
- « Faire écouter de la musique classique à un bébé permet d'augmenter son intelligence »,
- « Les élèves ont une mémoire visuelle, auditive ou kinesthésique, et ils apprennent mieux quand le style d'enseignement concorde avec leur style d'apprentissage »,
- « Le vaccin ROR (contre la rougeole, les oreillons et la rubéole) cause l'autisme »

Ces affirmations sont extraites d'un texte de Scott Lilienfeld et ses collègues (2010) et ont toutes été infirmées par des recherches effectuées en psychologie.

Ce type d'affirmations façonnent notre façon de penser et de résoudre les problèmes de la société et dans notre vie personnelle. Depuis maintenant quelques décennies, grâce à l'Internet, nous avons accès à plus d'explications et de réponses qu'à aucun autre moment de l'histoire. Mais, bien que la quantité d'informations ne cesse d'augmenter, ces informations ne sont pas toutes dignes de confiance. La pandémie de Covid-19 a illustré que la fiabilité des informations est particulièrement importante à une époque où les « infox », les titres trompeurs des réseaux sociaux, ou encore les contenus conspirationnistes se disputent notre attention au détriment de conclusions bien informées et fondées sur des preuves scientifiques. Parfois, les conséquences sont désastreuses : la croyance selon laquelle le vaccin ROR serait responsable de troubles autistiques est liée à une diminution de vaccination des enfants, et à une augmentation de 556 % des cas de rougeole dans le monde entre 2016 et 2019 (OMS, 2019). Déterminer quelles informations sont fiables et lesquelles ne le sont pas est impératif pour nos prises de décision quotidiennes tout autant que pour éclairer la décision publique.



► Scott Lilienfeld (1960-2020), professeur à l'Université Emory et auteur de « 50 grand mythes en psychologie » a montré que les pseudosciences emploient fréquemment un langage psychologique.

Dans un premier temps, ce chapitre présentera différentes méthodes de recherche que les psychologues utilisent pour collecter des données, de façon systématique, sur nos pensées, nos émotions et nos comportements. Dans un second temps, nous verrons de quelle manière les psychologues peuvent mobiliser diverses méthodes pour étudier comment notre environnement social et nos propres pensées et affects interagissent pour déterminer nos comportements.

2. L'observation systématique : variables et méthodes de collecte des données

2.1. Variables mesurées ou manipulées

Une variable, comme le mot l'indique, est quelque chose qui *varie*, elle doit donc avoir au moins deux niveaux, ou valeurs. Ces variables peuvent être soit simplement *mesurées* (ou *invoquées*), soit *manipulées* (ou *provoquées*). Cette distinction est importante car certaines affirmations sont testées avec des variables mesurées, tandis que d'autres doivent être testées à la fois avec des variables mesurées et manipulées. Ensuite, une variable mesurée est une variable dont les différents niveaux sont simplement observés et enregistrés. Ces variables peuvent également être qualitatives ou catégorielles – nominales ou ordinales –, ou quantitatives – discrètes ou continues, d'intervalles ou de ratio. Certaines variables, comme la taille et le QI, sont mesurées à l'aide d'outils familiers (une règle, un test). D'autres variables, comme le sexe biologique et la couleur des cheveux, sont également dites « mesurées ». Pour mesurer des variables non directement observables, comme la dépression et le stress, les chercheurs peuvent concevoir un questionnaire pour représenter les différents niveaux. Dans chaque cas, la mesure d'une variable consiste à enregistrer une observation, une déclaration ou une valeur telle qu'elle se présente, sans intervention particulière.

En revanche, une variable *manipulée* est une variable que le chercheur contrôle, généralement en affectant les participants de l'étude aux différents niveaux de cette variable. Par exemple, un

chercheur s'intéressant à l'effet des molécules spécifiques (par exemple les oméga-3) sur la diminution des conduites agressives peut donner à certains participants ces molécules tous les jours pendant six semaines, tandis que d'autres reçoivent un placebo (Bègue *et al.*, 2018). Ou encore, une chercheuse peut demander à certaines personnes de passer un test soit seules, soit accompagnées d'autres personnes, et tester ainsi les effets de la coprésence (seul vs. à plusieurs) sur la prise de risque chez les cyclistes (Cristea & Delhomme, 2016). Dans ces deux exemples, ce sont les chercheurs qui déterminent et manipulent la variable d'intérêt en assignant les participants à un niveau ou à un autre de cette variable, dite *indépendante*.

2.2. Variables dépendantes, indépendantes, ou confondues

Certaines variables peuvent jouer le rôle de *mesures*, parfois appelées *variables dépendantes* (ou VD), qui représentent ce que le chercheur veut expliquer. Ces variables sont nommées dépendantes parce que leurs valeurs sont censées dépendre des conditions des autres variables. Ces autres variables auront le rôle de *prédicteurs*, parfois appelées *variables indépendantes* (ou VI; par opposition à variable dépendante). La VI représente donc la «cause potentielle» des variations dans la VD; la VD «dépend» de la VI. Comme nous l'avons vu précédemment, certaines de ces variables indépendantes peuvent être manipulées ou invoquées.

Selon les objectifs d'une étude, le chercheur peut choisir de *manipuler* ou de *mesurer* les variables. Par exemple, si vous vous intéressez à l'effet des activités extrascolaires sur les performances académiques d'un enfant, vous pourriez manipuler cette variable en assignant certains enfants à des cours de musique, d'autres à des cours de théâtre, et un troisième groupe à aucune activité de ce type, et comparer après un certain temps les résultats scolaires de ces trois groupes. Vous pourriez également vérifier si les enfants prennent déjà des cours de musique ou de théâtre et mettre cette mesure en relation avec leurs résultats scolaires. Attention toutefois, dans ce dernier exemple, il est possible que vous soyez confronté à un problème de *variable confondue*. Il pourrait exister une troisième variable, qui pourrait expliquer à la fois le fait que les enfants participent à ces activités extrascolaires et en même temps pourquoi ils ont également de meilleurs résultats à l'école, comme le statut socio-économique de leurs parents (dont les ressources financières permettent la participation à ce type d'activités, ainsi que l'accès à plus de livres ou autres contenus culturels qui participent à la réussite scolaire), ou une plus grande discipline personnelle (qui expliquerait à la fois la motivation à participer à ces activités extrascolaires et leur assiduité dans le travail scolaire).

2.3. Opérationnaliser les variables ?

Chaque variable d'une étude peut être décrite à deux niveaux. Tout d'abord, les variables *conceptuelles* (ou théoriques) sont des concepts abstraits, tels que «l'intelligence», ou «la performance scolaire». Une variable conceptuelle est parfois appelée un *construit*. Les variables conceptuelles doivent être soigneusement définies au niveau théorique, et ces définitions sont appelées définitions conceptuelles. Des assertions du type «écouter de la musique classique rend plus intelligent» nécessite, pour être étudiées empiriquement, de définir conceptuellement chaque variable : «qu'est-ce que "la musique classique" ? Qu'est-ce que l'intelligence ?» Ensuite, pour tester l'hypothèse selon laquelle faire écouter de la musique classique rendrait plus intelligent, il faut créer des définitions opérationnelles des variables, également appelées variables opérationnelles ou opérationnalisations. Opérationnaliser signifie transformer une variable théorique en une variable mesurée ou manipulée : quel(s) morceau(x) de musique classique choisir ? Quel test utiliser pour mesurer l'intelligence ?

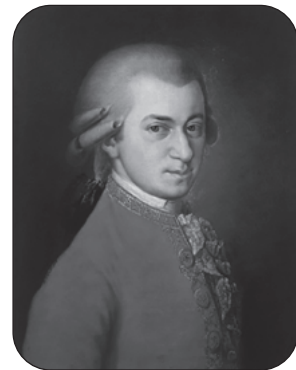


FOCUS SUR...

L'EFFET MOZART, UN EXEMPLE DE LÉGENDE SCIENTIFIQUE²

L'effet Mozart est l'idée selon laquelle l'écoute de la musique classique rendrait les gens plus intelligents. Une étude expérimentale publiée dans la revue *Nature* (Rauscher *et al.*, 1993) avait montré que des étudiants universitaires arrivaient à mieux résoudre des tâches d'intelligence spatiale (test de Stanford-Binet) après avoir écouté une sonate de Mozart (Sonate pour deux pianos en D majeur, K448) que dans des conditions de contrôle (écoute d'une bande de relaxation ou de silence). L'amélioration correspondait à environ 8 points de QI et s'est estompée au bout d'une dizaine de minutes. D'autres études ont été menées, mais une méta-analyse ultérieure (Pietschnig *et al.*, 2010) a montré que l'effet Mozart était trop faible pour avoir une quelconque importance pratique. Sur la base de tels résultats, les scientifiques ont été nombreux à proposer, de manière ironique, un *requiem* pour l'Effet Mozart.

Cependant, dans la culture populaire, l'effet Mozart est devenu un véritable effet de mode pendant de nombreuses années. Des centaines d'articles de presse à travers le monde l'ont mentionné à l'époque (et continuent à en parler aujourd'hui encore). L'effet Mozart a fasciné des parents et des éducateurs. Des législateurs ont passé des lois sur la base des résultats scientifiques : aux États-Unis, il était obligatoire pendant un certain temps et dans certains États de passer de la musique classique chaque jour dans les crèches subventionnées par des fonds publics. Les livres, CD de musique classique et jouets pédagogiques pour adultes et enfants sont devenus des best-sellers. La croyance en l'effet Mozart est encore répandue aujourd'hui dans les médias et dans la culture populaire. C'est ainsi qu'on peut parler de légende scientifique (Bangerter et Heath, 2003) : une croyance infondée qui persiste au fil du temps, et qui peut se transformer également pour s'adapter à de nouveaux contextes. Bangerter et Heath ont suggéré que l'effet Mozart a connu le succès parce qu'il offrait une solution simple à des soucis partagés par des parents et des éducateurs, à savoir le souci de favoriser le développement intellectuel précoce des enfants.



Le succès de l'effet Mozart a certainement également été facilité par les glissements sémantiques qui sont intervenus au cours de sa diffusion, qui ont transformé le phénomène originel. Cela permet d'illustrer l'importance de définir de manière claire les variables conceptuelles et opérationnelles d'une étude. Cela montre également que, lors de la diffusion d'études scientifiques, on a souvent tendance à oublier ou négliger les limites à l'interprétation et à la généralisation que ces définitions imposent. Par exemple, dans l'étude princeps de Rauscher *et al.*, il n'était nullement question d'un « effet Mozart » – la sonate de Mozart utilisée était simplement une opérationnalisation du construit théorique de « la musique classique ». Ce n'est que par la suite que le label d'effet Mozart a émergé, sans doute en association avec l'image publique de Mozart, une figure emblématique du génie précoce. Un autre exemple concerne l'estompement de l'opérationnalisation de l'intelligence, qui était défini comme la composante spatiale de l'intelligence, opérationnalisée par un test spécifique. Au cours de sa diffusion, la notion d'intelligence a été largement étendue au-delà de ces limites, comme en témoignent de nombreuses formulations de la légende sur la toile, comme quoi « écouter de la musique classique rend plus intelligent ». Les définitions conceptuelles et opérationnelles rigoureuses constituent donc une caractéristique importante d'une étude scientifique, et de la construction de faits scientifiques.

2. Adrian Bangerter, Université de Neuchâtel.

2.4. Les relations entre les variables

L'objectif de la démarche scientifique en psychologie (mais pas uniquement) peut se résumer à décrire – de façon conceptuelle ou opérationnelle, mais également statistique – des variables, et établir des liens entre elles, afin de comprendre et d'expliquer le monde qui nous entoure. Il existe trois affirmations que les scientifiques effectuent sur la base de leurs observations et de leurs variables : des affirmations concernant leur *fréquence*, des affirmations concernant leur *association*, des affirmations de *causalité* et leur relation.

2.4.1. Affirmations de fréquence

Durant la pandémie de Covid-19, nous étions quotidiennement informés de l'évolution de la maladie au travers d'affirmations de fréquence : le nombre de cas positifs, le nombre de décès, etc., sont des informations qui ont été présentées au grand public, et utilisées par le gouvernement pour déterminer sa politique sanitaire. Les affirmations concernant la fréquence d'une observation particulière décrivent un taux ou un degré particulier d'une seule variable. Les études qui mentionnent ou décrivent simplement le pourcentage d'une variable, le nombre de personnes qui pratiquent une certaine activité ou le niveau d'un certain groupe pour une variable peuvent toutes être appelées des affirmations de fréquence. Dans ces études, les variables sont toujours mesurées, et ne peuvent pas être manipulées. Ces affirmations de fréquence ne se concentrent que sur une seule variable à la fois. Elles sont *descriptives*, dans le sens où elle se contente de décrire un état de fait, et ne permettent pas d'établir une relation causale.

2.4.2. Affirmations d'association

Les affirmations d'*association* sont caractéristiques des études dites *corrélationnelles*. Ces affirmations d'association soutiennent qu'un niveau d'une variable est susceptible d'être associé à un niveau particulier d'une autre variable. Les variables qui sont associées sont parfois dites *corrélées*, ce qui signifie que lorsqu'une variable change, l'autre a tendance à changer aussi. Plus simplement, on peut dire qu'elles sont liées. Dans ce cas, ce type d'affirmation présente nécessairement deux variables (ou plus). Le lien qui unit ces deux variables peut être une association positive – pour laquelle les deux variables changent dans le même sens : quand l'une augmente, l'autre augmente également, et quand l'une diminue, l'autre diminue aussi –, négative – dans ce cas, les deux variables évoluent dans des sens opposés : quand l'une augmente l'autre diminue, et *vice versa* –, ou nulle – auquel cas, les variations d'une variable semblent indépendantes des variations de l'autre variable. Ces associations sont utiles pour *prédire* ce qui va se passer pour l'une des variables, quand je connais la valeur de l'autre variable. Notons que le terme « prédire », tel qu'il est utilisé ici, ne signifie pas nécessairement prédire l'avenir et ne sous-entend pas de relation de causalité.

2.4.3. Affirmations de causalité

Alors qu'une affirmation d'association ne fait que constater une relation entre deux variables, parfois les chercheurs désirent aller plus loin, et affirmer l'existence d'un lien de *causalité*, en affirmant que l'une des variables est responsable du changement de l'autre. Notons que ces affirmations de causalité comportent deux variables, tout comme les allégations d'association. De plus, les affirmations de causalité suggèrent, comme les affirmations d'association, que les deux variables en question covarient. Cependant, les affirmations de causalité diffèrent des affirmations d'association en donnant à chacune des variables un rôle particulier, celui de *cause* et celui d'*effet*. Affirmer que le fait d'écouter de la musique classique rend plus intelligent sous-entend que l'écoute de musique classique *causerait* une augmentation de l'intelligence.

En matière d'explication, les affirmations de causalité se situent à un cran supérieur par rapport aux affirmations d'association. Parce qu'elles constituent une déclaration plus forte, nous les

soumettons à des normes plus élevées. Pour permettre d'appuyer une affirmation de causalité, une étude doit satisfaire trois critères (Kenny, 1979). Premièrement, elle doit établir que les deux variables sont *corrélées*; la relation peut être positive, ou négative, mais elle ne peut être nulle. Deuxièmement, elle doit montrer que la variable présentée comme la cause précède temporellement celle présentée comme l'effet. Troisièmement, une affirmation de causalité doit établir qu'il n'existe aucune autre explication possible à cette relation. Un exemple de relation possible serait, comme noté plus haut, l'existence d'une variable confondue, l'effet des activités extrascolaires pourrait être expliqué par une troisième variable : le statut socio-économique des parents, ou la discipline personnelle.

2.4.4. Relation de médiation

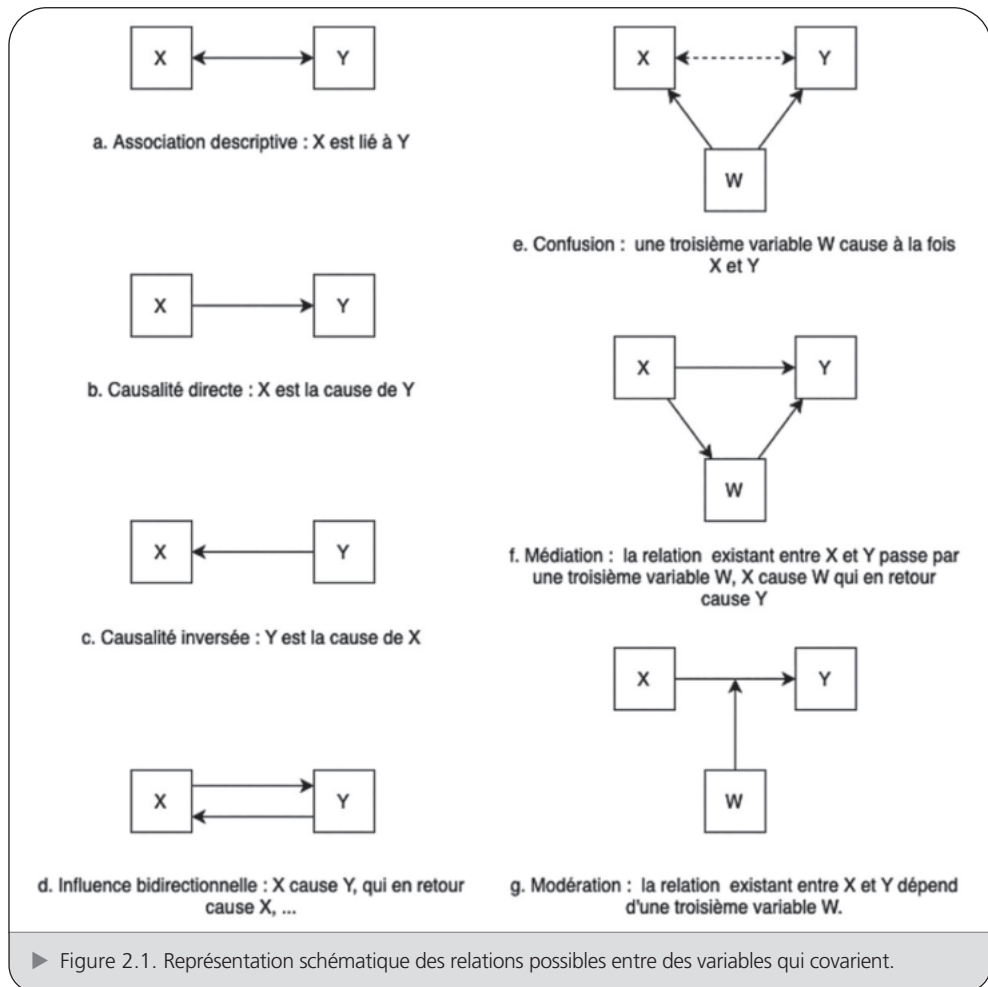
Au-delà d'une simple relation de confusion, la relation entre ces trois variables peut prendre d'autres formes. Elle peut par exemple prendre la forme d'une relation de *médiation*, la troisième variable venant expliquer – plutôt que causer – la relation entre les deux premières³. On pourrait par exemple penser que la discipline personnelle explique la relation entre la participation aux activités extrascolaires et la performance académique. La participation à des activités extrascolaires, comme le sport ou la musique, pourrait permettre de développer chez ces enfants une discipline personnelle plus grande que chez ceux qui ne participent pas à ses activités, et en retour, cette discipline personnelle serait appliquée au travail scolaire, permettant de meilleures performances académiques. Les principes statistiques qui sous-tendent la médiation sont présentés plus en détail au chapitre 29.

2.4.5. Relation de modération

Finalement, la relation entre ces trois variables peut prendre la forme d'une *modération* (ou de modulation) : la relation entre les deux premières variables est dépendante du niveau (ou de la modalité) de la troisième variable. Par exemple, il est possible que la discipline personnelle soit un facteur de personnalité qui vient modérer la relation entre participation à ces activités et performance scolaire. En d'autres termes, le lien entre participation à des activités extrascolaires et performance à l'école pourrait être plus marqué chez les élèves ayant une forte discipline personnelle que chez ceux ayant une faible discipline. Ainsi beaucoup d'affirmations en apparence simple peuvent finalement cacher des relations entre les variables en réalité beaucoup plus complexes (voir la Figure 2.1. pour une illustration des différentes relations).

L'essence de la démarche scientifique est donc de fournir des observations systématiques à partir desquelles il devient possible d'élaborer des théories précises, cohérentes, parcimonieuses (fondées sur un nombre limité de principes), utiles, et fructueuses. Pour obtenir ces observations, le chercheur doit tout d'abord définir de façon conceptuelle et opérationnelle les variables qu'il veut observer, mais également s'interroger sur les relations que ces variables entretiennent. Pour que sa théorie, son étude, ou les conclusions qui en découlent aient du sens et traduisent quelque chose du comportement humain, le chercheur doit également s'assurer de la *validité* de ses observations.

3. Il existe une quatrième forme caractérisant la relation entre 3 variables, la relation de *collusion*. Dans ce type de relation, la troisième variable W est causée conjointement par X et Y.



2.5. Validité de construit, validité externe, validité interne et validité statistique

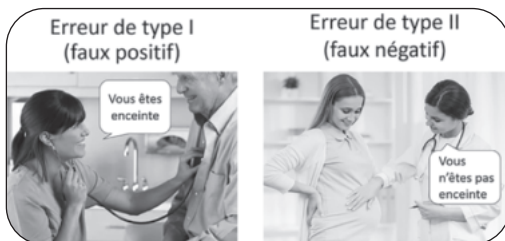
La validité fait référence à la pertinence d'une conclusion ou d'une décision et, en général, une affirmation valide est raisonnable, précise et justifiable. Dans la recherche psychologique, cependant, nous ne disons pas qu'une affirmation est simplement « valide ». Shadish, Cook & Campbell (2002) définissent quatre grands critères de validité auxquels le chercheur doit prêter attention : la *validité de construit*, la *validité externe*, la *validité interne*, et la *validité statistique*, et il est parfois impossible de satisfaire les quatre critères dans la même étude. Par exemple, certaines méthodes de recherche plus écologiques, comme l'observation, mettront l'accent sur le critère de validité externe, parfois au détriment de la validité interne, alors que d'autres, comme l'expérimentation, se focaliseront sur la validité interne, le contrôle d'un ensemble d'autres variables rendant parfois la situation expérimentale moins écologique, diminuant ainsi la validité externe de la recherche. Par conséquent, selon que les chercheurs décident de tester une affirmation de fréquence, d'association ou de causalité, ils feront un choix sur le ou les critères de validité les plus pertinents.

La *validité de construit* fait référence à la façon dont une variable conceptuelle est opérationnalisée. Lorsque l'on évalue la validité de construction d'une affirmation de fréquence, la question est de savoir si les chercheurs ont bien mesuré leurs variables. Pour conclure à une relation d'association ou de causalité, les chercheurs vont devoir mesurer au moins deux variables, nous devons donc évaluer la validité de construit de chaque variable. Si vous estimez que l'une des variables a été mal mesurée, vous ne pourrez pas faire confiance aux conclusions liées à cette variable. En revanche, si vous estimez que la validité de l'étude était excellente, vous pouvez avoir davantage confiance dans l'allégation d'association rapportée. Pour garantir la validité de construit, les chercheurs doivent établir deux critères : la *fiabilité* et la *sensibilité*. Chaque variable doit être mesurée de manière fiable, ce qui signifie que la mesure donne des résultats similaires lors de tests répétés. Une mesure qui donnerait des résultats différents dans des conditions de mesures identiques, et sur un même échantillon, ne serait donc pas fiable. La mesure doit également être sensible. Les différents niveaux d'une variable correspondent précisément à de véritables différences significatives, et inversement, que ces différences puissent être captées par la mesure.

La *validité externe* correspond à la possibilité de généraliser le résultat obtenu à d'autres populations, d'autres contextes, moments ou lieux. Il existe deux principaux types de validité externe : la validité de la population et la validité écologique. La *validité de la population* consiste à déterminer si l'on est raisonnablement en droit de généraliser les résultats de notre échantillon à un groupe de personnes plus important (la population). La validité de la population dépend du choix de la population et de la mesure dans laquelle l'échantillon étudié est représentatif de cette population. Des méthodes d'échantillonnage non probabilistes (appelés *échantillons de convenance*) sont souvent utilisés pour des raisons de commodité (comme utiliser des étudiants de psychologie comme échantillon). Avec ce type d'échantillonnage, la généralisation des résultats est limitée aux populations qui partagent des caractéristiques similaires à celles de l'échantillon. La *validité écologique* consiste à déterminer si l'on peut raisonnablement généraliser les résultats d'une étude à d'autres situations et contextes dans le « monde réel ».

La *validité interne* est la mesure dans laquelle l'on peut être sûr qu'une relation de cause à effet établie par une étude ne peut être expliquée par d'autres facteurs. La validité interne rend les conclusions d'une relation causale crédibles et dignes de confiance. Sans une validité interne élevée, une expérience ne peut pas démontrer un lien de causalité entre deux variables. Comme cela a été évoqué plus haut, il existe trois conditions nécessaires à la validité interne : la covariance ou la corrélation entre la cause X et l'effet Y, la cause X précède l'effet Y, et l'absence d'une troisième variable W susceptible d'affecter la relation entre la cause X et l'effet Y. Ces trois conditions doivent être réunies pour établir la causalité entre une variable indépendante X et une variable dépendante Y.

Les chercheurs utilisent les statistiques pour analyser leurs données. La *validité statistique* est la mesure dans laquelle les conclusions statistiques d'une étude sont exactes et raisonnables, c'est-à-dire dans quelle mesure les chiffres observés soutiennent l'hypothèse mise à l'épreuve. La validité statistique implique deux types d'erreurs possibles. Premièrement, une étude peut conclure à tort, sur la base des résultats d'un échantillon de personnes, qu'il existe une association entre deux variables, alors qu'il n'y a en réalité aucune association dans l'ensemble de la population. Les chercheurs prudents essaient de minimiser les risques de commettre ce type d'erreur, appelée « faux positif » ou erreur de type I. Pour ce faire, ils vont déterminer un seuil de significativité en dessous duquel ils pourront conclure à l'existence d'une association. Souvent en psychologie, ce seuil est fixé, par convention, à 5 %. Cela signifie que, s'il n'existe pas d'association entre nos variables dans la réalité, seuls 5 % des études montreraient un résultat significatif.



Deuxièmement, une étude peut conclure à tort, à partir d'un échantillon, qu'il n'y a pas d'association entre deux variables, alors qu'il existe réellement une association dans l'ensemble de la population : c'est ce qu'on appelle une erreur de type II.

2.6. Menaces concernant la validité des conclusions d'une étude

Les résultats d'une étude scientifique ne pourront être crédibles que dans la mesure où ils sont valides. Les menaces à la validité sont des raisons spécifiques pour lesquelles nous pouvons nous tromper partiellement ou complètement lorsque nous faisons une inférence sur l'association, sur la causalité, sur les constructions, ou sur la question de savoir si la relation causale se maintient malgré les variations des personnes, des contextes, des traitements et des résultats. Identifier ces menaces permet aux chercheurs d'anticiper les critiques probables de leurs études, afin de les écarter. Cela permet également aux personnes extérieures à la recherche de déterminer si ces résultats sont dignes de confiance, voire utilisables pour des applications, par exemple pour orienter des politiques publiques. Quelques exemples de ces menaces sont présentés dans le Tableau 1.2.

TABEAU 1.1. Les quatre grands types de validité d'après Shadish, Cook, & Campbell (2002).

Type de validité	Définition	Exemple de questions que l'on peut se poser
<i>Validité de construit</i>	La façon dont les variables d'une étude sont mesurées ou manipulées. La mesure dans laquelle les variables opérationnelles d'une étude sont une bonne approximation des variables conceptuelles.	Comment les chercheurs ont-ils défini les variables qu'ils cherchent à mesurer ou manipuler ? Comment les chercheurs ont-ils opérationnalisé les variables qu'ils cherchent à mesurer ou manipuler ? Les variables mesurées ont-elles une ou plusieurs dimensions sous-jacentes ? Est-ce que les outils utilisés pour mesurer les variables permettent de les mesurer telles qu'elles ont été définies ?
<i>Validité externe</i>	La mesure dans laquelle les résultats d'une étude sont généralisables à une population plus large, ainsi qu'à d'autres moments ou situations.	L'échantillon utilisé est-il représentatif de la population générale ? L'échantillon utilisé a-t-il été sélectionné de façon aléatoire ? Les mesures ou les manipulations utilisées sont-elles représentatives d'autres observations ? À quels autres problèmes ou situations les résultats observés peuvent-ils être généralisés ? Comment les résultats observés se généralisent-ils à d'autres échantillons ? À d'autres populations ? Dans d'autres cultures ? À d'autres moments ?
<i>Validité interne</i>	Dans une relation entre une variable (X) et une autre (Y), la mesure dans laquelle X, plutôt qu'une autre variable (W), est responsable des changements dans Y.	L'étude était-elle une expérience ? L'étude permet-elle d'établir la précedence temporelle de la cause sur l'effet ? L'étude contrôle-t-elle les explications alternatives en assignant aléatoirement les participants à des groupes ? Existe-t-il des variables confondues avec la mesure ou la manipulation ? Quelles mesures l'étude prend-elle pour éviter les biais ?
<i>Validité statistique</i>	La mesure dans laquelle les données appuient les conclusions. Parmi de nombreuses autres questions, il est important de s'interroger sur la force d'une association et sa significativité statistique (la probabilité que les résultats aient pu être obtenus par hasard s'il n'y a pas vraiment de relation).	Quelle est la taille de l'effet observé ? Le résultat est-il statistiquement significatif ? Si oui, quelle est la probabilité que le résultat soit un faux positif ? Si non, quelle est la probabilité que le résultat soit un faux négatif ?

2.7. La hiérarchisation des types de validités

Lorsque les chercheurs planifient des études pour tester des hypothèses et étayer des affirmations, il leur est généralement impossible de mener une étude qui satisfasse les quatre types de validité à la fois. En fonction de leurs objectifs, les chercheurs donneront la priorité à un type ou à l'autre.

La validité externe, par exemple, n'est pas toujours possible à atteindre, et il arrive qu'elle ne soit pas la priorité. Pour pouvoir généraliser les résultats d'un échantillon à une large population, il faut un échantillon représentatif de cette population. Cela peut s'obtenir par deux grandes méthodologies : la méthode des *quotas* et la méthode *probabiliste*. La première consiste à reproduire un modèle réduit de la population générale, ce qui suppose que l'on en connaisse préalablement la structure. L'échantillon qui sera construit le sera en croisant plusieurs caractéristiques comme l'âge, le sexe, la taille de la localité, le département... Les enquêtes probabilistes consistent à tirer au hasard des répondants grâce à des listes pré-établies.

Dans les deux cas, l'obtention d'un échantillon représentatif est coûteuse : chaque question compte. C'est la raison pour laquelle le chercheur doit procéder à des arbitrages concernant la manière de mesurer les construits. En effet, pour estimer le niveau de dépression, il existe des mesures brèves et d'autres plus détaillées, qui apportent en principe des résultats de meilleure qualité.

Au cours de la planification et de la réalisation d'une étude, les chercheurs pèsent le pour et le contre des choix méthodologiques et décident des types de validité les plus importants, et vont choisir la méthode de recueil de données la plus appropriée par rapport à leur objectif.

TABLEAU 1.2. Exemples de menace à la validité (d'après Shadish, Cook, & Campbell, 2002)

Menace	Définition
<i>Biais d'échantillonnage</i>	Le ou les échantillons ne sont pas représentatifs de la population générale. <i>Exemple :</i> L'échantillon ne comprend que des étudiants de licence de psychologie, blancs, éduqués, issus de pays industrialisés, riches, et démocratiques. <i>(NB. Même si l'échantillonnage peut représenter une menace pour la validité externe et la généralisation des résultats, avoir des échantillons homogènes peut être avantageux pour la validité interne et l'établissement de relation causale entre des variables.)</i>
<i>Effet Hawthorne ou Effet de désirabilité sociale</i>	Le fait d'être interrogés modifie la réponse des participants. <i>Exemples :</i> Les participants augmentent leur performance par rapport à d'habitude parce qu'ils se savent observés. Les participants répondent ce qu'ils pensent qui est attendu d'eux par les chercheurs-euses.
<i>Effet d'apprentissage ou d'interférence</i>	Le fait d'avoir déjà participé à l'étude, ou d'avoir répondu à certaines questions avant d'autres, modifie les réponses des participants. <i>Exemples :</i> Les réponses au questionnaire au temps 1 influencent les réponses au temps 2. Le fait d'avoir dû indiquer leur appartenance ethnique au début de l'étude diminue la performance des sujets Afro-Américains à un test d'intelligence.
<i>Effet d'attrition</i>	Les participants abandonnent l'étude avant d'être arrivés à son terme ou ne répondent pas à certaines questions d'une façon qui n'est pas aléatoire. <i>Exemples :</i> Une partie des participants ayant un fort score d'orientation à la dominance sociale n'ont pas répondu à l'échelle de préjugés. 9 % des participants de la condition placebo sont décédés avant la fin de l'étude (contre 0 % de la condition traitement).

Menace	Définition
<i>Effet expérimentateur</i>	Les caractéristiques ou le comportement de l'expérimentateur influencent les réponses des participants de façon non intentionnelle.
<i>Effet d'instrumentation</i>	Un changement dans les mesures utilisées influence les résultats.
<i>Effet de maturation</i>	Les résultats de l'étude varient naturellement avec le temps. <i>Exemple</i> : Les participants ayant pris le traitement X ont vu leurs symptômes diminuer au bout de quelques jours, mais le cours naturel de la maladie fait que les symptômes disparaissent au bout de 3 ou 4 jours.
<i>Régression à la moyenne</i>	Les résultats initialement les plus extrêmes ont tendance à se modérer avec le temps.
<i>Effet situationnel</i>	Des facteurs tels que le cadre, le moment de la journée, le lieu, les caractéristiques des chercheurs-euses, etc. limitent la généralisation des résultats.
<i>Histoire</i>	Un événement indépendant influence la réponse des participants.

3. Méthodes de recueil des données

3.1. *Recherches qualitatives et quantitatives*

Lors de la collecte et de l'analyse des données, les méthodes qualitatives traitent des mots et des significations, alors que les méthodes quantitatives traitent des chiffres et des statistiques. Les deux sont importantes pour acquérir différents types de connaissances. Les méthodes qualitatives et quantitatives diffèrent les unes des autres par deux aspects : la nature du raisonnement qu'elles utilisent (inductif vs. déductif), et le type de validité qu'elles privilégient (validité externe vs. validité interne). Même si les méthodes quantitatives, parce qu'elles utilisent des données chiffrées et des outils statistiques, peuvent paraître plus scientifiques, les méthodes qualitatives sont essentielles à l'étude du comportement humain. Pour la plupart des sujets de recherche, les chercheurs en psychologie peuvent choisir une approche qualitative, quantitative ou mixte. Le type de méthode qu'ils choisissent dépendra, entre autres, de l'approche inductive ou déductive qu'ils adoptent, de leurs questions de recherche, de la nature expérimentale, corrélationnelle ou descriptive de leur recherche et de considérations pratiques (temps, coût, etc.).

Les méthodes qualitatives s'expriment généralement par des mots. Elles sont utilisées pour comprendre des concepts, des pensées, ou des expériences. Ce type de recherche vous permet de recueillir des informations approfondies sur des sujets qui ne sont pas bien compris. Les méthodes qualitatives courantes comprennent les entretiens (directif, semi-directif ou non directif), les observations décrites en mots et les analyses documentaires qui explorent les concepts et les théories. Les recherches qualitatives relèvent généralement d'une démarche inductive, et mettent l'accent sur la formulation de théories ou d'hypothèses *a posteriori*. Les méthodes de recherche qualitatives permettent d'approfondir les questions posées aux personnes interrogées sur la base de leurs réponses, l'enquêteur essayant également de comprendre leurs motivations et leurs sentiments. Les méthodes qualitatives sont aussi généralement descriptives, et s'appuient sur des méthodes comme l'entretien, les *focus groups* (méthode qui permet de recueillir de l'information sur une thématique au regard des interactions au sein du groupe), mais également les études de cas ou les études d'archives.

Les méthodes quantitatives s'expriment quant à elles par des chiffres et des graphiques. Elles peuvent relever d'un raisonnement inductif au même titre que les méthodes qualitatives, mais elles peuvent aussi relever d'un raisonnement hypothético-déductif, et sont utilisées pour tester des théories et des hypothèses. Les méthodes quantitatives mettent l'accent sur la corroboration ou la réfutation d'hypothèses ou de théories, et utilisent des outils statistiques pour analyser les

données. Ce type de recherche peut être utilisé pour établir des faits généralisables sur un sujet. Le type de résultats obtenus avec ces méthodes peut soutenir chacune des trois affirmations présentées ci-dessus : une affirmation de fréquence, une affirmation d'association ou une affirmation de causalité. Comme noté plus haut, elles peuvent varier également sur le type de validité qu'elles mettent en avant, notamment sur la priorité donnée à la validité externe ou à la validité interne. Elles s'appuient sur des méthodes plus structurées de collecte de données, comme les expérimentations ou les questionnaires, mais également sur de l'observation systématique.

3.2. *Les méthodes de recherche qualitatives*

Les données qualitatives sont par essence des données non numériques qui permettent d'explorer la manière dont la situation est interprétée par les participants, et fournissent un aperçu détaillé des contenus mentaux des participants tels qu'ils peuvent les verbaliser. Pour parvenir à de telles conclusions, les données collectées doivent être holistiques, c'est-à-dire qui s'intéressent à l'objet d'étude dans sa globalité, riches et nuancées et les résultats doivent émerger d'une analyse minutieuse. Il existe de nombreuses approches de la recherche qualitative. Toutes ont l'avantage d'être flexibles et à se concentrer sur la conservation d'une signification riche lors de l'interprétation des données. Les approches les plus courantes sont la recherche ethnographique, la recherche-action, et l'enquête narrative. Elles partagent certaines similitudes, mais mettent l'accent sur des objectifs et des perspectives différents.

La recherche ethnographique s'appuie sur une enquête de terrain composée de méthodes de collecte d'informations et de retranscription. Souvent les chercheurs recourent à une période d'observation participative lors de laquelle ils seront partie prenante de leur objet d'étude. L'ethnographie en tant que première phase de collecte et de description a pour but d'enregistrer des données pertinentes pour l'analyse d'un peuple, d'une communauté ou d'une société. Les chercheurs s'immergent dans des organisations ou des groupes afin d'en comprendre et décrire la culture.

Dans le cas de la recherche-action (Lewin, 1946), les chercheurs et les participants établissent en collaboration un lien entre la théorie et la pratique afin de favoriser le changement social. La recherche-action a pour but un changement par le biais d'un processus simultané d'action et de recherche, qui sont liées par une réflexion critique. Dans son article de 1946, Lewin décrit la recherche-action comme « une recherche comparative sur les conditions et les effets de diverses formes d'action sociale et de recherche menant à l'action sociale ». L'objectif de la recherche-action est donc le développement d'une théorie qui fait participer les acteurs.

L'enquête narrative utilise des textes, tels que des histoires, des biographies, des articles de journaux, des notes de terrain, des lettres, des entretiens, des photos, etc., comme unités d'analyse pour rechercher et comprendre la façon dont les gens créent du sens dans leur vie en tant que récits. Ces recherches examinent la façon dont les histoires sont racontées pour comprendre comment les participants perçoivent et donnent un sens à leurs expériences.

Quelles que soient les approches ou les méthodes choisies pour collecter des données qualitatives, le processus générera une grande quantité d'information. En plus de la variété des méthodes disponibles, il existe également différentes modalités de collecte et d'enregistrement des données. Par exemple, si les données qualitatives sont recueillies par le biais d'un groupe de discussion ou d'entretiens, on disposera aussi de notes informelles (avec des commentaires, des contextes environnementaux, l'analyse de l'environnement, les indices non verbaux), mais aussi des enregistrements audio ou vidéos. S'il y a des enregistrements, ils devront être transcrits avant que le processus d'analyse des données puisse commencer⁴, et l'on conservera les notes et

4. Avec le développement des techniques de reconnaissance vocale basées sur l'intelligence artificielle, le temps alloué à cette séquence peut être considérablement réduit. Voir par exemple : <https://www.css.cnrs.fr/fr/whisper-pour-retranscrire-des-entretiens/>

les enregistrements. Pour collecter des données qualitatives de façon systématique, les chercheurs doivent se doter d'outils qui permettent d'enregistrer toutes les informations pertinentes, mais également éviter les biais. Des grilles d'entretiens peuvent les aider à organiser leur collecte de données pertinentes pour leur recherche.

Les méthodes qualitatives visent à préserver la voix et le point de vue des participants et peuvent être adaptées en fonction des nouvelles questions de recherche. Ces méthodes offrent plusieurs avantages. Tout d'abord, elles sont flexibles. Le processus de collecte et d'analyse des données peut être adapté lorsque de nouvelles idées ou de nouveaux modèles émergent. Cette flexibilité peut représenter un avantage pour la validité de construit du phénomène que l'on cherche à étudier. Les descriptions détaillées des expériences, des sentiments et des perceptions des personnes peuvent être utilisées pour préciser le phénomène étudié. Ensuite, elles prennent place dans le « milieu naturel » (lieu de travail, classe d'école, etc.) des participants, augmentant ainsi la validité écologique. Enfin, grâce aux réponses ouvertes, les chercheurs peuvent découvrir de nouveaux problèmes ou opportunités auxquels ils n'auraient pas pensé autrement.

Cependant, ces méthodes ont également les inconvénients de leurs avantages. Par exemple, alors que leur ancrage dans le monde réel est bénéfique à leur validité écologique, les recherches qualitatives peuvent souffrir d'un manque de fiabilité en raison des facteurs non contrôlés susceptibles d'affecter les données. De plus, la subjectivité des chercheurs peut jouer un rôle important dans ce type de recherche, et en affecter les résultats. Comme ce sont les chercheurs qui décident de ce qui est pertinent et de ce qui ne l'est pas dans l'analyse des données, les interprétations des mêmes données peuvent varier considérablement d'un scientifique à l'autre. De plus, la taille réduite des échantillons interdit de tirer des conclusions généralisables puisque les données ne peuvent être représentatives de la population au sens large. Finalement, d'un point de vue pragmatique, ces méthodes requièrent un travail long et intense de la part des chercheurs qui peut venir en impacter la faisabilité. Bien que des logiciels puissent être utilisés pour gérer et enregistrer de grandes quantités de texte, l'analyse des données doit souvent être vérifiée ou effectuée manuellement, ce qui est coûteux en temps et en ressources humaines.

3.3. *Les méthodes de recherche quantitatives*

Les méthodes de recherche quantitatives s'appuient sur la collecte et l'analyse de données numériques. Elles peuvent être utilisées pour trouver et décrire un état de fait, observer des associations entre variables et faire des prédictions, tester des relations causales et généraliser les résultats à des populations plus larges.

Pour recueillir des données quantitatives, les chercheurs devront utiliser des définitions opérationnelles qui traduisent des concepts abstraits (par exemple, l'humeur) en mesures observables et quantifiables (par exemple, l'auto-évaluation des sentiments). Une fois les données collectées, les données devront être traitées avant de pouvoir les analyser. Par exemple, les données d'observations ou d'enquêtes devront probablement transformer des mots en chiffres. Ensuite, les chercheurs utiliseront des outils statistiques pour répondre à leurs questions de recherche.

Les méthodes quantitatives se caractérisent par un recueil systématique de données chiffrées. En opérationnalisant et en quantifiant certaines variables pourtant inobservables – comme l'humeur, la personnalité, ou l'idéologie –, les méthodes quantitatives permettent de décrire, d'étudier les liens, et de faire des hypothèses concernant les relations entre ces variables. Par ailleurs, la nature des méthodes quantitatives, qui simplifient sous forme numérique ces variables permet de collecter un nombre important de données, rendant de fait les conclusions de ces études plus généralisables. L'opérationnalisation et la quantification des variables psychologiques permettent également de reproduire et de comparer statistiquement l'étude et ses conclusions dans d'autres contextes culturels, à d'autres époques ou avec différents groupes de participants.

Cependant, ces méthodes conduisent souvent à réduire les phénomènes complexes à des variables simples, ce qui peut entraîner une perte d'informations, et exclure des aspects importants de l'expérience humaine qui ne peuvent pas être facilement quantifiés, en limitant ainsi la validité externe. Par ailleurs, la qualité des données recueillies dépend de celle des outils de mesure, qui peuvent présenter des biais venant fausser les résultats, limitant de ce fait la validité interne.

La subjectivité des chercheurs peut influencer les résultats des recherches quantitatives ou expérimentales. Tout d'abord, les chercheurs peuvent délimiter de manière particulière leur objet ou employer des méthodes spécifiques en fonction de leurs intérêts ou hypothèses, ce qui peut biaiser les résultats. Les chercheurs peuvent également inconsciemment donner plus de poids aux résultats qui confortent leur hypothèse, ignorer ceux qui lui sont contradictoires, ou encore interpréter les résultats d'une façon qui est conforme à leurs hypothèses ou leur préconçus. À cet égard, les nouvelles pratiques de recherche décrites au chapitre suivant offrent d'importants garde-fous. Finalement, les chercheurs peuvent être plus enclins à publier certains résultats qui soutiennent leurs hypothèses ou leur vision du monde plutôt que d'autres qui les contredisent, et les revues scientifiques peuvent leur donner un accès plus aisé si les observations semblent plus « intéressantes », ce qui rend plus difficile la publication d'études qui n'obtiennent pas de résultats conformes aux hypothèses ou compatibles avec les cadres théoriques du moment.

3.4. L'observation

Lorsqu'un chercheur observe des personnes ou des animaux et enregistre systématiquement la manière dont ils se comportent ou ce qu'ils font, on parle de recherche par observation. Certains scientifiques pensent que l'observation du comportement peut être plus utile que l'utilisation de questionnaires, car les gens ne peuvent pas toujours faire état de leur comportement ou d'événements passés avec précision. La recherche par observation peut servir de base aux affirmations de fréquence, d'association ou de causalité. Par exemple, les chercheurs peuvent observer les comportements des automobilistes en comptant combien d'entre eux s'arrêteront à une intersection ou à un passage pour piétons, en fonction de la marque de la voiture qu'ils conduisent (Piff *et al.*, 2012, Études 1 et 2). L'observation peut avoir lieu « sur le terrain », ou en situation contrôlée.

Dans le cas de l'*observation participante*, les chercheurs participent activement à l'étude elle-même. En plus d'observer les comportements, les chercheurs peuvent mener des entretiens, prendre des notes, examiner des documents et prendre des photos. Par exemple, Festinger, Riecken et Schachter (1956) se sont intéressés à la dynamique d'une secte qui prédisait la fin du monde dans une grande inondation le 21 décembre 1954. Cependant, cette secte était très secrète et n'accordait pas d'interviews aux membres extérieurs. Ainsi, afin d'étudier les croyances et les comportements des membres de la secte (avant et après la date fatidique), les étudiants de Festinger ont infiltré la secte.

Dans la plupart des cas, les personnes observées dans le cadre d'une étude par observation participante savent que les chercheurs sont là pour les étudier, et la déontologie de la recherche exige aujourd'hui que les personnes dont les comportements sont observés et analysés soient consentantes.



► L'observation des comportements sociaux présente le risque de modifier les conduites ordinaires des personnes étudiées.

3.5. Questionnaires

La recherche par questionnaires est utile pour les psychologues sociaux afin d'étudier les différences individuelles et collectives dans les attitudes, comportements auto-reportés et émotions des gens. De plus, ils permettent d'avoir un grand nombre de personnes sondées en peu de temps. L'obtention d'échantillons importants, interculturels et représentatifs, a été facilitée depuis l'avènement d'Internet et la prolifération des plateformes d'enquête en ligne et des plateformes de recrutement de participants. Par exemple, *la World Values Survey II*, qui comprend des échantillons représentatifs de 19 pays, a permis de montrer que l'influence du revenu sur le bien-être subjectif est plus importante dans les pays les moins riches (Diener & Oishi, 2000).

Les inconvénients de l'utilisation de questionnaires pour mener des recherches comprennent la validité basée sur des réponses honnêtes, les choix de réponses pourraient ne pas refléter les véritables opinions – le biais de désirabilité sociale – et une réponse particulière pourrait être comprise différemment par les sujets de l'étude, fournissant ainsi des résultats moins que précis.

Certains chercheurs ont également des doutes sur la représentativité ou l'honnêteté des participants qui constituent les échantillons en ligne. Cependant, ces échantillons sont à bien des égards plus diversifiés et plus représentatifs que les échantillons recrutés à partir d'échantillons de convenance habituels (par exemple, Gosling *et al.*, 2004). Les échantillons en ligne se comparent également favorablement aux échantillons traditionnels en ce qui concerne l'attention portée au questionnaire, la fiabilité des données et la proportion de non-répondants (Paolacci *et al.*, 2010; Paolacci & Chandler, 2014).

L'utilisation de plateformes de recrutement de participants soulève de nouveaux problèmes. Une étude récente (Chmielewski & Kucker, 2020) sur le recrutement *via* la plateforme MTurk met en évidence une augmentation du pourcentage de données de faible qualité, d'un impact négatif important sur les résultats des études et de l'incapacité de ces études à reproduire des résultats bien établis. Un article encore plus récent de Webb & Tangney (2022) illustre l'expérience des chercheuses avec les données MTurk. D'un échantillon de départ de 529 participants, les chercheuses n'ont pu conserver que 14 participants (2,6 %) qu'elles ont considérés valides, après avoir vérifié les conditions d'inclusion des participants (leur pays d'origine, leur âge et leur langue maternelle), leur déclaration de consentement, le fait qu'ils aient réalisé la totalité du questionnaire, leurs réponses aux contrôles d'attention⁵, les temps mis pour compléter le questionnaire et la qualité des réponses individuelles. Toutefois, ces problèmes peuvent être atténués, dans une certaine mesure, en prenant certaines précautions dans l'éthique et l'administration des études, en contrôlant et filtrant régulièrement les données, et en incluant des indicateurs de validité dans le questionnaire (voir Aguinis *et al.*, 2021, ou Kennedy *et al.* 2020, pour une liste de recommandations).

Les questions qui constituent un questionnaire peuvent suivre quatre formats de base. Tout d'abord, les chercheurs peuvent poser des questions ouvertes qui permettent aux participants de répondre comme ils le souhaitent. Ils peuvent demander aux gens de nommer la personnalité publique qu'ils admirent le plus, ou demander à un échantillon de personnes de décrire un événement de leur quotidien. Les réponses aux questions ouvertes fournissent aux chercheurs des données qualitatives spontanées et riches, mais dont le codage peut s'avérer long et coûteux.

5. Les contrôles d'attention sont un moyen simple de savoir qui fait ou ne fait pas attention aux questions d'un questionnaire. Ces questions sont conçues pour s'assurer que l'attention des participants à l'enquête est maintenue à un niveau élevé pendant toute la durée de l'enquête – sinon, ils sont disqualifiés. Il est recommandé d'utiliser ce type de contrôles pour les questionnaires en ligne.

Une deuxième façon spécifique de poser des questions d'enquête consiste à utiliser des questions à choix forcé, dans lesquelles les personnes donnent leur opinion en choisissant la meilleure de deux options ou plus. Les questions à choix forcé sont souvent utilisées dans les sondages politiques, par exemple pour demander pour lequel des deux ou trois candidats les personnes interrogées ont l'intention de voter. Néanmoins, certains chercheurs préconisent de ne pas forcer les réponses (Lin, 2022). Il est également possible de mesurer des construits psychologiques de cette façon. Le questionnaire de personnalité professionnelle (Saville & Holdsworth, 1999), dans sa version 4.2, mesure la personnalité des participants en leur demandant de choisir une parmi quatre options d'une centaine de propositions (par exemple, « Je suis le genre de personne qui (a) joue pour gagner, (b) implique les autres dans les décisions, (c) analyse le comportement des gens, ou (d) se sent coupable de ses erreurs »).

Une troisième possibilité est de présenter aux gens une affirmation et on leur demande d'utiliser une échelle d'évaluation pour indiquer leur degré d'accord. Cette échelle contient plus d'un élément et chaque valeur de réponse est étiquetée avec les termes spécifiques suivants : *tout à fait d'accord, d'accord, ni d'accord ni en désaccord, en désaccord et tout à fait en désaccord*. Elle est souvent appelée échelle de Likert (Likert, 1932). Si elle ne suit pas exactement ce format (par exemple, si elle ne comporte qu'un seul élément, ou si ses étiquettes de réponse sont un peu différentes des étiquettes de Likert originales), elle peut être appelée échelle de type Likert.

Les échelles de Likert peuvent être unipolaires ou bipolaires. Les échelles unipolaires font référence à la présence ou à l'absence d'un attribut (par exemple, pour un degré d'accord, l'échelle pourrait varier de 1 « Pas du tout d'accord » à 7 « Tout à fait d'accord »). Les échelles unipolaires n'ont pas de point neutre. Les échelles bipolaires, quant à elles, reposent, comme leur nom l'indique, sur deux pôles opposés. Elles demandent au répondant d'équilibrer ces attributs opposés. Elles sont généralement codées en sept points (par exemple de - 3 « tout à fait défavorable » à +3 « tout à fait favorable »), et le point médian (0) est réservé à l'absence de l'une ou l'autre qualité (« ni favorable ni défavorable » par exemple).

Finalement, au lieu du degré d'accord, on peut demander aux répondants d'évaluer un objet cible à l'aide d'une échelle numérique ancrée par des adjectifs; c'est ce qu'on appelle un format différenciateur sémantique. Ce type de questionnaires contient généralement une liste d'échelles à sept points (- 3; 0; +3) entre des adjectifs contrastés (par exemple, bon-mauvais, clair-obscur, social-insocial) et un point zéro neutre. Les échelles de ce type sont nécessairement bipolaires.

Le nombre de points d'une échelle de type Likert – 4 points, 5 points, 7 points, 11 points, ou plus – est sujet à débat. D'une part, d'un point de vue psychométrique, une échelle qui dispose de plus de points sera plus sensible et donc, de meilleure qualité. Toutefois, cet avantage est mitigé au-delà de 11 points dans l'échelle (Nunally, 1978). D'un autre côté, un nombre trop élevé de points peut poser un problème parce que cela induit une fatigue cognitive supplémentaire pour les participants.

Dans les études basées sur l'utilisation de questionnaires, il est impératif de considérer attentivement diverses menaces à la validité (cf. Tableau 1.2). La validité interne, cruciale pour établir des relations de causalité entre les variables, est susceptible d'être compromise par des problèmes de causalité inverse, où la relation entre les variables va à l'opposé de la relation attendue, remettant ainsi en question la validité des conclusions tirées.

De même, la validité externe peut également être menacée. La généralisation des résultats au-delà de l'échantillon étudié est un élément majeur des études basées sur des questionnaires. Des échantillons non représentatifs peuvent conduire à des conclusions inappropriées lorsqu'on les étend à la population cible. De plus, la réactivité des participants, c'est-à-dire la modification de leur comportement en raison de leur conscience d'être observés ou de leur désirabilité sociale, représente une menace à la validité externe. Afin d'atténuer ces risques, il est essentiel d'adopter une conception de recherche rigoureuse, d'appliquer des méthodes d'échantillonnage appropriées

et de procéder à une validation minutieuse des instruments de mesure. Ces démarches sont fondamentales pour assurer la fiabilité et la validité des résultats obtenus à partir des questionnaires et des échelles utilisés dans le cadre de ces recherches.

3.6. *Recherches expérimentales et quasi expérimentales*

Dans une recherche expérimentale, les chercheurs manipulent, ou provoquent des changements, dans la variable indépendante (VI), et observent ou mesurent l'impact de ces changements sur la variable dépendante (VD). Les expériences sont conçues pour établir des relations de cause à effet. En manipulant une ou plusieurs variables et en mesurant l'effet sur une autre variable, les expériences peuvent fournir des preuves solides de l'existence d'une relation de cause à effet.

Tout d'abord, comme les variables indépendantes sont sous le contrôle de l'expérimentateur, ce dernier assigne aléatoirement les participants aux conditions expérimentales. Cette assignation aléatoire est la procédure la plus importante des méthodes expérimentales. L'assignation aléatoire (on parle aussi de randomisation) permet de faire en sorte que les groupes, en moyenne, soient similaires sur toutes les caractéristiques : seules les modalités de la VI seront donc différentes entre les deux groupes, ce qui permettra de déduire que seule cette VI peut être la cause des variations dans la VD.

De plus, l'expérimentateur contrôle également l'environnement dans lequel les participants réalisent l'expérience. Il s'assure qu'aucune autre variable ne peut expliquer la relation entre la VI et la VD, et donc, qu'il n'y a pas de variable confondue. Les facteurs de confusion sont des éléments qui peuvent nuire à la capacité à tirer des conclusions causales. Par exemple, si vous vouliez tester une molécule qui est censée diminuer l'irritabilité, vous pouvez assigner aléatoirement les participants à prendre ou non la pilule et comparer ces deux groupes sur un test mesurant l'irritabilité. Cependant, si certains participants savent qu'ils vont prendre la pilule qui atténue l'irritabilité, ils peuvent développer des attentes qui pourront influencer le test : c'est l'effet placebo. Parfois, le simple fait qu'une personne sache qu'elle bénéficie d'un traitement spécial ou de quelque chose de nouveau suffit à provoquer des changements de comportement ou de perception. En d'autres termes, même si les participants de la condition « traitement » obtenaient de meilleurs résultats au test d'irritabilité, nous ne saurions pas si la substance contenue dans la pilule les rend réellement moins irritable ou s'il s'agit d'un effet placebo.

Même les attentes de l'expérimentateur peuvent influencer le résultat d'une étude. Par exemple, si l'expérimentateur sait qui a pris la pilule et qui ne l'a pas prise, son comportement pourrait être légèrement différent en fonction du groupe de participant, et cela pourrait induire, sans qu'il en ait conscience, des modifications dans les résultats. Par exemple, les études consacrées aux effets de l'alcool sur les conduites agressives dans lesquelles l'expérimentateur connaît la condition expérimentale des participants (c'est-à-dire, sait quels participants sont alcoolisés et quels participants ne le sont pas) montrent que le simple fait de connaître qui est alcoolisé est lié à une plus grande réponse agressive des personnes ivres (Bushman & Cooper 1990). D'où l'importance d'utiliser une procédure en double aveugle, dans laquelle ni les participants ni l'expérimentateur ne savent dans quelle condition se trouvent les participants. Par conséquent, comme les deux parties sont « aveugles » à la condition, aucune d'entre elles ne pourra se comporter de manière à introduire une confusion.

Et si un chercheur voulait étudier les effets du sexe des participants sur le bien-être subjectif ? Pourrait-il assigner aléatoirement le sexe masculin ou le sexe féminin aux participants ? Bien sûr que non. Il serait obligé d'utiliser un plan quasi expérimental. Une recherche quasi expérimentale est similaire à la recherche expérimentale, à l'exception du fait que l'assignation aléatoire des participants aux différentes conditions de l'expérience n'est pas possible. Au lieu de cela, les chercheurs en psychologie sociale sont parfois obligés de s'appuyer sur les appartenances de groupe existantes (par exemple, homme ou femme). Ces appartenances sont traitées comme des

VI, même si personne n'affecte les participants aux différentes conditions et ne manipule les variables. On parle dans ce cas de VI *invoquée*. Par conséquent, avec les plans quasi expérimentaux, l'inférence causale est plus difficile. Par exemple, les hommes et les femmes diffèrent sur un grand nombre d'autres caractéristiques que les différences biologiques : leurs rôles de genre, les stéréotypes, des socialisations et des attentes différentes, etc. autant de variables qui sont tout autant susceptibles d'expliquer des différences en termes de compétences, de personnalité, ou de comportements entre les hommes et les femmes que les différences génétiques, ou hormonales.

Les expérimentations sont conçues dans un but précis, et elles se concentrent souvent sur un ensemble limité de variables ou supposent souvent des relations linéaires entre les variables alors que ce n'est pas nécessairement le cas. Cela signifie que les expériences ne saisissent pas toujours tous les aspects des situations de la vie réelle qui pourraient avoir des implications importantes pour la compréhension des relations de cause à effet, et qui pourraient rendre plus difficile la réplication des résultats (van Bavel, *et al.*, 2016). Cela signifie également que les expérimentations sont à privilégier quand l'objectif des chercheurs est de vérifier une hypothèse explicative d'un comportement particulier et à corroborer une théorie. Néanmoins, l'expérimentation doit être utilisée avec précaution lorsqu'elle est conduite à des fins de découvertes. Utilisée en l'absence d'hypothèses fondées théoriquement, cette méthodologie comporte un risque élevé de mettre en évidence des résultats qui en réalité constituent des faux positifs (Oberauer & Lewandowsky, 2019).

3.7. L'analyse documentaire

L'analyse documentaire, s'appuyant sur des archives, des statistiques et d'autres documents tels que des discours, des lettres ou même des contenus issus des réseaux sociaux, offre une autre perspective sur le comportement humain. Bien que cette méthode soit généralement utilisée comme un type de recherche corrélationnelle – en raison du manque de contrôle sur les variables pertinentes – la recherche documentaire partage la validité écologique supérieure de l'observation naturaliste. En d'autres termes, les observations sont effectuées en dehors du laboratoire et représentent des comportements du monde réel. De plus, comme les archives examinées peuvent être collectées à tout moment et auprès de nombreuses sources, cette technique est particulièrement flexible et implique souvent une moindre dépense de temps et d'autres ressources lors de la collecte des données.

Les psychologues sociaux ont utilisé l'analyse documentaire pour tester une grande variété d'hypothèses en utilisant des données du monde réel. Par exemple, une étude a comparé les registres de lynchages raciaux aux États-Unis entre 1882 et 1930 au prix du coton ajusté à l'inflation pendant cette période (un indicateur clé de la santé économique du Sud), démontre une corrélation négative significative entre ces variables. En d'autres termes, il y a eu plus de lynchages lorsque le prix du coton est resté stable, et moins de lynchages lorsque le prix du coton a augmenté (Hovland & Sears, 1940).

Les analyses des messages sur les médias sociaux comme X (ex-Twitter) fournissent également aux psychologues sociaux des ensembles de données extrêmement importants pour tester des hypothèses créatives. Dans un exemple de recherche sur les attitudes à l'égard des vaccinations, Mitra et ses collègues (2016) ont collecté plus de 3 millions de tweets sur quatre ans. Ils ont constaté que ceux qui exprimaient des attitudes anti-vaccination étaient également



► Les médias sociaux constituent un espace d'observation des pratiques de communication

plus susceptibles de manifester leur méfiance à l'égard du gouvernement et leurs croyances dans les conspirations gouvernementales.

Les méta-analyses et les revues systématiques sont des cas particuliers d'analyses documentaires qui consistent en une synthèse et une analyse de recherches scientifiques précédemment menées. Une méta-analyse est une analyse statistique qui combine les résultats de plusieurs études quantitatives afin d'estimer l'effet global d'un traitement ou d'une intervention. Les méta-analyses sont généralement utilisées pour fournir une estimation plus complète et impartiale des effets d'un traitement ou d'une intervention particulière que ne peut l'être une étude seule. Le but d'une revue systématique est de fournir un résumé détaillé et impartial des données disponibles sur un sujet particulier. Les revues systématiques peuvent être plus vastes en termes de portée que les méta-analyses, car elles peuvent inclure non seulement des recherches quantitatives, mais également des recherches qualitatives. Ces études peuvent être utiles pour résumer et synthétiser la recherche existante sur un sujet particulier et pour identifier les lacunes de la littérature qui pourraient nécessiter d'être abordées dans des études futures. Les revues systématiques et les méta-analyses évaluent donc le poids des preuves dans une littérature scientifique. Elles permettent de savoir si, dans un certain nombre d'études, il existe une relation entre deux variables – et si oui, quelle est sa force. Cependant, la puissance d'une méta-analyse dépend des données qui la composent. Si les chercheurs ne s'efforcent pas d'inclure des résultats non publiés ou si les études qu'ils incluent sont méthodologiquement problématiques⁶, la méta-analyse aboutira à une conclusion biaisée. De nouvelles méthodes permettent de s'assurer que les études incluses dans une méta-analyse ont été bien menées.

4. Conclusion : des méthodes multiples pour une compréhension globale

Ce chapitre a présenté un aperçu des avantages et des limites des différentes méthodes de recherche en psychologie sociale, en fonction des différents types d'affirmation – de fréquence, d'association, ou de causalité – qu'elles permettent de faire, et du type de validité – de construit, externe, interne, ou statistique – qu'elles permettent d'accomplir.

Nous avons souligné que le choix de la méthode dépendra des questions de recherche, des objectifs et des ressources disponibles. Des méthodes de recherche quantitatives et qualitatives peuvent être utilisées conjointement pour parvenir à une compréhension plus complète d'un phénomène, en triangulant les résultats, ce qui augmente la validité et la fiabilité de la recherche (Diener *et al.*, 2022).

Toutes les méthodes sont fondées sur des postulats. Pour que les conclusions d'un projet de recherche soient acceptées, ces postulats doivent être reconnus et vérifiés dans la mesure du possible. Tout d'abord, il est important de comprendre dans quelle démarche épistémologique les différentes méthodes de recherche s'inscrivent. Les méthodes de recherche qualitative, telles que l'ethnographie, l'étude de cas et l'analyse narrative, sont plus proches du raisonnement inductif. Ces méthodes impliquent la collecte et l'analyse de données riches et détaillées, telles que des entretiens, des observations et des textes, afin de générer des hypothèses et de comprendre des phénomènes complexes. Les méthodes qualitatives sont particulièrement utiles pour générer de nouvelles connaissances et une meilleure compréhension dans des domaines peu connus, ou pour explorer des phénomènes difficiles à quantifier.

6. Voir le chapitre suivant pour une description détaillée des pratiques de recherche contestables.

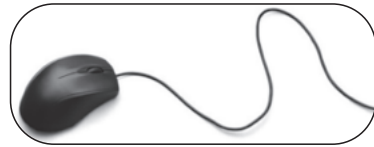
Pour conclure, même si l'expérimentation joue un rôle majeur dans la recherche en psychologie, elle doit être utilisée dans le cadre d'un programme de recherche cumulatif qui les combine avec d'autres méthodes (Diener *et al.*, 2022). En raison de leur correspondance avec certaines postures épistémologiques, et de la nécessaire négociation entre différentes formes de validité qui peuvent parfois s'opposer, il est nécessaire de combiner différentes méthodologies disponibles pour permettre aux chercheurs d'acquérir une compréhension plus avancée des phénomènes qu'ils étudient.

FOCUS SUR...

UNE NOUVELLE MESURE DE TRAÇAGE DES PROCESSUS PSYCHOLOGIQUES EN PSYCHOLOGIE SOCIALE : LE MOUSE-TRACKING⁷



Le mouse-tracking repose sur l'enregistrement des mouvements de la souris de l'ordinateur, contrôlés par la main du participant humain (Freeman & Ambady, 2010, 2011). Tandis que les mesures informatisées basées temps de réponse, très largement utilisées en psychologie (Baumeister *et al.*, 2007), exploitent généralement des clics ou pressions de touches de clavier, et enregistrent donc uniquement le temps de réponse final, l'utilisation du mouse-tracking dans les paradigmes permet de recueillir du signal en temps réel, pendant toute la durée de l'action. Ce signal recueilli tout au long du processus décisionnel fournit ainsi une trace de la dynamique des processus psychologiques des individus.

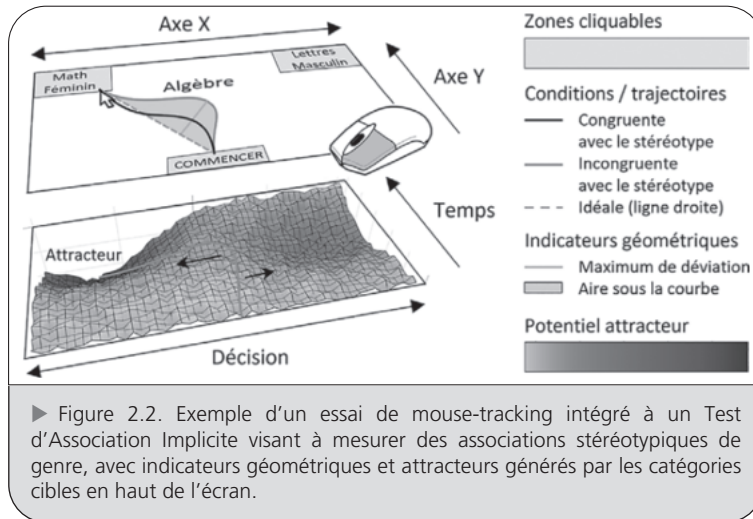


Le mouse-tracking, initialement développé dans le domaine de la psycholinguistique, est depuis largement utilisé en psychologie sociale, notamment avec les travaux de Jonathan B. Freeman dans le domaine de la perception sociale (e.g., Freeman & Ambady, 2009; Freeman *et al.*, 2011, 2016). Il est ainsi possible d'intégrer du mouse-tracking dans divers paradigmes classiquement utilisés en psychologie sociale, tel que le Test d'Association Implicite (Smeding *et al.*, 2016; Yu *et al.*, 2012). Une telle intégration présente l'avantage de pouvoir garder les principales caractéristiques du test – blocs d'entraînement et blocs de test, essais congruents et incongruents avec les associations stéréotypiques – tout en mesurant plus finement le processus décisionnel sous-jacent. La Figure 2.2 illustre un Test d'Association Implicite associant groupes de genre et domaines académiques, adapté au mouse-tracking (Smeding *et al.*, 2016). Pour chaque essai, il s'agit d'effectuer la catégorisation avec la souris de l'ordinateur (et non plus au clavier). Pour chaque essai est enregistrée la trajectoire complète de la souris sur l'écran. La Figure 2.2 illustre ces trajectoires lorsque l'association est congruente (en noir) et incongruente (en rouge) avec le stéréotype de genre.

Les signaux bruts obtenus avec l'outil mouse-tracking sont les coordonnées (x, y) que parcourt la souris sur l'écran de l'ordinateur sous l'action de la main à travers le temps (t), représentées pour chaque essai sous forme d'une séquence de triplets (x, y, t). Le dernier triplet enregistré correspond aux coordonnées finales et au temps total une fois le clic final réalisé (reflétant la décision finale pour l'une ou l'autre des catégories affichées en haut de l'écran, voir Figure 2.2). Les signaux sont enregistrés avec une certaine fréquence (oscillant entre 50 et 200Hz selon la plateforme de passation et la souris), la fréquence effective dépendant de la fréquence des événements émis par la souris et enregistrés par l'ordinateur. Une souris d'ordinateur de

7. Annick Smeding, Université Savoie Mont Blanc, Université Grenoble Alpes, Jean-Charles Quinton, Université Grenoble Alpes, CNRS, Grenoble INP, LJK.

qualité suffisante est ainsi le principal aspect matériel auquel il faut être attentif dans les études mouse-tracking, avec la majorité des souris d'entrée de gamme couvrant les besoins standards pour des études de psychologie sociale.



À partir de ces coordonnées enregistrées dans le temps, il est possible de calculer différents indicateurs, les plus classiques étant ceux représentés sur la Figure 2.2, à savoir l'aire sous la courbe et le maximum de déviation. L'aire sous la courbe (AUC pour Area Under the Curve) représente la surface entre la trajectoire observée et la trajectoire fictive la plus directe pour atteindre la réponse finale depuis le point de départ sur l'écran (i.e., dans la zone COMMENCER, cf. Figure 2.2). Cette trajectoire fictive correspondant à une diagonale. Plus l'aire sous la courbe sera importante, avec une forme proche de celle représentée sur la Figure 2.2 lorsque l'association est incongruente avec le stéréotype de genre, plus cela traduira une attraction, en cours de décision, vers la catégorie opposée de l'écran. Le maximum de déviation (MD) correspond au plus large écart observé perpendiculairement à la diagonale signalant également une attraction, mais possiblement ponctuelle (Freeman & Ambady, 2010). En plus de ces indicateurs dits « géométriques » car le temps n'est pas pris en compte, il reste possible de s'intéresser uniquement au temps de réponse final (lorsque l'une des cibles en haut de l'écran est atteinte et généralement sélectionnée par un clic de souris). Mais il est surtout possible d'examiner les coordonnées, la vitesse ou même les accélérations et décélérations en fonction du temps, permettant de tracer à partir de quand, jusqu'à quel moment et avec quelle intensité la personne est attirée par les catégories affichées à l'écran. Ces « profils » incluent généralement des composantes motrices, permettant d'adapter ou de rectifier la trajectoire pour correctement cliquer sur l'une des catégories cibles, l'objectif restant de répondre rapidement. Le mouse-tracking ayant été très largement utilisé pour étudier diverses questions de recherche en psychologie sociale et en perception sociale particulièrement, il est possible de se référer au site dédié à l'implémentation de la méthode et aux outils associés les plus répandus et appliqués à une large diversité de thèmes, animé par J. B. Freeman : MouseTracker (<http://www.mousetracker.org/>).

Enfin, il est à noter que le mouse-tracking est facile d'utilisation puisqu'il nécessite uniquement l'utilisation d'une souris sur un ordinateur, activité sensori-motrice avec laquelle la plupart des personnes sont, à l'heure actuelle, relativement familières (e.g., Rivollier et al., 2021). Par ailleurs, le mouse-tracking a l'avantage d'être très peu coûteux financièrement parlant, d'offrir des signaux relativement peu bruités (à condition que le paradigme dans son

ensemble soit mis en œuvre correctement), tout en offrant une précision spatiale et temporelle fine, avec des différences de trajectoires pour des effets d'intérêt pour la psychologie sociale observables dès 350 ms environ après que le stimulus est apparu ou le mouvement initié par le participant (e.g., Freeman 2018; Smeding *et al.*, 2016).

S'intéresser aux différents indicateurs pouvant être extraits ou calculés à partir des signaux bruts obtenus avec le mouse-tracking nécessite d'en comprendre les soubassements au niveau théorique. En effet, qu'il s'agisse de l'AUC, du MD ou des profils de vitesse, ceux-ci reflètent la compétition générée, dans la tâche, par les deux catégories cibles en haut de l'écran, qui constituent ainsi deux attracteurs au niveau des trajectoires comme des décisions finales. Ces deux attracteurs sont représentés sur la Figure 2.2. Ces deux attracteurs sont non seulement opposés spatialement sur l'écran, mais aussi au niveau représentationnel (e.g., pour ce qui relève des recherches en psychologie sociale, en termes de catégories sociales, de domaines disciplinaires, etc.). Ce sont ces oppositions qui créent de la compétition dynamique au sein de la tâche (et non simplement à un niveau abstrait; voir Quinton & Smeding, 2015) et qui reflètent les hésitations des individus pendant le processus décisionnel. Cette compétition se manifeste *in fine* par des attractions plus ou moins précoces vers l'une ou l'autre des catégories (reflétées en partie par l'AUC ou le MD) ou encore par des profils de vitesse différenciés (faible vitesse ou accélération tant que la compétition entre options de réponse est forte et que l'individu est indécis, plus forte dès qu'une catégorie cible devient préférentielle). Autrement dit, ces indicateurs informent sur l'évolution des représentations mentales des individus tout au long du processus décisionnel, jusqu'à atteindre un état stable (généralement la décision finale en faveur d'une des catégories).

Cette dynamique temporelle conceptualisée avec des attracteurs (associés à des bassins d'attraction; voir Figure 2.2) est une conception de la prise de décision fondée sur le formalisme des systèmes dynamiques (e.g., Spivey & Dale, 2006; Vallacher *et al.*, 2015). Dans ce cadre, des cognitions sociales classiquement étudiées en psychologie sociale sont parfois considérées comme les résultantes de systèmes qui s'(auto-)organisent à travers le temps (Wojnowicz *et al.*, 2009), notamment par le biais d'interactions continues entre des composantes « bottom-up » (input visuel, auditif) et « top-down » (stéréotypes, idéologies) (Freeman & Ambady, 2011; Quinton & Smeding, 2015). Utiliser de façon éclairée le mouse-tracking et les signaux qui peuvent en être extraits comme indicateurs comportementaux nécessite une compréhension *a minima* des principes des systèmes dynamiques et de s'appuyer sur une perspective de cognition sociale située (Smith & Semin, 2004) où cognition, sensorimotricité et tâche sont pleinement prises en compte.

L'essentiel



Résumé



Résumé audio



[www.lienmini.fr/
1388-audio2](http://www.lienmini.fr/1388-audio2)

- Les méthodes de recherche en psychologie sociale sont multiples et complémentaires.
- Elles incluent la méthode expérimentale et corrélationnelle, mais aussi l'observation dans l'environnement naturel et les études d'archives.
- Les différentes formes de la validité (de construit, externe, interne et statistique) sont examinées.
- La complémentarité de ces méthodes permet d'enrichir la compréhension du comportement social.



Des questions pour mieux retenir

1. Quelles sont les principales différences entre une étude expérimentale et une étude corrélationnelle en psychologie sociale ?
2. Comment l'observation et les études d'archives contribuent-elles à la recherche en psychologie sociale, et quelles limites rencontrent-elles ?
3. Quels sont les quatre types de validité mentionnés dans le chapitre, et pourquoi sont-ils importants pour évaluer les résultats de la recherche ?
4. En quoi la complémentarité des méthodes de recherche enrichit-elle la recherche en psychologie sociale ?
5. Donner un exemple de situation où une méthode d'observation serait préférable à une étude expérimentale, et expliquer pourquoi ?

Vidéos pour aller plus loin



La méthode expérimentale

www.lienmini.fr/1388-vid2-1



La mesure

www.lienmini.fr/1388-vid2-2



Les méthodes observationnelles

www.lienmini.fr/1388-vid2-3

Les nouvelles pratiques de recherche en psychologie sociale¹

SOMMAIRE

1. Introduction	54
2. La crise de la réplicabilité.....	54
3. Évolution des pratiques de recherche	57
4. Les nouvelles pratiques de recherches	63
5. Méta-science ouverte	68
6. Conclusion	69

1. Amélie Bret, Université de Nantes.

MOTS-CLÉS

Crise de la répliquabilité, biais de publication, méta-analyse, revue systématique, Registered Report, revue

1. Introduction

Les pratiques de recherche en psychologie ont significativement évolué au cours de la dernière décennie. Ce chapitre présente l'évolution de ces pratiques en psychologie sociale, discipline particulièrement concernée par ces évolutions. Premièrement, il s'agira de réaliser un tour d'horizon synthétique de ce que l'on désigne par la « crise de la réplication » traversée par la psychologie sociale depuis presque vingt ans maintenant. Deuxièmement, j'aborderai les principaux changements que connaît la discipline concernant les pratiques de recherche, en centrant le propos sur les pratiques problématiques pouvant expliquer cette crise. Dans une troisième partie, les principales pratiques de recherche à privilégier pour la construction d'une science robuste sont exposées. Enfin, il s'agira d'évoquer les perspectives futures suggérées par les travaux contemporains en méthodologie et méta-science. Les changements étant particulièrement nombreux, rapides et importants depuis 2010, le propos sera ancré dans son contexte temporel.

2. La crise de la répliquabilité

Cette première partie constitue un résumé chronologique des événements clés de ces dix dernières années, en psychologie sociale notamment mais non exclusivement².

2005. Un article de John Ioannidis intitulé « Pourquoi la plupart des résultats de recherche publiés sont faux » est publié dans la revue *PLoS medicine*. Avec plus de 11 000 citations aujourd'hui, cette publication est souvent considérée comme un point de départ important dans toute la réflexion sur la crise de la répliquabilité. Il met en avant des questionnements concernant la fiabilité des études menées (en recherche de manière très générale) ainsi que l'interprétation des résultats d'études. Plus particulièrement, il aborde plusieurs éléments clés pouvant influencer la robustesse des études d'un domaine donné : le rôle de la puissance statistique, la quantité d'études portant sur la question de recherche, et les liens théoriques entre les éléments étudiés. Il met déjà en exergue le fait qu'une conclusion de recherche est moins susceptible d'être vraie lorsque les tailles d'effet sont plus petites et lorsqu'il y a une importante flexibilité dans la conception de l'étude, et le contexte théorique, mais aussi dans l'analyse de données.

2011. Un article de Daryl Bem intitulé « *Pressentir le futur : Preuves expérimentales d'influences rétroactives anormales sur la cognition et l'affect* » est publié dans le *Journal of Personality and Social Psychology*, engendre de nombreuses réactions dans la communauté de psychologie sociale. En effet, l'auteur conclut, sur la base d'une série d'expériences, que les humains seraient capables de précognition : il serait possible d'avoir connaissance d'un événement avant qu'il ait lieu ! Cette conclusion soulève de nombreuses questions et problèmes car il s'agit là 1) d'une

2. Pour plus d'informations en langue française, se reporter notamment à l'article « Les pratiques de recherche ouvertes en psychologie » d'Anthony Lantian (2021), ou en anglais l'ouvrage « The Seven Deadly Sins of Psychology » de Chris Chambers (2019).

hypothèse peu probable compte tenu des informations scientifiques dont on dispose aujourd'hui sur la psychologie humaine 2) d'une revue renommée dans la discipline. Cet article va engendrer une longue série d'essais de réplication d'expériences en psychologie sociale.

Avant d'aborder l'importance de la réplicabilité pour comprendre l'évolution de la discipline ces 10 dernières années, nous allons emprunter à Lantian (2021) la distinction entre les différentes terminologies auxquelles il est possible d'être confronté lors de lectures sur le sujet : « réplicabilité » (« replicability »), « reproductibilité » (« reproducibility ») et « réplication » (« replication »). Elles sont très souvent utilisées de manière interchangeable, on entend souvent parler de « crise de la réplication » ou de « crise de la réplicabilité ». La réplicabilité fait référence à « l'emprunt d'une méthodologie plus ou moins proche de l'étude originale afin de récolter de nouvelles données pour tenter d'obtenir des résultats similaires ». La reproductibilité désigne le fait de pouvoir reproduire les résultats d'une étude en utilisant les mêmes procédures analytiques et le même jeu de données que les investigateurs originaux : les chercheuses et chercheurs doivent être en mesure d'aboutir aux mêmes conclusions que l'étude originale.

La crédibilité d'une découverte scientifique dépend en partie de la reproductibilité des preuves qui la soutiennent. La réplication est même parfois considérée comme étant la condition nécessaire pour qu'une donnée empirique soit une donnée scientifique. Elle contribue à faire de la science un système qui s'auto-corrige. Chaque fois qu'un résultat est surprenant, les chercheuses et chercheurs tentent de le reproduire, afin de savoir si le phénomène est fiable ou s'il s'agit d'un faux positif.

De nombreux travaux ont été menés afin de mesurer le caractère réplicable d'effets couramment étudiés en psychologie sociale (et largement considérés comme robustes par la communauté). C'est notamment le cas des multiples *Many Labs Replication Projects*³. L'idée est simple : sélectionner des expériences dont le protocole est facile à mettre en place par une autre équipe de recherche que celle de l'expérience initiale, et mener cette expérience avec un nouvel échantillon. Dans le cadre du premier *Many Labs*, la réplicabilité de 13 effets classiques et contemporains issus de la littérature de psychologie sociale a été testée. Voici quelques exemples de questions de recherche qui ont été étudiées : Le comportement des individus peut-il être « amorcé » par des repères visuels ? Une information est-elle perçue différemment si on modifie uniquement le nom de la personne qui l'a écrite ? Au final, 36 laboratoires et 6 344 participantes et participants ont pris part à ces études ! Contrairement à ce que les membres du projet attendaient, 10 effets sur les 13 étudiés ont été répliqués, ce qui était plutôt rassurant. Néanmoins, les résultats des projets de réplication qui ont suivi n'ont pas été aussi réjouissants.

Un an après le premier *Many Labs*, un autre projet de réplication, de grande envergure lui aussi, voit le jour : le *Reproducibility Project : Psychology* (Open Science Collaboration, 2015). Entre 2011 (début de la collecte de données) et 2015 (la publication des résultats), 270 chercheurs et chercheuses ont tenté de répliquer 100 études expérimentales et corrélationnelles. L'idée du projet était de sélectionner 100 études dont la méthodologie était relativement détaillée (et dont la taille d'effet était élevée), et de conduire à nouveau ces études en utilisant strictement la même méthodologie. En d'autres termes, il s'agissait de reprendre exactement la description de la méthodologie des articles publiés et de reconduire l'expérience dans un autre laboratoire, avec d'autres expérimentateurs et d'autres participants. Les résultats ont particulièrement surpris la communauté scientifique : seulement 36 % des études ont corroboré les résultats originaux.

3. Depuis 2012, lorsque ce projet de réplication d'importante envergure a officiellement débuté, cinq *Many Labs* ont vu le jour (Many labs 1 : Klein *et al.*, 2014, Many labs 2 : Klein *et al.*, 2018, Many labs 3 : Ebersole *et al.*, 2016, Many labs 4 : Klein *et al.*, 2022, Many labs 5 : Ebersole *et al.*, 2020).

Brian Nosek, l'un des chercheurs à l'initiative du premier *Many Labs Replication Project* ainsi que du *Reproducibility Project Psychology*, a reçu de nombreuses critiques suite à la publication de ces résultats, notamment concernant la possibilité de défauts méthodologiques présents soit dans les expériences initiales, soit dans les expériences de réplifications.



► Brian Nosek, de l'Université de Virginie aux États-Unis, est l'un des pionniers de la science ouverte en psychologie

D'autres critiques ont concerné les éventuelles différences situationnelles, interindividuelles et interculturelles pouvant être dues à la diversité géographique des échantillons, ou encore à la période de l'année pendant laquelle s'était déroulée l'expérience. C'est pourquoi Nosek a ensuite initié les *Many Labs 2* et *Many Labs 3*. Dans le cadre du *Many Labs 2*, une plus grande diversité d'individus ont été étudiés, permettant ainsi d'envisager l'effet éventuel des différences culturelles. Le projet *Many Labs 3* avait quant à lui pour objectif de s'intéresser à la période de passation des expériences. Même si l'impact de la culture sur la réaction d'un participant à une recherche fait sens d'un point de vue théorique, les données récoltées dans le cadre de ce projet de recherche ont montré que la culture n'expliquait pas la réussite ou l'échec de réplification des différentes études. De même, la période de l'année de passation des études ne semble pas avoir eu d'importance notable.

Enfin, dans le cadre des *Many Labs 4* (Klein *et al.*, 2022) et *Many Labs 5* (Ebersole *et al.*, 2020), un nouveau groupe de chercheurs et chercheuses se sont intéressés aux biais méthodologiques qui interviennent potentiellement entre la version initiale de l'étude et la version répliquée. L'objectif du *Many Labs 4* était de savoir si l'investissement de l'équipe de recherche de l'étude initiale dans la mise en place de la réplification pouvait avoir un impact dans la réussite de cette dernière. Une mauvaise compréhension du protocole initial dans la réalisation de la réplification pouvait-elle être incriminée ? Un total de 17 laboratoires et 1 550 participants ont pris part au projet de réplification qui concernait uniquement un effet classique de la littérature de psychologie sociale : la théorie de la gestion de la terreur (*Terror Management Theory*, Greenberg *et al.*, 1994). Il n'a malheureusement pas été possible de déterminer quel était l'impact de la présence des auteurs de l'étude initiale sur la réplification puisque l'effet en lui-même n'a été répliqué dans aucune des conditions (ni avec, ni sans l'investissement des auteurs).

Pour terminer sur cette série de projets de réplifications, le *Many Labs 5* a repris 10 expériences du *Reproducibility Project : Psychology*, et pour lesquelles les chercheurs et chercheuses des études initiales avaient exprimé des doutes concernant les protocoles de réplifications utilisés. Pour le *Many Labs 5*, les 10 protocoles de réplification proposés ont été expertisés et modifiés avant le recueil des données. Globalement, les tailles d'effets étaient similaires entre les réplifications qui n'avaient pas été expertisées (donc celle du *Reproducibility Project : Psychology* de 2015) et celles qui l'avaient été. Un autre résultat marquant a été observé : en combinant les données du *Reproducibility Project : Psychology* et celles du *Many Labs 5*, on a constaté que les tailles d'effet des 10 études d'intérêts étaient en moyenne 78 % inférieures à celles des études initiales⁴.

Ces projets de réplification ont joué et jouent encore un rôle capital dans la compréhension des pratiques problématiques de recherche et dans leurs évolutions. Constaté que des résultats clés de pans entiers de la littérature semblaient fragiles a érodé la confiance dans la discipline.

4. La psychologie (sociale) n'est pas du tout la seule discipline à s'être essayée au projet de réplifications comme les *Many Labs*. Il existe par exemple les *Many Babies*, *Many Primates*, *Many Smiles*, *Many Dogs*, *Many Birds*, *Many EEGs*...

Pour y remédier, la communauté des chercheurs s'est attachée à identifier de manière précise les pratiques de recherche susceptibles d'être à l'origine de ces impasses.

3. Évolution des pratiques de recherche

Dès la publication des premières réflexions et données sur les échecs de réplifications, plusieurs chercheuses et chercheurs se sont emparé-es de la question des biais et pratiques de recherches problématiques (on parle alors de *pratiques de recherche discutables*⁵) pouvant expliquer ces résultats. Quels biais et quelles pratiques contestables sont à l'origine d'effets peu robustes et donc peu répliquables? Nous allons tout d'abord identifier les éléments qui relèvent de biais systémiques, c'est-à-dire qui relèvent du fonctionnement et des normes de la recherche. On s'intéressera ensuite plus localement aux pratiques que les chercheuses et chercheurs adoptent dans leurs pratiques ordinaires, et qui peuvent créer d'importantes distorsions à leur insu.

3.1. Les problèmes à un niveau systémique

3.1.1. Le biais de publication

Il existe un consensus concernant les biais de publication en psychologie. Les données publiées ont tendance à être principalement des données pour lesquelles on observe une différence significative allant dans le sens des hypothèses. Les données pour lesquelles il n'y a pas de différence significative ont, à l'inverse, tendance à être beaucoup plus difficilement publiées. Quelques auteurs invoquent le *biais de confirmation* pour analyser cette tendance, c'est-à-dire la propension des individus à préférer confirmer des éléments plutôt que de les infirmer. Ce biais de publication provoque une sur-confiance dans l'effet publié. Lorsqu'on consulte la littérature scientifique, seuls les articles qui montrent un effet significatif ressortiront. Dans une étude publiée en 2012, Fanelli a analysé 4 600 articles publiés dans différentes disciplines scientifiques (e.g., psychologie, biologie, physique, immunologie...) entre 1990 et 2007. En 1990, la proportion d'articles indiquant un résultat significatif était de 70 %. En 2007, on observe une forte augmentation par rapport à la première année de mesure, avec 85 % d'articles publiés pour lesquels une différence significative est indiquée. Lorsqu'on s'intéresse uniquement aux résultats en psychologie, le pourcentage monte à 90 %.

Un autre élément important souvent associé au précédent point concerne la néophilie (c'est-à-dire le besoin de nouveauté). Il existe une norme de publication (qui tend à évoluer) qui consiste à valoriser les recherches innovantes exposant des résultats inédits au détriment des réplifications de recherches existantes (Chambers, 2017). Cette recherche de nouveauté va de pair avec la recherche de résultats significatifs.

3.1.2. Le manque de réplifications directes

De nombreuses réplifications sont des réplifications dites « conceptuelles » : il s'agit des études dans lesquelles on cherche à reproduire le concept d'une expérience (i.e., l'impact de telle modalité de prévention sur le changement de comportements) sans utiliser strictement les mêmes variables indépendantes et dépendantes. La flexibilité dans la méthodologie utilisée provoque d'importantes distorsions de la fiabilité perçue d'un effet (Peels et Bouter, 2021). Bien que l'on distingue ici les réplifications directes et les réplifications conceptuelles (dans un souci de description historique de l'évolution des conceptions et des pratiques de la recherche), certains auteurs contestent

5. *Questionable Research Practices* en anglais

l'utilisation de cette distinction, jugée erronée et induisant des erreurs dans la définition même de ce qu'est une réplication (Nosek & Errington, 2020). Gardons ici en tête que l'objectif de la réplication est de faire progresser la connaissance scientifique en confrontant les données existantes à de nouvelles données. L'utilisation qui est faite de la réplication (et la valeur supérieure donnée aux réplifications directes) peut conduire à des erreurs et à des biais de toute un domaine de recherche. Une réplication réussie fournit des preuves de généralisation dans des conditions qui diffèrent inévitablement de celles de l'étude originale (selon Nosek & Errington, 2020, aucune réplication ne peut être exacte); une réplication infructueuse indique que la fiabilité de la découverte peut-être plus limitée que ce qui avait été reconnu auparavant. Définir la réplication comme une confrontation des attentes théoriques actuelles clarifie son rôle important de générateur de progrès scientifique. Dans cette optique, la réplication se définirait plutôt comme étant une étude pour laquelle le résultat est une preuve de l'effet mis en avant dans une recherche antérieure. Cette définition alternative a pour objectif de réduire l'importance des caractéristiques méthodologiques de l'étude et d'augmenter l'importance de l'interprétation des résultats possibles.

3.1.3. Le manque de rétractations

Un article publié peut être rétracté pour différentes raisons : une erreur technique, des échecs répétés à reproduire un effet, ou encore une fraude avérée, comme cela a été le cas dans l'affaire Stapel, ce psychologue social néerlandais qui a falsifié les données de plusieurs dizaines d'articles publiés dans les revues phares de la discipline. Chris Chambers, dans son ouvrage *Les sept péchés mortels de la psychologie* conçoit la réplication comme un système immunitaire et la rétractation comme la dernière étape de défense : l'ablation. Bien qu'elle puisse sembler très utile dans certains cas, en psychologie, la rétractation n'est pas du tout une habitude courante. Par conséquent, des articles, même s'ils présentent des erreurs techniques ou méthodologiques, sont toujours citables et utilisables dans le cadre de nouveaux projets de recherche, ce qui pose un problème évident pour la robustesse scientifique du domaine concerné.

3.2. Les problèmes à un niveau individuel

Les pratiques de recherche discutables interviennent à différentes étapes de la réalisation d'un projet de recherche, dès la conception de la recherche aux partages des résultats. La liste ci-après n'est pas exhaustive, mais a pour objectif de dresser une vue d'ensemble des principales pratiques problématiques.

3.2.1. Le p-hacking et la flexibilité dans l'analyse des données

Le p-hacking fait référence aux analyses de données réalisées dans le but de mettre en avant des résultats statistiquement significatifs, alors qu'en réalité, il n'y a pas d'effet observable. En d'autres termes, il s'agit d'une sélection involontaire de données prometteuses et dignes d'intérêt qui peut conduire à un excès de résultats significatifs. Cette flexibilité d'analyse des données peut prendre des formes diverses : exclusion de données ou de participants jugés atypiques ou sélection de conditions expérimentales, dichotomisation de variables continues, etc. Le problème majeur dans ce cas, c'est que ces opérations d'accommodation des données ne sont jamais restituées avec transparence dans les articles, ce qui donne l'illusion que les chercheuses et chercheurs ont adopté une démarche hypothético-déductive alors qu'il s'agit d'une démarche exploratoire. Bien sûr, il ne s'agit pas ici de jeter le discrédit sur la démarche exploratoire, mais simplement de mettre l'accent sur le manque de transparence dans la démarche scientifique qui amène nécessairement à un affaiblissement du caractère répliquable d'une étude et à l'augmentation du nombre d'erreur de type I (e.g., faux positifs).

Des chercheurs ont montré que la flexibilité dans l'analyse des données génère des p-valeurs vide de sens (Simmons, Nelson & Simonsohn, 2011). Ils ont simulé une expérience au design très

simple : une variable indépendante (une intervention), deux variables dépendantes (mesures du comportement) et une covariable (le genre des participants). La simulation a été configurée pour qu'il n'y ait pas d'effet significatif de la VI (H_0 est vrai et ne peut être rejeté, en d'autres termes cet effet n'existe pas dans la population). Ensuite, ils ont généré 15 000 fois les données de l'expérience fictive et ont étudié le nombre de fois où la p-valeur est significative. Dans le cadre d'analyse des données sans flexibilité, on observe 5 % de faux positifs⁶. Mais lorsque de la flexibilité est introduite (nombre de participants inclus dans les analyses ou inclusion de la covariable) ce pourcentage augmente drastiquement (jusqu'à 60 %).

Des méthodes comme celle de la «*p-curve*» ont été développées afin de déterminer si le p-hacking est présent dans une littérature donnée (Simonsohn, Nelson et Simmons, 2014). La méthode de la «*p-curve*» repose sur l'analyse des distributions des p-valeurs. Si on considère une littérature sans p-hacking (et pour laquelle ou l'effet existe vraiment, donc H_0 est rejeté) on devrait observer plus de p-valeur autour de l'extrémité gauche de la distribution (c'est-à-dire autour de .01). À l'inverse, si on considère une littérature avec p-hacking on devrait observer une distribution avec un pic des valeurs p juste en dessous de .05.

3.2.2. Déterminer le nombre de participants après avoir regardé la significativité

Une telle pratique consiste à déterminer le nombre de participant au fur et à mesure de la passation et jusqu'à l'obtention d'un résultat significatif. Il n'est pas possible de concilier cette pratique avec l'utilisation du test d'hypothèses nulle (couramment nommé *NHST* en anglais; *Null Hypothesis Significance Testing*). Le test d'hypothèse nulle consiste (comme son nom l'indique) à estimer la probabilité des données recueillies lors de l'expérience (c'est-à-dire, est-ce que ces données sont plus ou moins crédibles) lorsque l'hypothèse est nulle (c'est-à-dire, lorsqu'il n'y a pas d'effet dans la population). Cette estimation de la probabilité va varier au fur et à mesure de l'ajout de participants. Si l'on augmente le nombre de tests d'hypothèses, on augmente nécessairement la probabilité d'observer un résultat statistiquement significatif, et donc la probabilité d'observer des erreurs de type I (Simmons, Nelson, & Simonsohn, 2011). Bien utiliser le test d'hypothèse nulle implique donc nécessairement de devoir choisir en amont de la récolte des données la taille d'échantillon nécessaire à détecter un effet s'il existe⁷.

3.2.3. Des informations méthodologiques lacunaires

Au début de ce chapitre, nous avons abordé l'importance du caractère répliquable d'une étude afin de pouvoir considérer les données qui en sont issues comme robustes. La section méthode des articles publiés a exactement pour finalité de fournir aux lectrices et lecteurs de l'article des éléments précis sur ce qu'il s'est passé dans l'étude. Une méthodologie complète est une méthodologie qui va permettre la réplication. Or, 70 % des chercheurs et chercheuses d'une étude portant sur les pratiques de recherche auto-reportent ne pas déclarer (partiellement ou totalement) les variables utilisées.

6. Ici le 5 % correspond à la signification de la p-valeur elle-même, $\alpha = .05$.

7. Il ne faut pas confondre cette pratique avec l'analyse séquentielle des données, qui consiste également à analyser les données au fur et à mesure de la collecte de celles-ci jusqu'à obtenir suffisamment d'évidence pour pouvoir conclure (à l'existence d'une différence ou d'une absence de différence). Toutefois, dans ce cas-ci, il y a un contrôle du taux d'erreur de type I. Les analyses de données séquentielles vont permettre d'augmenter la taille de l'échantillon (pour augmenter la puissance statistique) à moindre coût humain (nous reviendrons sur ce point dans la suite de ce chapitre). Dans tous les cas, la démarche est bien différente du problème soulevé quant à l'arrêt de la collecte des données lorsque la p-valeur est en dessous de .05. Il s'agit ici d'une démarche transparente et déterminée *a priori*.



FOCUS SUR...

QUELLES SONT LES LIMITATIONS RAPPORTÉES DANS LES ARTICLES DE FORMAT COURT EN PSYCHOLOGIE SOCIALE ?⁸

Quelles sont les limites que mentionnent les chercheurs dans les articles qu'ils publient ? C'est l'objectif de la recherche menée par Clarke, Schiavone et Vazire en 2023, publiée au *Journal of Personality and Social Psychology*. L'idée est simple : les limites mentionnées le plus souvent dans la partie finale des articles de psychologie sociale et de la personnalité devraient offrir un aperçu des limites générales de ce champ de recherche, et l'évolution de l'évocation de ces limites peut nous informer sur la prise en compte des faiblesses de notre discipline et des voies proposées pour y remédier. Mais de quelles limites parlons-nous plus particulièrement ? Pour les définir, les auteurs ont décidé de se concentrer sur les limites liées à :

- **La validité externe**, affectant la généralisabilité des résultats, par exemple en raison de caractéristiques trop spécifiques dans les échantillons ou alors de designs expérimentaux trop découplés de situations naturelles.
- **La validité de construit**, influant sur la certitude d'avoir mesuré ou manipulé de manière adéquate un construit ou un concept d'intérêt, comme l'utilisation de mesures trop brèves ou le recours exclusif à des mesures auto-rapportées.
- **La validité interne**, impactant la certitude des inférences causales, par exemple, la non-prise en compte de variables externes (Z) pouvant influencer à la fois les variables prédictrices (X) et de réponse (Y), induisant des relations fallacieuses dans les designs expérimentaux.
- **La validité statistique**, réduisant la certitude des conclusions et inférences statistiques d'une étude, par exemple avec l'utilisation d'échantillons de petite taille entraînant une faible puissance statistique, ou les risques liés aux erreurs de Type-1 et de Type-2 dans les conclusions des études.

Les auteurs ont analysé tous les articles empiriques parus entre 2010 et 2020 dans la revue *Social Psychology and Personality Science*, recensant ainsi 440 articles. La moitié de ces articles contenait une sous-section claire et distincte abordant les limites de la recherche. Au total, les auteurs ont répertorié 831 limites. Ils se sont alors intéressés au nombre de limites rapportées dans les articles ainsi que leur évolution, mais également à la prévalence de ces limites au sein des quatre validités (externe, interne, de construit, et statistique). Ils ont observé que les articles contenant une section claire « limites » rapportaient en moyenne deux fois plus de limites (2,6 limites) que les articles n'en contenant pas (1,2 limite). De plus, une évolution temporelle dans le rapport des limites était perceptible, indiquant que nous les reconnaissons et rapportons de plus en plus. Ces premiers résultats suggèrent que des sections spécifiques abordant les limites dans les articles peuvent inciter les chercheurs à les reconnaître et à les déclarer davantage dans leurs travaux, mais aussi que les pratiques de recherche évoluent et que nous reconnaissons davantage les limites de nos travaux. Ensuite, en examinant les limites rapportées dans les articles et leurs caractéristiques, il en ressort qu'elles sont le plus souvent en rapport avec la validité externe (40,9 %), puis parfois avec la validité de construit (34,7 %) ou la validité interne (32,7 %), et plus rarement avec la validité statistique (20 %). Les auteurs soulignent d'une part qu'il faudrait que nous portions d'avantage d'attention à la validité externe de nos recherches, car de toute évidence c'est une limite majeure dans notre champ, mais les auteurs soulignent aussi qu'il est surprenant que si peu de limites rapportées soient en lien avec la validité statistique, à côté de la prééminence de ce discours dans la révolution de la crédibilité (Vazire *et al.*, 2022).

8. Kevin Vézirian, Université Savoie Mont Blanc.

Que peut-on conclure? Tout d'abord, que se baser sur le cadre théorique des différentes validités (externe, interne, de construit, et statistique) est pertinent pour catégoriser les limites rapportées dans les recherches en psychologie sociale et de la personnalité. Ensuite, malgré une évolution dans nos pratiques et une augmentation dans le rapport des faiblesses de nos travaux, les auteurs rapportent qu'en règle générale trop peu de limites sont rapportées dans les articles (1,5 limite), ce qui peut directement affecter la crédibilité de notre champ disciplinaire (Hoekstra & Vazire, 2021).

On peut ajouter que la forte prévalence des limitations concernant la validité externe indique qu'il serait temps d'améliorer drastiquement les pratiques en ce domaine, plutôt que de s'en excuser après coup. Enfin, il semble qu'en dépit de la grande attention portée à la validité des conclusions statistiques dans le discours scientifique, les préoccupations liées aux statistiques ne sont pas particulièrement mises en avant par les chercheurs. Il semblerait donc qu'il y ait un écart entre le discours du mouvement Open Science et les pratiques de terrain.

3.2.4. Le manque de puissance

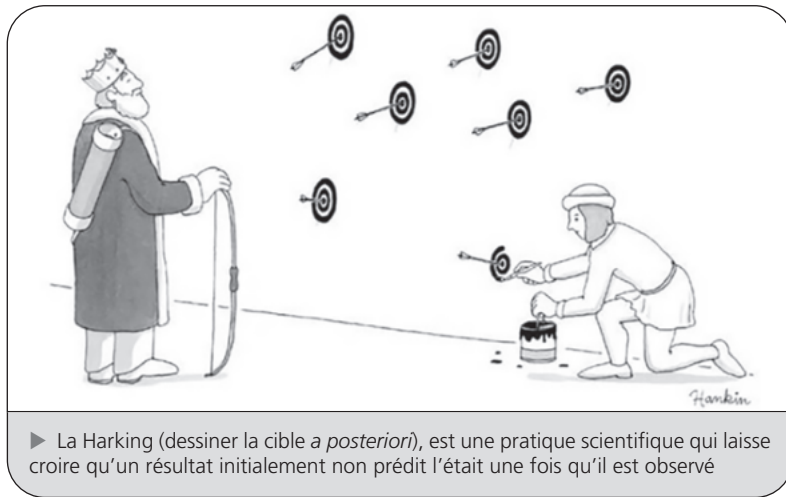
La puissance statistique correspond à la probabilité de rejeter H_0 lorsqu'un effet existe dans la population. En d'autres termes, elle correspond à la probabilité de détecter un effet s'il existe vraiment (Abraham et Russell, 2008). On parle de puissance statistique élevée lorsqu'un test d'hypothèse est susceptible de trouver un effet qui existe dans la population, et de puissance statistique faible lorsqu'un test a peu de chances de détecter un effet qui existe dans la population. Concrètement, si la puissance statistique est de 80 %, un test d'hypothèse a 80 % de chances de détecter un effet qui existe réellement. De la même manière, si la puissance statistique est de 10 %, le test d'hypothèse a 10 % de chances de détecter l'effet qu'il existe vraiment. Or, 10 % de chance est une probabilité très faible. La puissance statistique peut être utilisée comme un outil pour estimer le nombre d'observations ou la taille de l'échantillon nécessaire pour détecter un effet dans une expérience. Elle peut également être calculée *a posteriori* d'une collecte de données de manière à déterminer la confiance dans les conclusions de l'étude. La taille de l'échantillon doit être déterminée en fonction soit de l'ampleur de l'effet attendu, de la puissance souhaitée et du niveau alpha prévu du test statistique, soit sur la largeur souhaitée de l'intervalle de confiance entourant l'estimation de la taille de l'effet (Lakens, 2014). Les recherches en psychologie ont beaucoup été critiquées pour leur insuffisante puissance statistique (Maxwell, 2004).

3.2.5. Le HARKing (*Hypothesizing After the Results are Known*)

La «*formulation des hypothèses une fois les résultats connus*» (pour une traduction littérale) consiste à présenter une hypothèse post-hoc comme s'il s'agissait d'une hypothèse posée *a priori* (Kerr, 1998)⁹. Concrètement, le HARKing fait référence aux parties introductives de présentation théorique qui ont été rédigées après avoir analysé les données et qui ne sont plus cohérentes avec les hypothèses initiales (pré-analyses des données). Cette pratique va avoir pour conséquence d'accroître le nombre d'erreurs de type I¹⁰. Lorsqu'il y a HARKing, une hypothèse que l'on devrait prendre avec prudence puisque *post-hoc* se fait passer pour une hypothèse formulée *a priori* et bénéficie donc à tort de l'authenticité et du bien-fondé de cette dernière.

9. Norbert Kerr a créé l'acronyme avec «hark», qui signifie «écoutez-moi», Kerr, N. L. (1998). HARKing: Hypothesizing after the results are known. *Personality and Social Psychology Review*, 2, 196–217.

10. Sur les erreurs de types I et II, se reporter au chapitre 3 consacré aux méthodologies de la recherche.



3.2.6. Ne pas reporter l'ensemble des variables dépendantes et conditions

Cette pratique est directement liée à la flexibilité dans l'analyse des données. En effet, lorsqu'une variable n'est pas reportée, c'est qu'en général elle ne donne pas les résultats attendus. Bien qu'il puisse paraître utile de procéder ainsi « cette variable ne convenait finalement pas théoriquement », cette pratique est, elle aussi, problématique car contribue directement à la difficulté de réplication. Imaginez que l'on mène une étude dans laquelle nous avons deux VIs et 4 VD. En testant toutes les combinaisons possibles, il s'avère que l'on obtient un effet significatif de la VI 1 sur la VD 3. Comme nous l'avons vu avec la simulation de Simmons et ses collaborateurs (2011), si l'on génère un grand nombre de d'échantillons, on produira des résultats significatifs bien qu'il n'y ait pas d'effet dans la population (= faux positif). Il s'avère qu'en multipliant le nombre de variables à analyser la probabilité d'obtenir un faux positif augmente. On se donne ensuite l'illusion que cette probabilité n'est en réalité pas si importante en ne déclarant qu'une VI et qu'une VD.

3.2.7. Le manque de partage (données, matériels...)

Toujours dans un but de garantir la transparence et la reproductibilité, le partage de tout élément en lien avec les études menées est capital. En 2006, sur 400 demandes d'accès à des données d'expérience publiées lors des 18 derniers mois, seulement 38 se sont terminées par un réel accès aux données (donc 73 % de refus de partage des données). En 2011, moins de la moitié (43 %) des auteurs d'expériences publiés dans les revues *Journal of Personality and Social Psychology* et *Journal of Experimental Psychology : Learning, Memory and Cognition* ont partagé leurs données.

3.3. La prévalence des pratiques de recherche discutables

En 2012, une enquête menée auprès d'un échantillon de 2000 chercheuses et chercheurs en psychologie aux États-Unis (toutes disciplines confondues) a indiqué que plus de 75 % disaient ne pas reporter toutes les variables dépendantes des études menées, plus de 70 % affirmaient collecter des données supplémentaires après avoir vérifié la significativité de l'effet, plus de 30 % ont indiqué arrondir les p-valeurs en dessous (.05 au lieu de .054), et plus de 30 % ont indiqué arrêter la collecte de données une fois obtenu le résultat désiré (John, Loewenstein and Prelec, 2012). Quelques années après, et puisqu'il n'y a pas de raison que la méta-science soit exempte de tentatives de réplication, Fiedler et Schwarz (2016), ont essayé de répliquer les résultats de John

et ses collaborateurs (2012). Dans leur réplique conceptuelle¹¹ (l'évaluation des QRP n'était pas réalisée avec les mêmes questions, et les participants étaient des chercheuses et chercheurs de laboratoires allemands), les auteurs ont observé seulement 10 % d'utilisation des pratiques de recherche discutables. Puis, Agnoli *et al.* (2017) ont à leur tour retrouvé des résultats plus proches de ceux de John *et al.*, 2012, auprès d'un échantillon de chercheurs de laboratoires italiens, et en utilisant strictement la même méthodologie que l'étude de 2012. Plus récemment, dans d'autres travaux réalisés aux États-Unis, la prévalence des pratiques de recherche discutables est estimée à 18 % dans les 12 derniers mois (Fox, Honeycutt, Jussim, 2022)¹². Nous reviendrons dans la dernière partie de ce chapitre sur l'importance de ces données pour réfléchir à la direction future de la discipline. Pour terminer sur la prévalence des pratiques de recherche discutables, de récents travaux ont porté sur leur utilisation par les étudiants de psychologie (au Canada; Moran *et al.*, 2022). Près de 65 % indiquent avoir utilisé au moins une pratique de recherche discutable dans leur dernier travail de recherche, et 79 % indiquent avoir vu des étudiants utiliser au moins l'une pratique de recherche discutable.

4. Les nouvelles pratiques de recherches

L'ensemble de pratiques présentées ci-dessous ont toutes pour objectif commun de faire gagner en robustesse la recherche en psychologie; elles évoluent encore, bien que les grandes lignes soient relativement consensuelles. Nous reprenons ici plusieurs éléments du glossaire communautaire des termes liés à la science ouverte (Parsons *et al.*, 2022). Un ensemble de 112 chercheuses et chercheurs ont défini 250 termes utilisés durant des échanges sur les nouvelles pratiques de recherche (i.e., Code ouvert, CRediT, Meta-analysis, JAMOV...).

4.1. Les nouvelles recommandations

En 2014, un comité de chercheuses et chercheurs publie le « *Transparency and Openness Promotion* » (i.e., « *TOP Guidelines* »; Nosek *et al.*, 2014). Il s'agit de l'un des premiers documents (à destination des revues scientifiques) à statuer sur un ensemble de pratiques de la recherche à favoriser. Il est composé de recommandations pour inciter et accompagner les revues scientifiques dans leur mutation pour plus de robustesse de la recherche *via* la modification des prérequis des journaux. Puisque la publication est un processus quasi omniprésent dans la pratique de la recherche, s'attaquer aux consignes de publications devrait modifier les pratiques de la recherche.

Ces recommandations sont organisées en huit catégories. Elles ont pour objectif de faire évoluer la communication scientifique en la rendant plus transparente. Ces catégories de recommandations se complètent dans la mesure où l'adoption de l'une facilite l'adoption des autres. Elles essaient de prendre en compte, autant que faire se peut, les obstacles pouvant intervenir dans l'adoption de ces pratiques. Dans le document à destination des journaux, chacune des catégories est organisée en trois niveaux : 1) le journal recommande cette pratique, 2) le journal adhère à cette pratique, 3) le journal requiert l'utilisation de cette pratique. Dans

11. En d'autres termes, la méthodologie variait, mais le concept étudié restait le même, par opposition à réplique directe qui est, elle, strictement identique.

12. Dans cet article, la stigmatisation des chercheuses et chercheurs utilisant des pratiques de recherche discutables a également été évaluée auprès de 1 775 participants. Environ 77 % des participants pensaient que les chercheurs avaient une mauvaise opinion de celles et ceux qui utilisent des pratiques de recherche discutables. Par ailleurs, plus de 55 % s'accordaient sur le fait que la plupart des chercheurs ne laisseraient pas un collègue utilisant des pratiques de recherche discutables encadrer leurs étudiants. Enfin, plus de 40 % pensaient qu'utiliser les pratiques de recherche discutables était un signe d'échec professionnel.

cette partie de chapitre seront abordées des recommandations relativement génériques, pouvant fonctionner avec la plupart des projets de recherche en psychologie sociale. Toutefois, il est maintenant possible d'accéder à des recommandations très précises en fonction du contexte de recherche. C'est par exemple le cas pour les recherches en psychologie interculturelle (Lui *et al.*, 2022) ou pour les recherches en psychophysiologie (Clayson *et al.*, 2022).

Les 8 pratiques recommandées par le comité de chercheuses et chercheurs sont les suivantes¹³ (Nosek *et al.*, 2014) :

- **Les citations (1)**

Tous les types de travail devraient être cités : données, code, méthode.

- **La transparence des données, de l'analyse des données, du matériel expérimental et de la méthodologie (2, 3, 4, 5)**

Les informations disponibles de toutes les étapes de la recherche devraient être partagées. Lorsque ces éléments sont disponibles, la reproductibilité de l'étude est très importante. Les données peuvent être réanalysées, le matériel expérimental peut être réutilisé, les analyses peuvent être reconduites. Par conséquent, la moindre erreur peut être détectée et facilement corrigée. Si un doute existe quant au moment de partager ces éléments, je reprends la phrase de Klein *et al.*, (2018) «Lorsqu'il s'agit de savoir quand partager, il est préférable de le faire à n'importe quel moment plutôt que jamais».

- **Le préenregistrement de l'étude et des analyses (6, 7)**

Le préenregistrement d'une étude est une procédure menant à la production d'un document spécifiant la conception, la taille de l'échantillon, les hypothèses et les analyses statistiques prévues pour une étude ou des données et les analyses statistiques prévues pour une étude ou un ensemble de données (Simmons & Simonsohn, 2017). Il permet de lutter directement contre le biais de confirmation. Il s'agit d'une étape relativement peu coûteuse, et potentiellement très bénéfique. Elle permet aux chercheuses et chercheurs (actrices et acteurs du projet, mais aussi lectrices et lecteurs de l'article final) de faire la distinction entre les analyses confirmatoires (c'est-à-dire qui testent des prédictions) et les analyses exploratoires (c'est-à-dire qui génèrent des prédictions pour de futurs projets de recherche).

Pour les analyses confirmatoires, les prédictions sont indépendantes des données car les prédictions sont faites *a priori*, alors que pour les analyses exploratoires les prédictions dépendent des données (Logg et Dorison, 2021). Dans la plupart des cas, le problème ne vient pas de l'utilisation de l'une ou l'autre des types analyses, mais ils surviennent lorsque celles-ci sont confondues (surtout dans le cas où une analyse exploratoire est présentée comme une analyse confirmatoire). Les chercheuses et chercheurs peuvent alors surestimer la probabilité qu'un résultat donné se reproduise à l'avenir. Dans ces cas, les chercheuses et chercheurs sont incapables de faire la différence entre un effet «vrai» (susceptible de se répliquer) et un effet dû à un faux positif (Logg et Dorison, 2021). L'avantage essentiel du préenregistrement d'une étude et de ses analyses est donc de permettre efficacement cette distinction de démarche : confirmatoire ou exploratoire.

- **La réplication (8)**

La soumission de réplication d'étude et le rapport de déclaration («registered report») devraient être favorisés (nous reviendrons sur ce point dans la partie suivante en abordant les différents nouveaux types de communications).

13. Il existe d'autres documents et articles de recommandations de nouvelles pratiques de recherches (voir par exemple Klein *et al.* 2018 ou Morling *et al.*, 2020).

Un vif engouement a également pris place dans la littérature pour l'évolution des analyses de données. Les recommandations ont énormément évolué. Nous présentons ici les trois principales recommandations sur la question de l'analyse des données¹⁴.

- Les analyses de puissance *a priori* et tests séquentiels d'analyses
- Le report des tailles d'effet et intervalle de confiance
- Les tests d'équivalence

4.2. Les nouvelles formes de projets

En abordant la question de la réplication en début de chapitre, nous avons mentionné les « Many Labs » qui se sont développés à partir de 2015. Le principe est relativement simple : une ou plusieurs mêmes études sont menées en même temps par plusieurs équipes de chercheuses et chercheurs à travers le monde, ou certaines parties du monde. L'objectif est de tester la robustesse d'un effet, en tentant de la répliquer dans différents contextes. À l'origine, ce « concept » a été proposé par l'équipe de l'*Open Science Collaboration*. Il est maintenant repris par de nombreuses autres équipes de recherche. Dans la même veine, plusieurs projets de *Many Analyst* ont vu le jour ces dernières années (voir par exemple : Hoozeveen, Sarafoglou, van Elk, et Wagenmakers, 2022). Ici, il ne s'agit pas de récolter des données plusieurs fois pour une même étude, mais d'analyser plusieurs fois (*via* différentes chercheuses et chercheurs) un même jeu de données. L'intérêt ici est d'identifier l'impact d'éventuelles différences dans l'analyse de données sur les conclusions quant à un effet donné.

De récentes publications (par exemple : Baumeister, Tice & Bushman, 2023) mettent en avant un ensemble de précautions à prendre afin de mener une étude multisite de réplication. Baumeister et ses collègues (2023) considèrent que les réplifications multisites présentent de nombreux avantages en termes de crédibilité, de taille d'échantillon, de transparence. Cependant, ces scientifiques pointent un certain nombre de difficultés pouvant conduire à un échec de réplication qui ne serait pas dû à l'absence réelle d'effet dans l'étude initiale : données exclues, contrôles de manipulation inexistantes ou inappropriés, etc. L'article de Baumeister *et al.* (2023) force à la réflexion quant à la considération des réplifications multisites comme méthode définitive pour statuer sur la véracité d'un effet. Il n'est pas nécessaire, selon ces chercheurs, de dresser un bilan si négatif de l'état de la littérature en psychologie sociale depuis ces débuts. Un questionnement sur les méthodes employées lors des projets de réplication multisite semble absolument fondamental afin de les poursuivre dans un esprit scientifiquement constructif.

4.3. Les nouvelles formes de communications

4.3.1. La contribution des auteurs

Toujours dans un but de gain de transparence, la quantité d'information fournie concernant la participation des auteurs dans un projet de recherche est plus dense. Une des taxonomies les plus utilisées est celle de CRediT (*Contributors Roles Taxonomy*, <https://credit.niso.org/>). CRediT propose 14 types de contributions au projet de recherche : la conceptualisation de l'étude, la gestion de données, les analyses statistiques, l'obtention de financement, les passations, la méthodologie, la gestion du projet, la mise à disposition de ressources, la programmation, la supervision, la vérification du caractère reproductible de l'étude, la visualisation des résultats, l'écriture de la première version de l'article et enfin l'écriture et la révision de l'article.

14. On ne traitera pas ici des différences entre la démarche fréquentiste et bayésienne. Aucune des deux méthodes n'est particulièrement préconisée (ni déconseillée) dans le cadre d'une démarche scientifique robuste et intégrée.

4.3.2. Méta-analyses et revues systématiques

Une méta-analyse est une synthèse de résultats issus de différentes études et examinant le même phénomène (Glass, 1976). En combinant les données de plusieurs études, une méta-analyse permet de fournir une estimation plus précise d'un effet qu'une étude seule. Les méta-analyses permettent de quantifier l'hétérogénéité des données entre les études (elles sont donc particulièrement utiles lorsqu'il n'y a pas de consensus dans la littérature et que les données observées vont dans des sens opposés d'un article à l'autre). L'une des plus grandes menaces à la validité des résultats des méta-analyses est le biais de publication, c'est-à-dire que la publication des études dépend de la direction et de la signification statistique des résultats (Van Aert, Wicherts & Van assen, 2019). Si le travail de recensement des données portant sur l'effet d'intérêt n'est pas réalisé minutieusement, en incluant les données publiées et non publiées, significatives et non significatives, ce risque est d'autant plus grand. Par contre, si ce travail est réalisé, conduire une méta-analyse est aussi l'occasion d'examiner le biais de publication d'une littérature donnée. L'estimation du biais de publication (bien qu'il ne soit pas nécessaire pour réaliser une méta-analyse) peut-être, dans ce cas, réalisée avec précision.

On parle de revues de littératures lorsque les chercheuses et chercheurs effectuent un travail de résumé de la littérature sur un sujet particulier. En revanche, les revues systématiques font quant à elle référence à une analyse très complète de la littérature existante afin de répondre à une question de recherche spécifique. Les revues systématiques ont pour objectif d'évaluer et synthétiser toutes les recherches précédentes sur une question donnée. Bien que les revues systématiques ne constituent pas une nouvelle forme de communication des résultats issus de travaux scientifiques, leur nombre a considérablement augmenté ces dernières années (Ioannidis, 2016). De récentes méthodes ont été développées afin de privilégier la publication de revues systématiques transparentes et robustes. C'est notamment le cas de « PRISMA 2020 » (Page *et al.*, 2021). Dans cet article méthodologique, les chercheuses et chercheurs proposent un ensemble de recommandations permettant de limiter les biais de réalisation de la revue systématique.

Plusieurs autres formats d'articles synthétiques relativement similaires existent et sont de plus en plus publiés, c'est notamment le cas des « revues parapluie » (*Umbrella review*). Il s'agit d'un type d'article permettant d'établir clairement les différentes pratiques méthodologiques d'une littérature donnée. À notre connaissance, c'est l'une des meilleures façons d'avoir une vue d'ensemble robuste d'une question de recherche (pour plus de détails, voir Faulkner, Fagan et Lee, 2022). En d'autres termes, elle consiste à faire une revue des revues qui existent déjà (Faulkner *et al.*, 2021, Fusar-Poli & Radua, 2018). Cette approche est largement utilisée pour des questions de recherches appliquées, notamment dans la recherche médicale.

4.3.3. Les Registered Report

Il s'agit d'un format de publication scientifique qui comprend une phase de révision par les pairs en amont de la récolte de données. Autrement dit, le contexte théorique, la méthode de l'étude et les analyses statistiques prévues sont expertisés avant que la récolte de données ne commence. Si l'article est accepté lors de cette première phase, les chercheuses et chercheurs peuvent mener la collecte des données. S'ensuit ensuite une deuxième phase d'expertise lors de laquelle les pairs évaluent si les déclarations faites initialement ont été correctement respectées. Lors de cette deuxième phase de révision, les résultats importent peu. En effet, ce format d'article a pour objectif de favoriser la mobilisation de solides théories et la mise en place de méthodologie robuste. Lorsque c'est le cas, l'article a la garantie d'être publié quelles que soient les données obtenues.

4.3.4. Les preprints

Un preprint (on trouve parfois le terme pré-publication en français) correspond à une version publique d'un article scientifique qui précède la publication dans une revue scientifique. Le plus

grand avantage de ce type de document est de permettre l'accès à une information scientifique sans perdre le temps du processus de révision des revues scientifiques. L'inconvénient direct, c'est qu'il ne s'agit pas d'une information révisée par les pairs. Les preprints sont généralement postés sur une plateforme de dépôt (par exemple : PsyArXiv, MetaArXiv, HAL...), ce qui facilite la diffusion des documents. Également, cette méthode de dépôt va permettre une recherche bibliographique plus facile que si le document n'était pas mis en ligne sur ces plateformes regroupant les preprints. Un identifiant permanent (e.g. DOI) est habituellement généré, ce qui permet également de citer et retrouver facilement un preprint. Les preprints peuvent être publiés à n'importe quel moment du projet de recherche (principalement juste avant la soumission dans une revue).

4.3.5. Les revues

La publication dans les revues dites « Open Access » (c'est-à-dire en libre accès) est de plus en plus valorisée. Afin de comprendre ce à quoi correspond la notion de libre accès pour un article scientifique, je vais tâcher de très succinctement expliquer le fonctionnement du système de publication de la recherche (cette question, comme beaucoup d'autres traitées dans ce chapitre, pourrait mériter un chapitre à elle seule). Une fois les données d'une étude analysées, les chercheuses et chercheurs rédigent (en général) un article qu'elles et ils soumettront dans une revue scientifique correspondant à la thématique traitée dans l'étude. Se pose alors le choix de la revue de publication. Ce choix peut se faire en premier lieu en fonction de la thématique d'intérêt, de la notoriété de la revue, mais également selon la gestion financière des frais d'éditions et de publication. En effet, tout article publié est soumis à des frais d'éditions et de publications mais la gestion de ceux-ci varie énormément d'une revue à une autre.

- **Premier cas, les universités et/ou structures de recherche payent.**

La majorité des revues fonctionnent avec ce principe. C'est par exemple le cas de la revue *Journal of Experimental Social Psychology*, de la revue *Social Psychological and Personality Science*, ou encore de la revue *Personality and Social Psychology Bulletin*. La publication est donc gratuite pour les chercheuses et chercheurs, mais c'est aux collègues qui souhaitent lire l'article à payer (les universités et structures de recherche payent donc des abonnements aux revues pour permettre la lecture). L'accès à ces articles peut être complexe puisqu'il faut être en mesure de se connecter via une institution de rattachement (qui est abonnée à la revue d'intérêt). Tout le monde ne peut donc pas avoir accès à cette information scientifique. Toutefois, les chercheuses et chercheurs peuvent choisir de déposer le contenu des articles publiés dans ce type de revue (souvent il s'agit des versions soumises non mises en forme) sur des archives ouvertes comme HAL ou PsyArXiv et donc de rendre accessible l'information. On parle dans ce cas de la voie verte (ou Green Open Access) lorsque l'article est librement accessible à partir d'une archive ouverte.

- **Deuxième cas, les chercheuses et chercheurs payent.**

Il s'agit là des chercheuses et chercheurs ayant rédigé l'article qui payent les frais au moment de la publication. On parle dans ce cas de la voie dorée (ou Gold Open Access) lorsque l'article est librement accessible dès sa publication par la revue. C'est par exemple le cas de la revue *Plos One*, ou *Frontiers*. Ces articles sont facilement accessibles à qui souhaite les lire puisque la version PDF des articles est téléchargeable depuis le site de la revue. Tout le monde peut accéder à cette information scientifique, mais tout le monde ne peut pas publier dans ce type de revue, ce qui crée inévitablement des inégalités (Smith *et al.* 2022). En effet, les frais sont souvent très élevés et dépendent directement des financements dont disposent les chercheuses et chercheurs. Notons tout de même que certaines revues disposent de système de réductions ou d'exonérations en fonction de critères géographiques notamment.

- **Troisième cas, c'est gratuit pour tout le monde, on parle de libre accès.**

Ce n'est pas exactement gratuit, les frais n'ont pas soudainement disparu, mais les revues dites « Open Access » trouvent des moyens alternatifs pour financer les frais de publications et

permettre à toutes et tous à la fois de pouvoir publier mais également de pouvoir lire les articles, sans payer. On parle ici de la voie diamant (ou Diamond Open Access) : tous les articles de la revue sont accessibles gratuitement dès la publication par la revue sans que les auteurs aient à payer de frais de publication. C'est le cas notamment de la revue *International Review of Social Psychology* ou encore de la revue *Collabra : Psychology*.

5. Méta-science ouverte

Depuis quelque temps, des travaux visant à évaluer l'efficacité des nouvelles pratiques de recherche font leurs apparitions dans les revues. Nous essaierons de faire un tour d'horizon des données récemment collectées à ce sujet.

5.1. *Quelle est l'efficacité des nouvelles pratiques de recherche ?*

Des chercheuses et chercheurs (Giofrè *et al.*, 2017) ont comparé l'évolution de l'utilisation de différentes pratiques statistiques au sein de deux revues scientifiques différentes : *Psychological Science* et *Journal of Experimental Psychology*. La première de ces revues a modifié ses consignes de soumission en janvier 2014 (encourageant le report de la méthode et des statistiques détaillées, le partage des données, et la réalisation de méta-analyses), l'autre ne l'a pas fait durant la période de comparaison, c'est-à-dire entre janvier 2013 et décembre 2015¹⁵. Concernant la revue *Psychological Science*, le report de la méthode et des statistiques détaillées a augmenté de 28 %, le partage des données est passé de 3 % à 39 %, et le partage du matériel de l'étude de 7 % à 31 %. *A contrario*, les articles publiés dans la revue *Journal of Experimental Psychology* n'ont pas permis d'observer un changement aussi important. Vazire (2018) souligne que les nouvelles pratiques de la science ouverte comme le préenregistrement ne garantissent pas nécessairement la qualité de la recherche ; cependant, elles augmentent la probabilité que la recherche reçoive la crédibilité qu'elle mérite.

5.2. *Quelle est la perception des chercheuses et chercheurs des nouvelles pratiques de recherche ?*

Le préenregistrement des études (hypothèses et analyses statistiques) est l'une des principales nouvelles pratiques de recherche. Les avantages et les inconvénients de cette pratique commencent tout juste à être étudiés. Sarafoglou, Wagenmakers et Aczel (2022) ont mené une étude auprès de 355 chercheuses et chercheurs (299 avaient déjà réalisé un préenregistrement) afin d'identifier les avantages et les défis du préenregistrement du point de vue de l'utilisateur (donc les chercheuses et chercheurs). Les résultats montrent que les attentes et l'utilisation réelle sont plutôt positives. Les chercheuses et chercheurs de l'échantillon estiment que la mise en œuvre du préenregistrement améliore la qualité de leurs projets, et que le préenregistrement permet d'éviter plus facilement les pratiques de recherche douteuses.

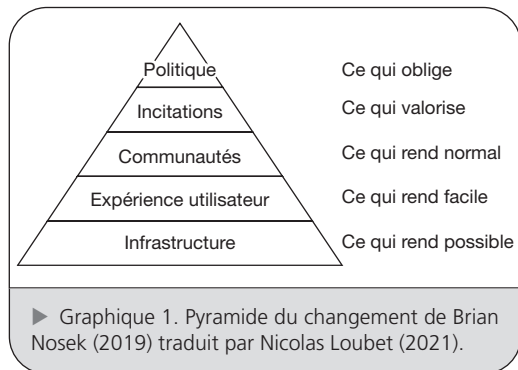
Les critiques concernant le préenregistrement sont principalement liées à l'augmentation du stress lié au travail et à la durée globale du projet. La majorité des chercheuses et chercheurs ayant déjà eu une expérience du préenregistrement estiment que les avantages l'emportent sur les difficultés. Toutefois, celles et ceux qui n'en ont jamais fait l'expérience (attention il faut bien noter qu'il s'agit d'un très faible échantillon) ne recommandent pas cette pratique ni à leur collègue, ni à eux-mêmes pour de futurs projets de recherche.

15. La datation est ici importante puisque les consignes de soumissions ont depuis évolué pour l'une et pour l'autre des revues.

6. Conclusion

Comme nous avons pu le voir au cours des différentes parties de ce chapitre, le mouvement de réforme scientifique de ces dernières années a concentré, en très grande partie, ses efforts sur des questions méthodologiques et statistiques (Uygun-Tunç, Tunç, & Eper, 2022; Wiggins & Christopherson, 2019). Maintenant que la dynamique est lancée à ce niveau, la question de l'adoption de ces pratiques commence à prendre une place plus centrale dans les discussions sur le sujet. C'est notamment l'objet de la « Pyramide du changement » proposé par Brian Nosek en 2019 (voir ci-après).

Pour reprendre les propos de Brian Nosek (2019), le changement de pratiques de la recherche ainsi que le changement de culture scientifique nécessite cinq niveaux d'intervention (représentés par la pyramide ci-dessus). Les différents niveaux dépendent les uns des autres. Cela signifie, plus précisément, que réussir l'opération de changement à un niveau donné dépend de la réussite du niveau inférieur.



- **Le niveau 1 : L'infrastructure (ou en d'autres termes le dispositif)**

C'est la base de la pyramide, c'est-à-dire le dispositif qui va rendre possible le changement de culture et le changement des pratiques. Un des dispositifs les plus importants, mais aussi un des plus connus en 2023 est la plateforme Open Science Framework (OSF). Il s'agit d'un outil de gestion de projet de recherche qui est gratuit et open source, et qui regroupe plusieurs fonctionnalités permettant la pratique de la science ouverte. Les chercheuses et chercheurs peuvent préenregistrer leurs études, partager le matériel expérimental, partager les données, partager les résultats (et ce à n'importe quel stade du projet de recherche afin de garantir l'accès à cette connaissance à qui le souhaite, que les résultats soient à terme publiés ou non).

- **Le niveau 2 : L'utilisation du dispositif**

Pour que les nouvelles pratiques de recherche soient facilement adoptées par les chercheurs et chercheuses, elles doivent être faciles à prendre en main (et ce quel que soit le dispositif). Par exemple, lorsque les chercheurs et chercheuses s'apprennent à mener leur premier préenregistrement, il est important que celui-ci se passe de la manière la plus fluide possible. Il est nécessaire que « l'expérience utilisateur » soit la plus facile possible pour que cette nouvelle pratique soit reconduite (et à terme automatiser).

- **Le niveau 3 : Les normes et la communauté**

Le niveau suivant est celui des normes, des compréhensions informelles de ce que sont les « bons » comportements, les comportements appropriés. Dans le domaine des sciences, les normes sont définies et appliquées dans des sous-disciplines (par exemple, rien qu'au sein de la psychologie, les normes concernant les nouvelles pratiques de recherche peuvent varier entre la psychologie sociale, la psychologie cognitive, ou psychologie du développement).

- **Le niveau 4 : Les mesures incitatives**

L'un des leviers pour faciliter l'adoption des nouvelles pratiques de recherche est de récompenser leur utilisation. L'une des manières efficaces pour favoriser le changement passe par la transformation des consignes de soumissions d'articles. Le processus de publication des travaux étant généralisé dans la recherche (au moins en psychologie), s'y attaquer permet

d'espérer un impact sur l'ensemble des étapes d'un projet de recherche. Par exemple, plutôt que de récompenser les chercheuses et chercheurs en fonction des résultats qu'ils obtiennent (résultats nouveaux et/ou positifs), il est plus avisé d'encourager la soumission d'articles adoptant le format du « Registered Reports » (validation de la méthodologie et des analyses prévues en amont de la récolte de données, de façon à permettre la publication des résultats, significatifs ou non).

- **Le niveau 5 : Les interventions politiques**

Enfin, le dernier niveau souligne l'importance des logiques politiques dans l'évolution des pratiques scientifiques. En d'autres termes, il s'agit de tous les changements de fonctionnement explicites comme par exemple le partage des publications sur HAL¹⁶. Ou encore la mise en place du serment doctoral d'intégrité scientifique en France depuis 2022.¹⁷ On pourrait facilement imaginer une multiplication des mesures politiques de ce type dans les années futures, avec par exemple une directive visant à rendre obligatoire la complétion d'au moins un préenregistrement afin de pouvoir candidater à un poste universitaire.

Enfin, pour terminer ce chapitre, voici quelques suggestions (plus personnelles) pour que la recherche en psychologie continue sa transformation des pratiques :

Nous avons vu que l'adoption des nouvelles pratiques de recherches pouvait être source de difficultés pour certaines chercheuses et chercheurs. Proposer des formations régulières, dans un cadre bienveillant, me semble fondamental. N'avoir jamais mené un préenregistrement en 2023 ne doit pas être une menace pour mener son premier préenregistrement en 2023.

Actuellement, les métriques conventionnelles comme par exemple les classements par quartile Scimago sont largement encore utilisés, notamment dans le cadre des recrutements universitaires. Toutefois, ces classements ne prennent pas en compte des éléments liés à la transparence et à la robustesse de la recherche publiée comme le *TOP Factor* (qui découle directement des *TOP guidelines* abordées précédemment).

Bien que de plus en plus de contenus de formation existent sur les nouvelles pratiques de recherches, ils restent insuffisamment développés et réservés à des niveaux de Master voire de Doctorat. Une initiation dès les premières années d'étude semble importante, au même titre que les contenus de formation sur ce que sont une variable indépendante et une variable dépendante. D'autres auteurs (Grahe *et al.*, 2020) soutiennent également cette idée et suggèrent même que former les étudiantes et étudiants aux initiatives de science ouverte peut favoriser la production d'une science plus diversifiée, socialement juste et durable.

16. HAL est une plateforme française d'archives ouverte.

17. « En présence de mes pairs, parvenu-e à l'issue de mon doctorat en [xxx], et ayant ainsi pratiqué, dans ma quête du savoir, l'exercice d'une recherche scientifique exigeante, en cultivant la rigueur intellectuelle, la réflexivité éthique et dans le respect des principes de l'intégrité scientifique, je m'engage, pour ce qui dépendra de moi, dans la suite de ma carrière professionnelle quel qu'en soit le secteur ou le domaine d'activité, à maintenir une conduite intègre dans mon rapport au savoir, mes méthodes et mes résultats. » Bien que le serment d'intégrité scientifique ne mentionne pas explicitement l'utilisation des nouvelles pratiques de recherche, il fait référence à l'intégrité de la recherche et donc par nécessité les pratiques de science ouverte.

L'essentiel



Résumé

- La réplication est considérée comme une caractéristique fondamentale de la science.
- La psychologie sociale a traversé une crise de réplication au cours des dernières décennies, marquée par de nombreuses difficultés à reproduire des effets déjà publiés.
- Les pratiques de recherche discutables concernent les actions individuelles des chercheurs, telles que le manque de transparence dans la méthodologie ou la flexibilité dans l'analyse des données.
- Les pratiques de recherche discutables sont principalement à l'origine de la crise de la réplication.
- Le préenregistrement est une démarche relativement peu coûteuse, mais aux bénéfices significatifs. Il permet aux chercheurs de faire la distinction entre les analyses confirmatoires et les analyses exploratoires. Cela aide à éviter la confusion entre les résultats réels et les faux positifs, renforçant ainsi la fiabilité des conclusions scientifiques.



Résumé audio



[www.lienmini.fr/
1388-audio3](http://www.lienmini.fr/1388-audio3)

- L'étude de l'impact des nouvelles pratiques de recherche montre une augmentation de la transparence dans les articles publiés suite à l'adoption des « TOP Guidelines » par certaines revues.
- Selon la Pyramide du changement de Brian Nosek, la transformation des pratiques de recherche et de la culture scientifique implique 5 niveaux d'intervention interdépendants : l'infrastructure, l'utilisation du dispositif, les normes et la communauté, les mesures incitatives et les interventions politiques.



Des questions pour mieux retenir

1. Comment favoriser l'adoption des nouvelles pratiques de recherche ?
2. Comment favoriser la coopération entre chercheurs et chercheuses dans ces périodes de grands changements scientifiques ?
3. Comment l'utilisation de dispositifs comme Open Science Framework (OSF) peut-elle faciliter l'adoption des nouvelles pratiques de recherche ?
4. Quel est le rôle des interventions politiques dans l'évolution des pratiques scientifiques ?
5. Comment concilier l'évolution de la transparence en science et la question du coût environnemental du partage de l'information ?

Vidéos pour aller plus loin



Qu'est-ce que le préenregistrement ?

www.lienmini.fr/1388-vid3-1



Qu'est-ce qu'une analyse de puissance ?

www.lienmini.fr/1388-vid3-2b



Faut-il se méfier de l'Open Science ?

www.lienmini.fr/1388-vid3-3

Thèmes fondamentaux

SOMMAIRE

CHAPITRE 4	
Soi et connaissance de soi	75
CHAPITRE 5	
Soi, identité et culture	95
CHAPITRE 6	
Sexe, genre et identité	119
CHAPITRE 7	
La cognition sociale	149
CHAPITRE 8	
Les attributions	179
CHAPITRE 9	
Attitudes, persuasion et changement des attitudes	197
CHAPITRE 10	
Du changement des attitudes au changement des comportements	245
CHAPITRE 11	
Les émotions	299
CHAPITRE 12	
La conformité et l'obéissance	323
CHAPITRE 13	
Stéréotypes, préjugés et discrimination	353
CHAPITRE 14	
L'agression	383
CHAPITRE 15	
Les représentations sociales	403
CHAPITRE 16	
Neurosciences sociales	423

Soi et connaissance de soi¹

SOMMAIRE

1. Introduction	76
2. Les connaissances et les croyances sur soi : contenu, organisation et caractéristiques	77
3. Le développement des connaissances et croyances sur soi : qu'utilisons-nous pour nous connaître ?	82
4. À quelles motivations obéit notre soi ?	86
5. Quelles conséquences sur les comportements et les perceptions du monde de l'individu ?	90

1. Cécile Nurra, Université Grenoble-Alpes et Delphine Martinot, Université Clermont Auvergne.

MOTS-CLÉS

Perception de soi, estime de soi, schéma de soi, concept de soi de travail, comparaison sociale, jugement implicite/explicite, évaluation de soi, motivation à la cohérence

1. Introduction

Vous êtes au cœur d'une soirée festive, les convives parlent bruyamment dans l'espoir de se faire entendre malgré une musique assourdissante. Engagée dans une discussion animée avec plusieurs personnes, vous avez soudain la conviction d'avoir entendu votre prénom à quelques mètres de distance. En vous retournant, vous confirmez votre intuition en constatant un groupe de personnes qui vous observe. Possédez-vous une ouïe extraordinaire? Non, vous venez de vivre tout simplement ce qu'on appelle le « phénomène de la soirée-cocktail » (Cherry, 1953).

Cette capacité étonnante nous permet de capter un stimulus associé à notre soi au sein d'un environnement complexe (Moray, 1959), compétence qui est présente à un niveau assez développé dès l'âge d'un an (Newman, 2005). Pour les psychologues cognitivistes, ce phénomène indique que les individus sont sélectifs dans leurs perceptions des stimuli. Pour les psychologues sociaux, il illustre le fait que le soi n'est pas seulement un stimulus social parmi d'autres : il est le plus important objet de notre attention et l'expérience du sentiment de soi est une des caractéristiques de l'être humain (Oyserman, 2015).



► Durant une conversation, nous pouvons incidemment détecter et traiter des informations venant d'autres sources si celles-ci nous concernent suffisamment

Peut-être que cette explication vous déçoit, car pendant un bref instant, vous aviez pensé posséder des caractéristiques personnelles qui vous rendaient spéciale, unique, différente des autres personnes présentes à cette soirée. Si tel est le cas, c'est encore une manifestation de votre soi. Nous avons en effet tous besoin de nous penser singuliers, uniques, différents des autres. Néanmoins, nous avons tout autant besoin de penser que nous partageons des points communs et des ressemblances avec autrui, que nous appartenons à certains groupes (Markus & Kunda, 1986). À travers le regard ou le jugement qu'il va porter sur nous, autrui est en effet indispensable au développement du soi, comme l'ont argumenté James (1890) et Cooley (1902), les premiers chercheurs à avoir considéré le soi comme un objet d'étude scientifique et à l'avoir défini comme social par nature. En raison de la forte prégnance de l'approche behavioriste, cette conception sociale du soi a été délaissée pendant presque 50 ans au profit d'une approche plus clinique (« *Ego Psychology* », Hartmann, 1939). C'est seulement à partir de la fin des années 1970 que la psychologie sociale va se saisir du soi comme objet d'étude. Elle va alors l'étudier, dans une perspective inspirée de théories et paradigmes issus de la psychologie cognitive en plein essor à cette époque (e.g., Markus, 1977; Rogers, Kuiper, & Kirker, 1977). À l'issue de ces travaux, deux axes principaux de recherche se sont développés. Dans le premier axe, les travaux ont principalement examiné les aspects « froids » (comme les qualifie Leary, 2007), cognitifs du soi comme son organisation en mémoire, ses propriétés

dans le traitement de l'information. Dans le second axe, les recherches ont pour objet principal les aspects « chauds » (Leary, 2007), motivationnels du soi (voir pour revues, Banaji & Prentice, 1994; Ellemers, Spears, Dooje, 2002; Leary & Tangney, 2003a). À chaque axe, son concept clé : le concept de soi pour le premier axe et l'estime de soi pour le second. À l'heure actuelle, si la définition de l'estime de soi ne pose pas trop de problèmes, celle du concept de soi n'est pas consensuelle en partie à cause d'approches différentes, ce qui n'est pas sans poser des problèmes de compréhension dans la littérature sur le soi (Leary & Tangney, 2003b).

Soi et concept de soi peuvent pour certains ou certaines être utilisés de manière interchangeable (Leary, 2007), alors que pour d'autres le concept de soi n'est pas la même chose que le soi, « pas plus qu'une carte de la France n'est la même chose que la France » (Baumeister, 2023, p. 3). En effet, au-delà d'un simple contenu de croyances sur soi et d'histoires sur soi auquel est parfois cantonné le concept de soi, le soi est également un processus qui nous permet d'agir dans notre environnement et de réguler notre comportement. Quels que soient les termes utilisés, les auteurs semblent donc s'accorder sur le fait que le soi doit être compris comme des contenus certes, mais également comme un processus, c'est-à-dire ses motivations et son impact sur la régulation de nos comportements.

À l'instar de Sedikides et Gregg (2003) ou encore de Kernis et Goldman (2003), nous prendrons le parti d'utiliser le terme « concept de soi » pour évoquer le soi comme contenant l'ensemble des croyances sur nous-mêmes, de nos perceptions de soi, que nous considérerons comme des éléments cognitifs et évaluatifs (e.g., Markus & Wurf, 1987). Dans cette perspective, le concept de soi contient des « connaissances sur nos traits de personnalité, nos compétences, nos valeurs, nos croyances, nos attentes, nos motivations, nos événements de vie, nos relations avec les personnes significatives, nos possessions et notre apparence physique » (Sedikides & Strube, 1997, p. 212, notre traduction) et nous permet donc de décider de qui nous sommes (e.g., « je suis un étudiant »). Le terme concept de soi pourrait induire en erreur, car il semble impliquer une vision du soi unique et cohérente, alors que ce concept de soi est en fait composé de multiples croyances, parfois contradictoires, juste ou fausses sur le soi (Baumeister, 2023). Avant de parler du soi en tant que processus, nous allons tout d'abord nous intéresser aux aspects « contenu » du soi afin de mieux comprendre de quelles informations il se compose.

2. Les connaissances et les croyances sur soi : contenu, organisation et caractéristiques

Le contenu du soi, le concept de soi, est fondamental pour l'être humain. C'est ce contenu qui nous permet de nous façonner une identité, qui nous permet de nous décrire, et au final qui guide nos comportements. Quels sont ces connaissances et croyances sur soi, ce concept de soi, comment est-il organisé, quel lien ces perceptions ont-elles avec le contexte social ? Ces interrogations guideront notre exploration du contenu et les propriétés du concept de soi tel que défini précédemment. Nous verrons qu'elles ne peuvent pas être déconnectées de la nature profondément sociale du soi.

2.1. *Concept de soi : perceptions de soi et estime de soi*

Lorsque nous réfléchissons à nous-mêmes ou que nous nous décrivons, une multitude de pensées, souvenirs, craintes et sentiments spécifiques peuvent nous venir à l'esprit. Depuis notre naissance, nous sommes en effet constamment en compagnie de notre propre personne. Même s'il n'est pas toujours facile de se connaître (Wilson & Dunn, 2004), nous avons accumulé une quantité impressionnante et une diversité remarquable d'informations sur nous-mêmes. Cette masse d'informations nécessite d'être organisées pour nous procurer une connaissance de nous-mêmes

relativement cohérente. Par exemple, les individus peuvent avoir une forte ou une faible estime de soi, seulement parce que leurs pensées et sentiments sur eux-mêmes sont suffisamment organisés pour aboutir à une évaluation de soi relativement cohérente.

Pour tenir compte de cette nécessité de cohérence et d'organisation des perceptions de soi au sein du concept de soi de l'individu, les chercheurs et chercheuses ont conceptualisé ce dernier comme une structure cognitive, c'est-à-dire un ensemble de représentations mentales des caractéristiques que l'individu utilise pour se définir et réguler son comportement dans toutes situations. Ces représentations, élaborées à partir des expériences de vie, sont stockées en mémoire au même titre que les représentations d'autres objets, qu'ils soient réels ou imaginaires, appartenant au monde physique ou social. Ces représentations mentales de soi, que nous dénommerons « perceptions de soi » parce qu'elles correspondent à ce que les individus perçoivent ou croient être vrai sur eux-mêmes (Baumeister, 2023 ; Forgas & Williams, 2002) sont composées à la fois de connaissances abstraites (ou sémantiques) et de connaissances concrètes (ou épisodiques) relatives à des expériences, des pensées et des comportements particuliers (Kihlstrom, Cantor, Albright, Chew, Klein, & Niedenthal, 1988). Ces connaissances et croyances sur soi sont plus ou moins positives, importantes, organisées et stables, comme nous le verrons par la suite.

Les perceptions de soi sont extrêmement variées, mais elles peuvent être décrites selon quatre dimensions principales : leur objet, leur orientation temporelle (passé, présent, futur), leur caractère réel ou potentiel (idéal de soi), et leur niveau de spécificité. L'objet des perceptions de soi correspond à ce qu'elles définissent en nous. Dans les années 1990, la littérature s'est principalement focalisée sur deux niveaux de définition : un soi individuel ou personnel – ce qui nous distingue des autres (Sedikides & Strube, 1997) – et un soi social – ce qui rend compte de nos relations aux autres ou à des groupes sociaux significatifs (e.g., Markus & Kitayama, 1991 ; Triandis, 1989). Les perceptions de soi nous définissant à un niveau personnel nous permettent de nous décrire en termes de traits individuels et de caractéristiques propres : elles renvoient par exemple à nos traits de personnalité (« je suis sympathique »), nos compétences dans différents domaines (« je suis bon en maths »). Elles permettent de nous sentir uniques et différents des autres. Elles constituent notre identité personnelle ou individuelle (Brewer, 1991). Pour les perceptions de soi nous définissant à un niveau social, deux niveaux de distinction ont été progressivement introduits par les chercheurs et chercheuses (Brewer & Gardner, 1996 ; Cross, Morris, & Gore, 2002) : le soi relationnel et le soi collectif. Les perceptions de soi nous définissant à un niveau relationnel s'élaborent à partir des relations interpersonnelles avec des personnes spécifiques. Elles renvoient aux caractéristiques qui nous relient aux autres individus. Plus précisément, elles comprennent les représentations de relations proches dans nos perceptions de soi (Chen, Boucher, & Tapias, 2006). Elles nous permettent de développer et maintenir des relations proches avec d'autres individus (Cross *et al.*, 2002).

Ces perceptions de soi constituent notre identité relationnelle qui est basée sur les relations dyadiques intimes comme dans un couple ou avec un ou une ami(e) très proche, mais aussi sur des relations dans des petits groupes, par exemple au travail. Enfin, les perceptions de soi nous définissant à un niveau collectif se construisent sur des appartenances au sens large, comme des collectifs impersonnels ou des catégories sociales (Brewer & Gardner, 1996 ; Ellemers, Spears, & Doosje, 2002 ; Gaertner *et al.*, 2012 ; Sedikides & Brewer, 2001). Elles constituent notre identité collective ou sociale et nous permettent de nous définir en tant que membre d'un groupe (« je suis un étudiant en psychologie ») et de nous décrire avec les caractéristiques associées à ce groupe. L'identité sociale (ou collective), par opposition à l'identité relationnelle, ne requiert pas nécessairement de relations interpersonnelles avec les membres de son groupe.

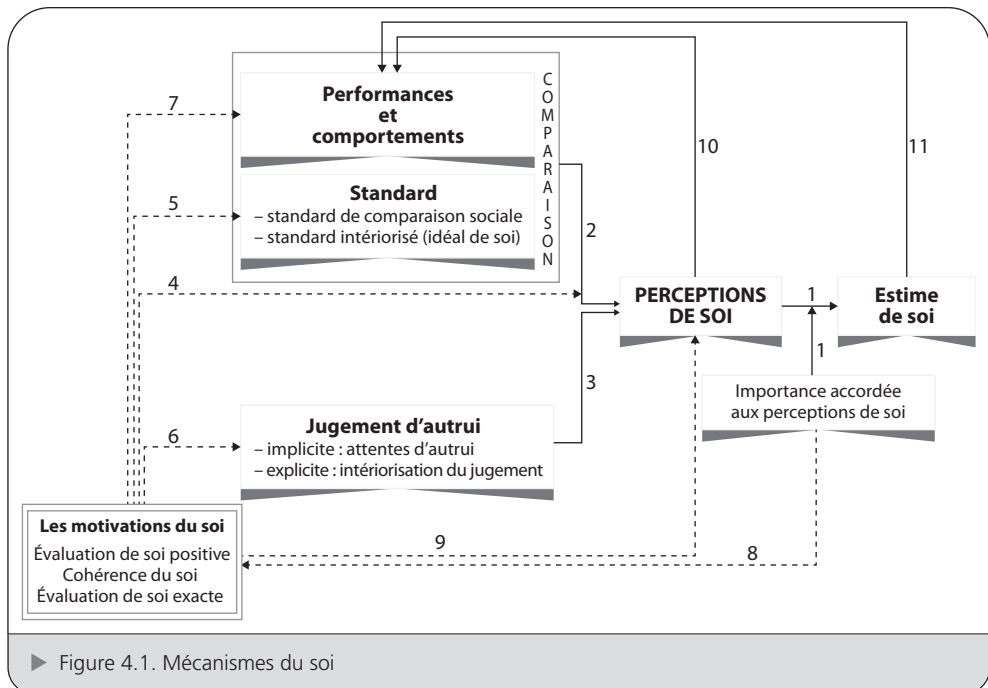
Les perceptions de soi ne se caractérisent pas uniquement par leur objet, mais aussi par leur orientation temporelle : elles peuvent porter sur notre passé (e.g., « j'étais timide »), notre présent (ce que nous pensons être, e.g., « je suis timide ») ou notre futur (Zimbardo & Boyd, 1999). Lorsqu'elles désignent notre futur, les perceptions de soi sont nommées des sois possibles (Markus & Nurius, 1986).

Les sois possibles sont clairement positionnés dans le futur : ils sont ce que nous voulons, pourrions ou avons peur d'être, même si l'on n'est pas forcément sûr d'y parvenir (Oyserman & Fryberg, 2006). De plus, les perceptions de soi peuvent être réelles (ce que nous pensons être) ou potentielles et constituer un idéal de soi, c'est-à-dire un standard d'évaluation (Higgins, 1987). À la différence des sois possibles, l'idéal de soi n'est pas ce que nous voudrions être dans un futur plus ou moins proche, mais ce que nous voudrions être dans le présent si nous avions la possibilité d'être différents.

Enfin, les perceptions de soi peuvent être plus ou moins spécifiques, leur niveau de spécificité allant de perceptions de soi globales à spécifiques (Marsh, 1990). Elles nous permettent de nous décrire à un niveau très général (« je suis quelqu'un de compétent », « je suis étudiant ») jusqu'à un niveau très spécifique (« je suis très compétent en régression logistique », « je suis un étudiant spécialisé dans l'étude des stéréotypes en psychologie sociale »). L'organisation hiérarchique des perceptions de soi implique des relations causales entre ces dernières. En effet, les perceptions de soi spécifiques les plus importantes pour l'individu participent à la construction d'une perception plus globale de nous-mêmes : l'estime de soi (Harter, 2003 ; figure 4.1, flèche 1)².



► La perception de soi s'appuie sur les appartenances au sens large, comme des collectifs impersonnels ou des catégories sociales



2. Il est à noter que les affects associés aux perceptions de soi plus ou moins spécifiques sont parfois considérés comme à part des éléments descriptifs, ce qui amène certains auteurs à considérer d'une part le concept de soi, sans évaluation ou affect, et d'autre part l'estime de soi, contenant un versant affectif. À l'instar de Tesser (2003), nous considérerons que chaque perception peut contenir des descriptions, des évaluations et des affects (voir par exemple Orth & Robin, 2022).

Cette dernière correspond à l'évaluation globale que l'on fait de soi, c'est-à-dire la valeur associée au soi, à quel point nous nous apprécions (e.g., « je pense que je suis quelqu'un de bien », Rosenberg, 1979). Comme les perceptions de soi, elles ne reflètent pas nécessairement les caractéristiques et les compétences objectives des individus (Baumeister, 2003; Orth & Robins, 2022). Difficilement testables expérimentalement, sous certaines conditions, les études longitudinales permettant d'étudier le lien entre les évaluations de soi spécifiques et l'évaluation de soi globales sont plus à même de nous éclairer sur le sens causal de ces relations (Grosz & Marlatte, 2017). Une récente méta-analyse d'études longitudinales cherchant à synthétiser les résultats assez hétérogènes sur cette question, tend à montrer que les relations seraient en fait bidirectionnelles (Dapp, Krauss, & Orth, 2023; flèche 1).

2.2. *Concept de soi et organisation des perceptions de soi : le schéma de soi*

Toutes nos perceptions de soi n'influencent pas aussi fortement le traitement de l'information (Markus & Wurf, 1987) et l'évaluation globale que l'on fait de soi (Crocker & Wolfe, 2001) : cela va dépendre de leur centralité (Markus & Wurf, 1987), ou de leur importance ou poids dans la définition de soi (Crocker & Wolfe, 2001). Les perceptions de soi centrales ou importantes sont généralement les mieux élaborées, les plus caractéristiques de ce que nous sommes et donc les plus accessibles en mémoire. Elles dirigent plus fortement le traitement de l'information, l'évaluation de soi et les comportements de l'individu, comparativement à des perceptions de soi plus provisoires liées aux circonstances prédominantes, moins descriptives de ce que nous sommes en général. Depuis le début des années 1990, de nombreuses études ont été conduites pour déterminer les caractéristiques structurales sous-tendant l'organisation des perceptions de soi (Brown, Young, & McConnell, 2009; Campbell, 1990; Hannover, 2002; Linville, 1987; McConnell, Rydell, & Brown, 2009; Showers & Zeigler-Hill, 2007; Thomas & Gadbois, 2007). Toutefois, la conceptualisation de l'organisation en mémoire sous forme de schéma de soi, depuis la recherche originale de Markus (1977), est certainement celle qui a donné lieu aux travaux les plus féconds sur le contenu du soi et son rôle dans le traitement de l'information (voir par exemple depuis les années 2000, Fowers & Fowers, 2010; Kendzierski & Costello, 2004; Oyserman, 2008; Oyserman, Kemmelmeier, Fryberg, Brosh, & Hart-Johnson, 2003; Sheeran & Orbell, 2000).

Les perceptions de soi centrales (ou les plus importantes) peuvent être organisées dans des structures appelées schémas de soi, contenant à la fois une base de connaissances bien élaborée et des règles de production pour savoir comment se comporter dans certains types de conditions (Markus, 1977). « Les schémas de soi sont des généralisations ou théories sur soi, développées à partir de catégorisations et d'évaluations similaires de nos comportements répétées par soi et par autrui, qui aboutissent à une idée clairement différenciée du type de personne que l'on est dans un domaine particulier de comportements. Ces types de structures rendent les individus capables de comprendre leurs propres expériences sociales et d'intégrer une large gamme d'informations sur soi dans des ensembles signifiants. Ils dirigent aussi l'attention sur le comportement qui est susceptible d'informer sur ces aspects de soi » (Markus & Smith, 1981, p. 240, notre traduction). Une fois formés, les schémas de soi permettront aux individus de lutter contre, ou de ne pas croire, les informations incohérentes avec leurs schémas de soi (Markus, 1977), et d'être plus rapides et plus efficaces pour traiter l'information pertinente pour leurs schémas (Markus, Smith, & Moreland, 1985). L'information ambiguë est également assimilée dans les schémas de soi existants et rappelée de façon cohérente avec ces schémas (Catrambone & Markus, 1987).

Les individus peuvent développer des schémas de soi sur toute dimension. Par exemple, les individus qui se considèrent comme extrêmement gros et pour lesquels cette caractéristique est un aspect très important de leur concept de soi sont considérés comme « schématiques » sur la dimension du poids du corps.

En revanche, ceux dont le poids du corps n'affecte guère l'image qu'ils ont d'eux-mêmes sont « aschématiques » sur cette dimension (e.g., Stein & Corte, 2008). Les schémas de soi peuvent aussi contenir plusieurs dimensions. On dit alors qu'ils sont multidimensionnels. C'est le cas avec le schéma de soi ethnique dual (Oyserman, 2008). Lorsqu'un jeune est membre d'un groupe ethnique minoritaire cible de stéréotypes, comme les jeunes Américains et Américaines d'origine africaine, hispanique ou indienne, il peut avoir incorporé les traits négatifs stéréotypés associés à ce groupe dans son concept de soi au sein d'un schéma de soi ethnique centré uniquement sur cette appartenance groupale minoritaire (Oyserman, Kimmelmeier, Fryberg, Brosh, & Hart-Johnson, 2003). Il peut aussi combattre ces images négatives en ayant développé un schéma de soi ethnique dual qui le définit à la fois comme membre de son groupe, mais aussi plus largement dans la société (Oyserman, 2008). D'autres jeunes membres de ces mêmes groupes ethniques minoritaires peuvent n'avoir développé aucun schéma de soi ethnique et être aschématiques sur cette dimension (Oyserman *et al.*, 2003).



► Les personnes en surpoids incluent cette dimension dans leur concept de soi

Enfin, un schéma de soi procure un sentiment de soi stable, cohérent, assez insensible aux variations de la situation sociale, que les individus seraient déterminés à préserver (voir plus bas : le développement du soi : construction et évolution du contenu et de la valence des perceptions de soi). En effet, en structurant la façon dont l'information sociale est perçue, les schémas de soi peuvent créer un sentiment subjectif de cohérence dans le temps. Ils constituent dès lors des ressources psychologiques facilitant la gestion de situations menaçantes et difficiles (Taylor, Kemeny, Reed, Bower, & Gruenewald, 2000). De manière générale, les perceptions de soi globales, qui sont centrales et importantes pour soi, comme celles organisées sous forme de schéma de soi, sont peu sensibles au contexte social (Markus, 1977) ou aux variations d'humeur (Sedikides, 1995). Pourtant, le contexte social participe d'une manière importante à l'élaboration et la mobilisation des perceptions de soi (Martinot, 2008; Monteil, 1993) conférant au concept de soi une importante malléabilité (Markus & Kunda, 1986). La conception du schéma de soi est cohérente avec les données neurobiologiques qui appuient cette vision en schéma : les régions impliquées dans le traitement des schémas (Gilboa & Marlatte, 2017) sont également impliquées dans le traitement des caractéristiques du soi (Eldrer, Cheung, Davis & Hughes, 2023). Il apparaît alors que les plus grandes dépendances entre les traits seraient responsables de la cohérence et de la positivité du soi (Eldrer *et al.*, 2023).

2.3. Le concept de soi est malléable : le rôle du contexte social

Comme Onorato et Turner (2001) le soulignent, les significations des perceptions de soi ne sont pas fixées, mais plutôt définies par le contexte dans lequel le jugement sur soi prend place. Le soi possède donc une nature dynamique qui ne peut être étudiée qu'en tenant compte des contextes sociaux dans lesquels elle s'exprime (e.g., Banaji & Prentice, 1994). Cette nature dynamique peut se manifester grâce au concept de soi de travail. Le concept de soi de travail (nommé ainsi par analogie avec la mémoire de travail) est une structure temporaire constituée d'éléments issus de l'ensemble des perceptions de soi, organisée en une configuration déterminée par les événements sociaux du moment (Markus & Kunda, 1986). Le concept de soi de travail permet à l'individu de s'adapter aux différentes situations qu'il rencontre. Grâce au concept de soi de travail, certaines perceptions de soi varient en fonction du contexte ou des affects de l'individu et peuvent être utilisées par l'individu en réponse à un événement ou à une situation. De manière imagée, on pourrait imaginer un faisceau de lumière qui balaie l'ensemble de la structure du concept de soi, éclairant tour à tour différentes parties. Le concept de soi de travail correspond à la partie éclairée dans une

situation donnée. Il permet également à l'individu de gérer des perceptions de soi souvent contradictoires. C'est le cas des perceptions de soi correspondant à deux dimensions personnologiques, la dimension agentique et la dimension communautaire, qui structurent le concept de soi de chaque personne (Uchronski, 2008), et sous-tendent les jugements de cibles sociales comme les groupes, les autres individus et soi-même (Abele & Wojciszke, 2007; Fiske, Cuddy, & Glick, 2007). Alors que la dimension agentique renvoie à une focalisation sur le soi, l'individualité et l'accomplissement, la dimension communautaire correspond à la coopération, l'affection et la formation de relations avec les autres. La dimension agentique renvoie à des traits comme indépendant et ambitieux, alors que la dimension communale renvoie à des traits comme amical et serviable. En l'absence d'activation d'un contexte particulier, les individus se décrivent plus communaux qu'agentiques. En revanche, dans un contexte de travail, les individus se décrivent davantage avec des caractéristiques agentiques et moins avec des caractéristiques communautaires (Uchronski, 2008).

La théorie de l'identité sociale (Tajfel & Turner, 1979, 1986) et la théorie de la catégorisation sociale (Turner, Hogg, Oakes, Reicher, & Wetherell, 1987) considèrent également que les différents niveaux de définition du soi (soi personnel et soi social incluant pour certains auteurs soi relationnel et soi collectif) coexistent au sein d'un même individu et peuvent être activés à différents moments et dans différents contextes. Brewer propose ainsi que les individus passent d'une identité personnelle à une identité sociale (ou inversement) en fonction du contexte (Brewer, 1991). Le niveau de définition de soi rendu saillant par le contexte aura un impact sur nos comportements. Ainsi, les perceptions de soi au sein d'un même individu varient en fonction du contexte social, démontrant une malléabilité intra-individuelle des perceptions de soi. Le concept de soi de travail permet la gestion et la régulation de telles perceptions de soi, sans remettre en cause le sentiment de cohérence de soi (e.g., Swann, 1983), important pour chacun d'entre nous.

3. Le développement des connaissances et croyances sur soi : qu'utilisons-nous pour nous connaître ?

Afin de mieux comprendre et prédire les réponses cognitives, émotionnelles et comportementales des individus, il convient maintenant de s'intéresser aux facteurs sociaux qui influencent le développement du soi et de prendre en compte les motivations sous-jacentes à la construction de l'image que les individus se font d'eux-mêmes. En effet, on ne naît pas en se pensant immédiatement et naturellement homme ou femme, français ou italien, sympathique ou drôle : notre soi se construit socialement, sous l'influence d'autrui, que celui-ci prenne la forme de personnes auxquelles nous nous comparons, de la culture véhiculée dans notre société et nos groupes sociaux, d'attentes implicites ou explicites à notre égard ou de personnes signifiantes qui nous renvoient une image de nous-mêmes par un processus de soi-miroir. À partir de quelles informations formons-nous et évaluons-nous nos performances et comportements et décidons-nous de qui nous sommes ? Dans notre environnement social, nous disposons de différentes sources d'information. Nous allons ici nous intéresser aux informations classiquement abordées dans la littérature sur la construction des perceptions de soi qui sont le comportement, la comparaison à des standards et le jugement implicite ou explicite d'autrui.

3.1. *Le comportement et la comparaison à des standards*

Il est facile de savoir ce que nous valons lorsque nous pouvons nous mettre directement à l'épreuve des faits. Est-ce que je suis capable de courir une demi-heure sans m'arrêter ? Afin de l'évaluer, je le tente. Lorsque les faits ne suffisent plus à répondre, il est plus complexe de savoir ce que nous valons. J'obtiens une note de 12/20 à un examen : comment savoir si elle est bonne, moyenne ou mauvaise ? Dans ce cas de figure, nous pouvons nous comparer à un standard d'évaluation, c'est-à-dire une valeur avec laquelle nous pouvons comparer notre performance ou notre comportement. En nous

comparant à ce standard, nous pouvons alors évaluer si nous sommes au-dessus, au-dessous ou au même niveau que lui et en tirer les conséquences quant à l'évaluation qu'on peut faire de notre performance ou de notre comportement (figure 4.1, flèche 2). Ce standard d'évaluation peut prendre plusieurs formes comme les performances et comportements d'autrui (un standard de comparaison sociale) ou encore ce qu'on voudrait être (un standard intériorisé c'est-à-dire un idéal de soi).

Lorsque nous faisons appel à un standard de comparaison sociale, nous allons nous comparer aux autres. C'est par ce processus de comparaison sociale, ici comparer notre note à celle que d'autres ont obtenue, que nous sommes parfois conduits à penser qu'un 12/20 est une bonne note ou une note décevante (Festinger, 1954). Nous pouvons nous comparer à un autrui généralisé (e.g., Marsh, Trautwein, Lüdtke, & Köller, 2008) ou à un individu en particulier. Si une cible de comparaison est supérieure à nous, nous effectuons une comparaison sociale ascendante, si elle est inférieure à nous, nous effectuons une comparaison sociale descendante.

Un groupe classe qui a un niveau élevé a un impact négatif sur les perceptions de soi, toutes conditions égales par ailleurs. Les opportunités de réussite des élèves par rapport aux autres élèves de cette classe sont réduites et les comparaisons sociales souvent ascendantes mènent à des perceptions de soi plus faibles (Marsh, 1987; Marsh *et al.*, 2015). Des effets similaires se retrouvent sur les émotions (Pekrun *et al.*, 2019). Dès lors, naïvement, on pourrait penser qu'une comparaison ascendante entraîne systématiquement une perception de soi négative (car nous sommes inférieurs au standard) et une comparaison descendante une perception de soi positive (car nous sommes supérieurs au standard). Ce n'est pas totalement faux, comme ont pu le montrer Morse et Gergen (1970). Mais la relation entre la direction de la comparaison (ascendante vs descendante) et l'impact qu'elle a sur la valence de nos perceptions de soi est plus complexe. Divers facteurs sont énoncés dans la littérature et peuvent illustrer cette complexité. Voici quelques exemples dans lesquels c'est l'effet inverse qui est observé. Pour cela, il faut que les sujets incorporent ou assimilent dans leurs perceptions de soi la valeur d'autrui : lors d'une comparaison ascendante, nous assimilons la valeur positive d'autrui (comparativement à nous, il vient de réussir) ce qui nous permettra de développer ou d'alimenter une perception de soi positive. À l'inverse, lors d'une comparaison descendante (comparativement à nous, il vient d'échouer), nous assimilons la valeur négative d'autrui, ce qui contribuera à développer ou alimenter une perception de soi négative au sein de notre soi. Cet effet, qualifié d'effet d'assimilation, s'observe si nous partons avec l'idée que nous sommes similaires (vs dissimilaire) à la cible de comparaison et que nous partageons un bon nombre de caractéristiques avec elle (Mussweiler, 2003), si la comparaison est choisie plutôt que forcée (Huguet *et al.*, 2009) ou encore si la notion de « nous » est activée (vs « je »; Marx, Stapel, & Muller, 2005). Lorsque l'appartenance groupale est activée (le « nous »), l'effet de la comparaison ascendante dépend du statut du groupe. Les membres de groupes à faible statut tendent à assimiler la réussite des membres de leur groupe avec lesquels ils sont en comparaison ascendante, alors que les membres de groupes à statut élevé souffrent de cette comparaison (Redersdorff & Martinot, 2009). Enfin, il a été montré que cet effet d'assimilation apparaissait lorsque nous sommes dans un état d'esprit d'approche de la cible (vs un état d'esprit d'évitement; Fayant, Muller, Nurra, Alexopoulos, & Palluel Germain, 2011). Cet effet d'état d'esprit d'approche a par exemple été testé avec des enfants dans un contexte scolaire, en étudiant



► La comparaison descendante a souvent pour but de se percevoir plus positivement, mais elle serait plus pratiquée dans certains domaines. Par exemple, les individus préfèrent se comparer à quelqu'un de moins bien qu'eux dans le domaine de la moralité, car c'est un domaine fortement menaçant (Fleischmann *et al.*, 2021). Des effets du niveau scolaire de la classe ont aussi été montrés : il s'agit de l'effet gros poisson dans la petite mare (en anglais : big fish little pond effect).

l'effet sur leur perception de soi et leur performance en mathématiques (Boissicat, Fayant, Muller, & Nurra, 2022). Pour induire un état d'esprit d'approche, les auteurs ont utilisé une tâche papier-crayon dans laquelle les enfants devaient aider une souris à sortir d'un labyrinthe pour attraper un morceau de fromage. Afin d'induire un état d'esprit d'évitement, les enfants devaient, cette fois aider la souris à sortir du labyrinthe pour éviter d'être mangée par une chouette volant au-dessus. Après cette manipulation d'état d'esprit d'approche ou d'évitement, les enfants devaient lire la description d'Alex. Alex était soit présenté comme un enfant réussissant plutôt bien en mathématiques, soit comme un enfant rencontrant des difficultés dans cette matière. Ensuite, les enfants ont renseigné une échelle d'évaluation de soi en mathématiques (Étude 1) et ont réalisé une tâche dans laquelle on pouvait mesurer leur performance en mathématiques (Étude 1 et 2). Les résultats vont bien dans le sens d'un effet d'assimilation en condition d'approche : les perceptions de compétence des élèves étaient plus élevées et l'exercice de mathématiques mieux réussi en comparaison ascendante qu'en comparaison descendante lorsque les élèves effectuaient le labyrinthe induisant un état d'esprit d'approche.

Toutefois, la comparaison à autrui n'est pas le seul standard disponible. Pour savoir ce que nous valons, nous pouvons faire appel à un standard d'évaluation intériorisé, comme notre idéal de soi. Reprenons l'exemple de l'obtention de notre 12/20. Admettons que nous voulions en fait obtenir 15/20. Dans ce cas, nous pouvons comparer notre 12/20, qui est notre performance effective c'est-à-dire notre soi réel, avec notre 15/20, qui est notre performance idéale, c'est-à-dire notre idéal de soi. Cette comparaison entre notre soi réel et notre idéal de soi participera à créer une perception de soi dans ce domaine et aboutira ici à une perception de soi légèrement négative. James (1890), souvent cité comme le premier auteur à avoir formalisé le rôle de l'idéal de soi, suppose que l'évaluation globale que nous faisons de nous-mêmes (notre estime de soi) résulte d'un rapport entre nos succès (i.e., ce que nous sommes, le soi réel) et nos prétentions (i.e., ce que nous voudrions être, l'idéal de soi). De fait, ce que nous ressentons par rapport à notre personne dépend de ce que nous voudrions être. Par conséquent, si j'échoue ou je réussis dans un domaine ou une caractéristique pour lesquels je n'ai aucune aspiration, mon estime de soi ne sera pas affectée; en revanche, si j'échoue ou je réussis dans un domaine important pour moi, mon estime de soi sera modifiée. Selon cette perspective, la différence entre ce que nous sommes et ce que nous voudrions être est donc critique dans l'évaluation globale que nous faisons de nous-mêmes (Coopersmith, 1967). Empiriquement, la différence entre le soi réel et l'idéal de soi apparaît donc comme un bon prédicteur de l'estime de soi, plus elle est importante, plus l'estime de soi est faible (e.g., Higgins, 1987) et plus la satisfaction dans la vie est faible (Haberman, Gilead, & Higgins, 2022) et diverses pathologies (pour une méta-analyse, voir Mason *et al.*, 2019). Cet impact de l'écart entre l'idéal de soi et le soi réel sur l'estime de soi et la dépression serait médiatisé par des ruminations (Dickson, Moberly, & Huntley, 2019). Toutefois, cette différence n'aurait pas forcément un effet négatif sur l'estime de soi : si l'idéal de soi en tant que standard d'évaluation intériorisé devient un but, l'estime de soi ne serait pas affectée (Nurra, Oyserman, Pansu, & Dupond, 2012).

Mais comment se forme un standard d'évaluation, comme celui de 15/20? Est-il formé en dehors de l'influence d'autrui? Pas du tout. Comme les perceptions de soi (Wang, 2006), l'idéal de soi se construit en effet par l'intériorisation des standards, des normes sociales qui sont valorisées dans nos groupes d'appartenance et dans la société (voir chapitre de Guimond pour plus de détails), et il refléterait donc des valeurs définies (Gari & Kalantzi-Azizi, 1998). Chaque société a certains standards et idéaux que la personne perçoit et intériorise en partie pour créer son idéal de soi (De Ruyter & Conroy, 2002). Autrui peut également influencer la construction de notre idéal de soi de manière plus immédiate. Par exemple, les attentes de réussite de personnes importantes influencent l'évaluation que nous faisons de nous-mêmes (Horberg & Chen, 2010), ou encore les personnes au sein de notre famille. En effet, Zentner et Renaud (2007) montrent que l'idéal que les parents ont pour leur propre soi influence celui qu'ils ont pour leurs enfants. Ces derniers perçoivent cet idéal de soi véhiculé par les parents, ce qui influence l'idéal qu'ils ont pour eux-mêmes.

Un panorama exhaustif de la psychologie sociale

Laurent Bègue-Shankland

est professeur de psychologie sociale à l'Université Grenoble-Alpes, membre honoraire de l'Institut Universitaire de France et directeur de la Maison des Sciences de l'Homme Alpes (UGA/CNRS). Expert pour de nombreuses organisations publiques, il s'est spécialisé dans le domaine des conduites agressives. Il est l'auteur ou le co-auteur d'une centaine d'articles de recherche et de chapitres.

Ce manuel de référence offre un panorama complet de la psychologie sociale et de ses toutes dernières avancées. Il aborde à la fois les bases historiques et conceptuelles de la discipline, ses développements théoriques récents ainsi que ses applications sociales.

Il est axé autour de trois parties :

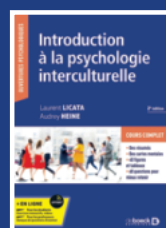
- L'histoire de la psychologie sociale et de ses méthodes qui présente son émergence et ses nouvelles pratiques de recherche
- Les thématiques fondamentales, à savoir l'identité, la culture, l'identité sexuée et le genre, la cognition sociale, les attributions, les attitudes, les émotions, la conformité et l'obéissance, la discrimination, etc.
- Les applications et les perspectives sociétales où il est question de l'éducation, de la loi et de la justice, de la santé, du travail, de l'environnement, etc.

Rédigé par 80 spécialistes internationaux, ce livre traite également de thèmes d'actualité comme la crise de la réplication, la psychologie de la désinformation ou encore les neurosciences sociales.

RESSOURCES NUMÉRIQUES

- 80 vidéos

DANS LA MÊME COLLECTION



ISBN : 978-2-8073-4138-8



42,90 €

deboeck
SUPÉRIEUR

L

M

D

Dans le cadre du Système Européen de Transfert de Crédits (E.C.T.S.), ce manuel couvre les niveaux Licence (Baccalauréat/Bachelor) 3 et Master 1 et 2.